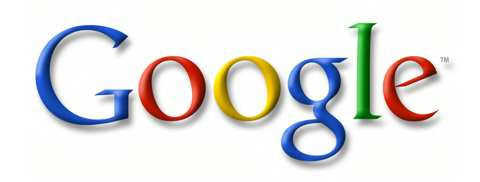
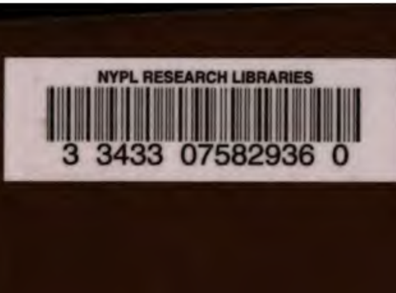
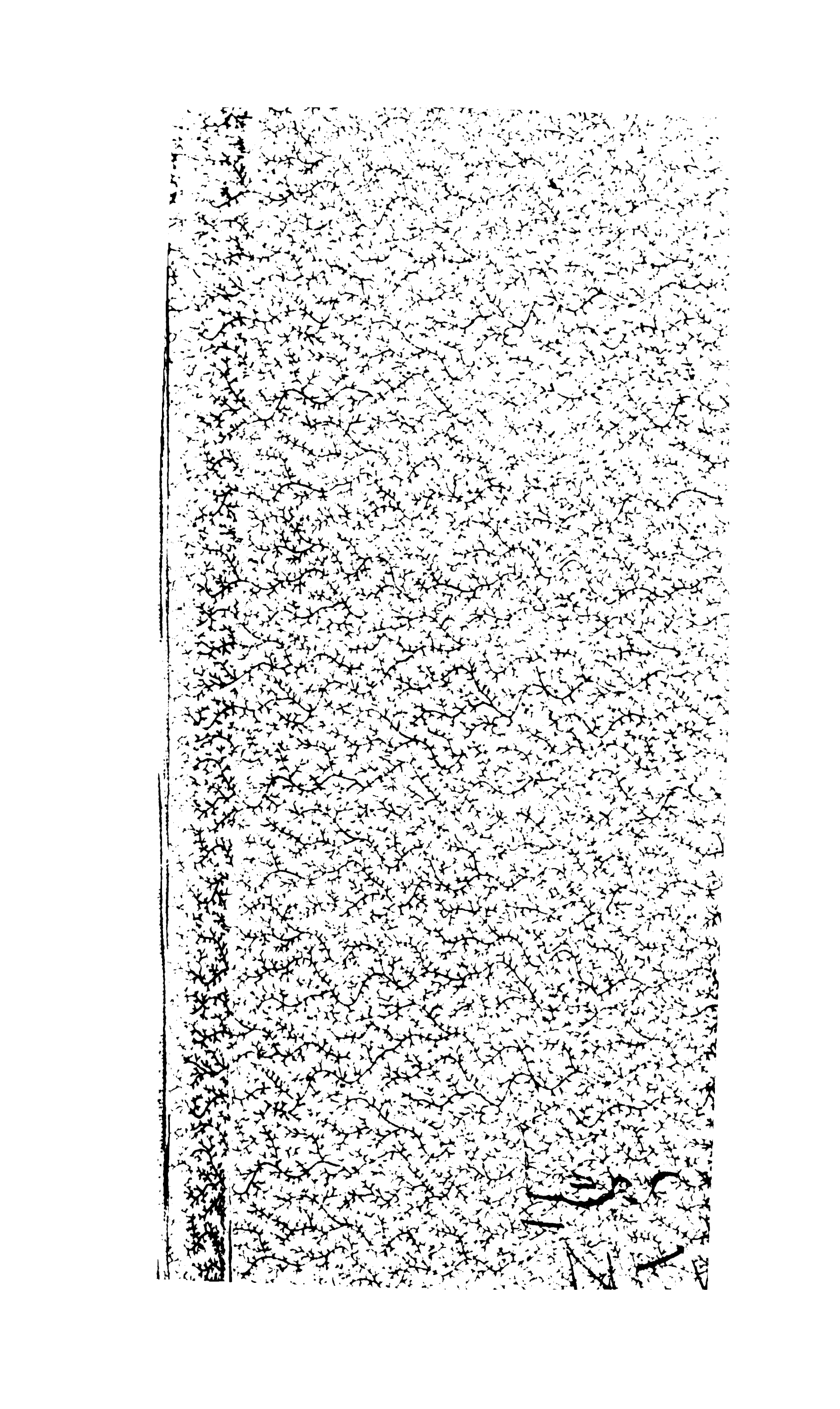
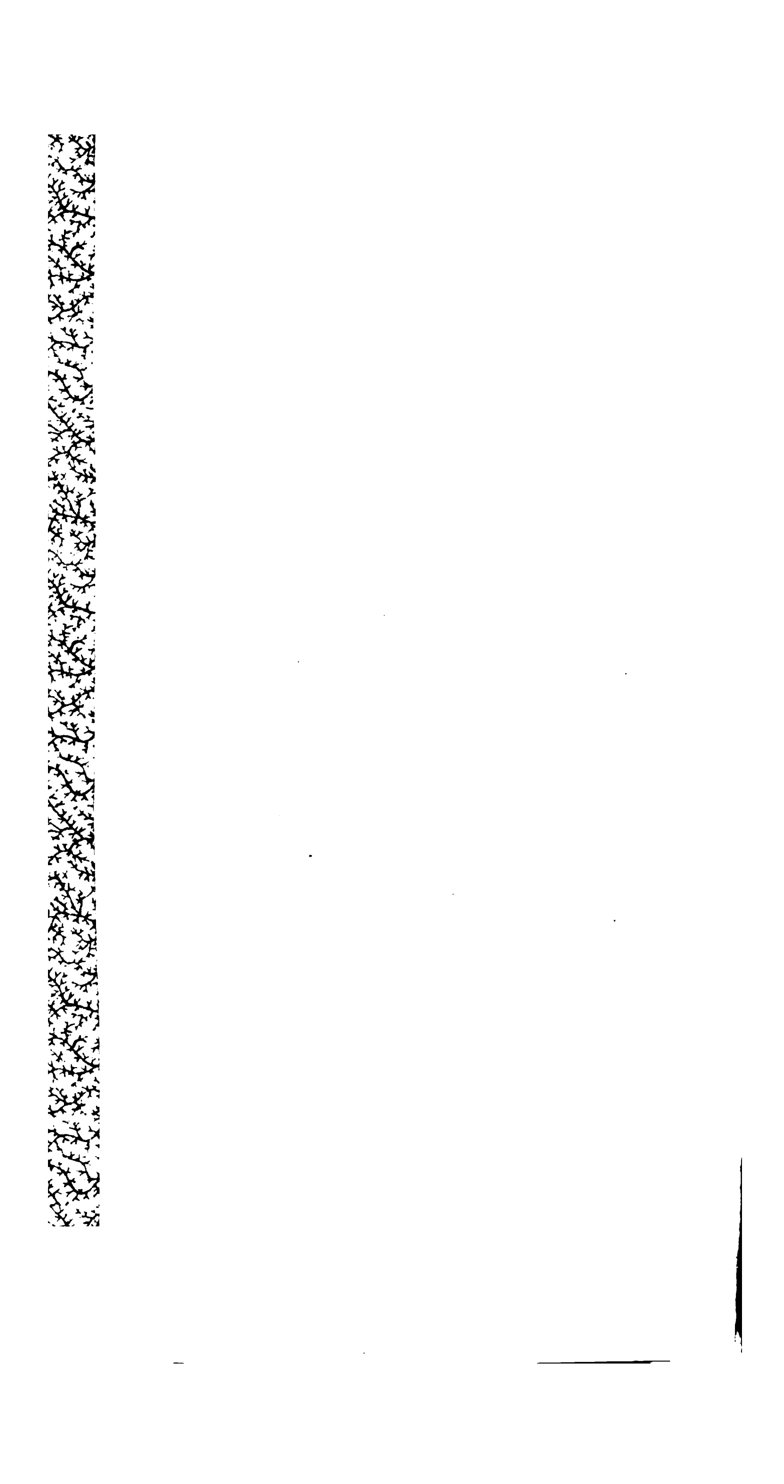



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582936 0





NKW
~~1000~~ f.

LE MAGASIN

DES

ADOLESCENTES.

Livres de fonds qui se trouvent chez le même libraire.

Ami (l') des Enfans, par Berquin, nouv. et belle éd. 12 vol. in-18, avec figures, 15 fr.

Anecdotes et contes moraux, pour l'instruction de la jeunesse, traduction des *novelli morali* de *Francesco Soave*, 2 vol. in-18, ornées de 36 fig. 5 fr.

Belisaire, par Marmontel, 1 vol. in-18, fig. 2 f.

Berquin (le) anglais, ou le nouvel Ami des Enfans, 4 vol. in-18, avec 24 fig. 6 fr.

Bibliothèque des Enfans et des Adolescens, par Campes, 4 vol. in-18, fig. 6 fr.

Buffon (le nouveau) de la jeunesse, ou précis élémentaire de l'histoire naturelle, 4 vol. in-18, ornés de 134 fig. 8 fr.

Charbonnier (le pet.) de la Forêt, 1 v. in-18, fig. 1 f. 50 c.

Collection de Chefs-d'Œuvre dramatiques, 100 vol. in-18, avec portraits, 75 fr.

Contes des Fées, par M.me d'Aulnoy, 5 gros vol. in-18, fig. 12 fr.

Contes et Historiettes, par Berquin, 1 vol. in-18, fig. 1 f. 50 c.

Education (de l') des Filles, par Fénélon, 1 vol. in-18, orné du portrait de l'auteur. 1 f. 50 c.

Entretiens, drames et contes moraux, à l'usage des enfans, par madame de Lafite, 4 vol. in-18, ornés de 20 fig. 6 fr,

Fables de Fénélon, 1 v. in-18, orné de fig. 1 fr. 50 c.

Fables d'Esope, 2 v. petit in-12, avec 13 jol. fig. 3 fr.

Fables de La Fontaine, avec les notes de Coste, 2 vol. in-18, avec 25 fig. 4 fr.

— Les mêmes, 1 vol. grand in-12, gros caractère, orné de 12 fig. 3 fr. 75 c.

Fables de Florian, un vol. in-18, avec 6 fig. 1 fr. 50 c.

Incas (les), par Marmontel, 2 vol. in-18, fig. 4 fr.

Livre (le) de Famille, par Berquin, 2 v. in-18, fig. 3 f.

Lydie de Gersin, ou histoire d'une jeune Anglaise de huit ans, 1 v. in-18, orné de 15 fig. 1 fr. 50 c.

Mort (la) d'Abel, poëme de Gessner, 1 vol in-12, orné de figures, 2 fr.

— Le même liv. 1 vol. in-18, avec 6 fig. 2 fr.

Œuvres de Molière, 8 vol. in-12, figures, 24 fr.

— Les mêmes, 6 vol. in-8., figures, 48 fr.

Ornemens (les) de la mémoire, 1 v. in-18, fig. 1 fr. 50 c.

Passe (le) de l'Enfance, 4 v. in-18, avec 96 fig. 10 f.

Passe-Tems (le) de la Jeunesse, 2 vol. in-18, fig. 3 fr.

Science (la) en miniatnre, 2 vol. in-18, fig. 4 fr,

Ouvrages de madame Leprince de Beaumont.

Education complète, 4 vol. in-12. 6 fr.

Lettres de M.me Dumontier à sa fille, 3 vol. in-12. 5 fr. 50 c.

Magasin des Enfans, 4 vol. in-12, fig. 5 fr. 50 c.

Magasin des jeunes Dames, 6 v. in-12. 7 fr. 50 c.

Magasin des Pauvres, 2 vol. in-12. 3 fr.

Tom. I.



Je puis me paßer des Marionettes, dit Laure ; mais cette Femme ne peut se passer de pain pour ses Enfans.

Dessiné et Gravé par Texier.

LE MAGASIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES
ENTRE
UNE SAGE GOUVERNANTE ET SES ÉLÈVES.
Pour servir de suite au Magasin des Enfans.

Par Madame LEPRINCE DE BEAUMONT.

Nouvelle édition, ornée de figures.

TOME I.er PARTIE I.ère

A PARIS,
Chez BILLOIS, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.o 31.
1811.

A MILADY
SOPHIE DE CARTERET.

MADAME,

N'ALLEZ pas, je vous en conjure, prendre ceci pour une épître dédicatoire. Ces sortes d'ouvrages, consacrés communément à la flatterie, ne conviennent ni à vous ni à moi. Je me suis accoutumée depuis long-tems à ne vous parler que le langage de la vérité; c'est le seul qui soit selon votre cœur, et le seul que je me sente capable d'employer avec vous. J'aurais pourtant un beau champ pour faire une longue épître; je pourrais exalter la

longue suite de vos aïeux, et faire mes efforts pour vous persuader que leur mérite est le vôtre; mais vous me siffleriez. Vous savez mieux que personne que la vertu, qui seule mérite des louanges, est personnelle; et vos sentimens à cet égard me sont trop connus, pour employer ce lieu commun. Je pourrais à plus juste titre relever vos talens et vos dispositions. Si vous m'étiez moins respectable et moins chère, peut-être succomberais-je à la tentation ordinaire en pareil cas. Ma plume s'y refuse absolument, parce qu'elle est conduite par mon cœur, qui ne se peut résoudre à vous rien offrir qui ne puisse vous être utile.

Je ne veux pas vous dissimuler que vous n'ayez en vous les germes de tout ce qui pourra vous mériter par la suite les louanges les mieux fondées. Dès vos premières années, avant même que vous sussiez ce que c'était que réflexion, examen, j'ai toujours eu la satisfaction de vous voir raisonner comme l'auraient fait les personnes les plus conséquentes. Votre

esprit et votre cœur sont si droits, si justes, que vous ne vous méprenez jamais lorsqu'il est question de décider sur la justice, et très-peu quand il s'agit même de choses indifférentes. Mais, madame, ces heureuses dispositions sont en vous sans que vous les y ayez mises; je ne puis que vous exciter à louer l'Être infini et bienfaisant qui vous les a données, à penser qu'ayant plus reçu on vous demandera davantage. Ce cœur tendre et compatissant qui vous rend si sensible pour les malheureux, si heureuse lorsque vous pouvez adoucir leurs misères; ces heureuses dispositions de votre cœur, dis-je, ne sont pas plus à vous que le reste: vous avez tout reçu. Il est vrai que je pourrais vous louer d'avoir fait profiter jusqu'à ce jour les talens qui vous ont été confiés; mais si vous jetez les yeux sur l'éducation que vous avez reçue, sur les exemples journaliers que vous avez dans les personnes qui vous sont les plus chères, vous comprendrez qu'il n'y a encore rien dont vous puissiez vous glorifier. Un jour viendra, madame,

où, abandonnée à vous-même, on pourra vous attribuer ce qu'on admirera en vous. C'est pour ces jours futurs que vous devez préparer votre ame. Dans ce tems heureux où tout vous porte au bien, affermissez-vous dans cet amour de la justice, afin qu'au milieu d'un monde corrompu vous soyez blessée, comme vous l'êtes aujourd'hui, de tout ce qui peut altérer la rectitude. Conservez précieusement ce respect de la religion que vous avez sucé avec le lait, et osez par la suite vous montrer chrétienne au milieu du monde qui fait gloire de ne l'être pas. N'oubliez jamais que ce fonds de bienveillance qui vous dévore aujourd'hui, est une vocation à devenir la mère des pauvres. En répondant à cette vocation, j'ai dit que vous mériterez les louanges les mieux fondées; mais n'oubliez jamais qu'elles sont le poison mortel de la vertu; et à quelque degré que vous portiez les vertus dont vous possédez les prémices, dites-vous mille fois par jour : *de quoi me glorifierais-je ? j'ai tout reçu.*

Une jeune dame qui a l'honneur de vous appartenir, ayant appris que j'avais peint son caractère dans une de celles que j'offre au public dans le Magasin des Adolescentes, m'en a fait les reproches les plus vifs. Etait-ce de madame *de Beaumont* que je devais attendre le poison de la flatterie ? m'a-t-elle dit. Cette dame prétendait qu'elle ne ressemblait point au portrait que j'avais tracé d'après elle. Peut-être bien, lui répondis-je, en vous esquissant, n'ai-je point prétendu vous attribuer tout ce que je mets sous votre nom ; supposant, comme vous le dites, que je vous aie peinte plus parfaite que vous ne l'êtes en effet, vous pouvez supposer aussi que je n'ai voulu que vous présenter un modèle qui vous excitera à faire des efforts pour devenir ce que vous n'êtes pas. Je vous en dis autant, madame. Vous m'avez fourni le caractère de lady *Sensée* ; si vous croyez que ma respectueuse tendresse pour vous m'ait fait illusion, et que j'aie embelli le tableau sans le vouloir, attachez-vous à rectifier ma faute, et à

le rendre si ressemblant, qu'il n'y manque aucun trait.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

LEPRINCE DE BEAUMONT.

AVERTISSEMENT.

Le bon accueil qu'on a fait au Magasin des Enfans, tant à Londres que dans les pays étrangers, m'a déterminée à donner celui des Adolescentes.

De toutes les années de la vie, les plus dangereuses commencent à quatorze et quinze ans. C'est à cet âge qu'une jeune personne entre dans le monde, où elle prend, pour ainsi dire, une nouvelle manière d'exister. Toutes ses passions contraires dans l'enfance, cherchent alors à se développer, à s'autoriser par l'exemple des nouveaux personnages avec lesquels elle commence à figurer. En lui supposant la meilleure éducation, il est à craindre que les impressions n'en soient effacées par celles que font les maximes dangereuses et corrompues qu'elle entend alors. Que ne doit-on pas craindre pour celle qui n'apporte dans ce pays, si nouveau pour elle, que des passions indomptées ou

flattées, une ignorance totale, des préjugés puériles, pour ne rien dire de pis! Sa perte devient inévitable.

On est surpris de voir augmenter tous les jours le nombre des femmes méprisables; un peu de réflexion, et l'on s'étonnera plus sensément de ce qu'on en trouve encore un si grand nombre de vertueuses.

N'écoutons point l'amour-propre dans l'éternel panégyrique qu'il nous fait de nous-même. Jetons les yeux sur nôtre cœur, et avouons de bonne foi que nous trouvons en nous le germe de tous les vices, l'estime de tous les faux biens, la haine et la contrainte, l'amour de la liberté, qui touche à celui du libertinage. C'est avec toutes ces dispositions aux maladies mortelles de l'ame, que nous nous jetons sans précaution au milieu d'un air pestiféré sans le moindre préservatif. Faut-il s'étonner des chûtes fréquentes qui frappent et effraient le spectateur?

Je sais qu'on a rebattu mille fois aux filles les plus mal élevées, certains lieux communs: *On méprise une femme déré-*

glée. Il faut avoir de la religion. On doit respecter les bienséances. La vertu est la seule chose qui puisse nous rendre estimables et heureuses. Ces leçons sortent de la bouche de la plus imbécille gouvernante, qui les répète sans y penser, à un enfant qui les écoute sans les entendre. J'accorde même qu'il en est quelques-unes qui s'appliquent de bonne foi à les inculquer à leurs élèves par une répétition constante; mais en faisant tous leurs efforts pour y parvenir, elles échouent pour la plupart, parce qu'elles ignorent, et conséquemment ne peuvent leur apprendre que le chemin du crime n'est point le crime. L'on a horreur de ce dernier, et s'il se montrait à visage découvert aux jeunes personnes, il en est peu qui ne parvinssent à s'en préserver. Quel est donc le chemin qui conduit au déréglement? c'est l'imprudence, la curiosité, la légèreté, l'inapplication. Voilà ce qu'il faut leur faire comprendre, le leur répéter sans cesse, les effrayer par l'exemple de celles qui, faute d'avoir connu ces écueils,

ont fait un triste naufrage. Est-on parvenu à les persuader; les voit-on saisies de crainte à la vue des dangers qui les attendent ? le plus difficile reste à faire, et le voici. Il faut bien les convaincre que ni l'horreur qu'elles ont pour le mal, ni leur sagesse naturelle, ni la vigilance de leurs parens, ne peuvent les arracher à ces périls; qu'elles y succomberont nécessairement, inévitablement, si elles ne puisent dans les ressources que la religion leur présente, une force étrangère, un préservatif. Ce n'est pas tout encore : il faut leur faire l'analyse des remèdes que la religion leur présente : l'écorce en est rude et capable de les rebuter : il faut lever cette écorce, et les convaincre que le joug de l'évangile est doux et léger. Il faut leur rendre sensible cette grande vérité : *Qu'il est plus aisé, qu'il y a moins de peine à régler ses passions, qu'à chercher à les satisfaire.* Il faut leur faire toucher au doigt et à l'œil, pour ainsi dire, que quand même leur ame serait mortelle, et qu'il n'y aurait rien à craindre ni à espérer

dans une autre vie, leur intérêt dans celle-ci serait d'être vertueuses, parce que la vertu peut seule diminuer les maux inévitables de cette vie. Voilà ce que la plus grande partie des gouvernantes sont incapables de faire. Les mères le sont-elles davantage, elles qui devraient sur cela donner le ton aux gouvernantes? Il y en a un grand nombre qui sont aussi ignorantes que ces dernières, beaucoup plus dissipées, et qui ont moins de mœurs. Leurs exemples font une contradiction perpétuelle avec leurs maximes. Celle-ci, par une sévérité outrée, ferme le cœur de ses filles, qui, réduites à la confiance d'une amie ou d'une domestique, font autant de chûtes que de pas. Celle-là, par une mollesse dangereuse, craint d'altérer leur santé en les contredisant, et choisit de laisser aller les choses comme elles peuvent, plutôt que de s'assujétir à la contrainte des moyens qui peuvent conduire au juste milieu entre la dureté et la faiblesse. L'une, par une pitié mal entendue, parvient à donner à sa fille une vé-

ritable horreur pour la religion, qu'une jeune personne confond aisément avec les ennuyeuses et inutiles pratiques auxquelles on la force de s'assujétir. L'autre, par des discours indiscrets, lui laisse pénétrer le peu de respect qu'elle a pour la religion, et la dispose à recevoir avec avidité tout ce qu'elle entendra ou lira dans les livres impies qui ne se multiplient que trop, et qui tendent à réduire tout en problême, même les vérités fondamentales de la religion, et la divinité des saintes écritures. Presque toutes enfin, livrées au monde, au jeu, aux spectacles, ne peuvent trouver un tems suffisant pour gagner la confiance de leurs filles, ignorent les moyens d'y parvenir, quand bien même elles en connaîtraient la nécessité, et sont incapables de faire un bon usage de cette confiance lorsqu'elles ont été assez heureuses pour l'acquérir.

J'ai donc raison de regarder les jeunes personnes comme absolument, ou presque absolument dénuées de secours nécessaires pour échapper au délire de l'adoles-

cence, puisque rien n'est plus rare que de rassembler dans une gouvernante, et même dans une mère, les qualités nécessaires pour former leur esprit et leur cœur.

Ceci paraîtra un paradoxe à la plus grande partie de mes lecteurs, qui n'ont pas même l'idée des soins qu'exige la bonne éducation, et des talens nécessaires à ceux qui l'entreprennent. Je le répète ici pour la vingtième fois, et je ne cesserai de le répéter jusqu'au dernier moment de ma vie. L'éducation ne consiste ni dans l'acquisition, ni dans la culture des talens, ni dans l'arrangement extérieur : cependant c'est à cela qu'on borne les meilleures. Il faut penser à former dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne, une épouse aimable, une mère tendre, une économe attentive, un membre de la société qui puisse en augmenter l'utilité et l'agrément. Répétons-le encore ; que de tems, que de soins, que de peines et de talens requiert un tel travail ! La plus

grande application, l'expérience la plus consommée y suffisent à peine.

Je dis qu'il faut former dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne. Tout le monde applaudira à cette proposition; elle est dans les idées communes, quant à l'expression; mais le sens de ce mot, peu de personnes le comprennent. Je vais parler un langage inconnu, et je suis sure de devenir le but de la plaisanterie de la plupart de mes lecteurs. Plaise à Dieu qu'ils ne me regardent que comme une extravagante, et qu'ils ne prétendent pas trouver du poison dans une doctrine qu'ils ne croiront la mienne, que parce qu'ils n'ont jamais réfléchi sur l'évangile où je l'ai puisée. Il faut une fois pour toutes, que je m'explique pleinement sur ce sujet.

L'évangile comprend deux parties: celle qui renferme les dogmes, les vérités de spéculation, et celle qui regarde les mœurs. Les premières doivent être crues; les secondes doivent être pratiquées. Fi-

dèle à la méthode que je me suis prescrite, je rapporterai fidèlement le texte sacré, dans les choses qui ne regardent que la foi. Pas un mot de commentaire, d'explication; d'interprétation. Je veux qu'en finissant de lire ce Magasin des Adolescentes, on puisse faire la même question qu'on a faite en finissant celui des enfans, et mes autres ouvrages: quels sont les sentimens de l'auteur en fait de dogme? Quelle est la communion qu'elle suit? Mais dans le même tems, je ne veux pas laisser mes sentimens indécis sur la morale. Ils paraîtront singuliers, outrés. Ce ne sera pas ma faute.

Ne pourriez-vous pas adoucir les choses? me disait-on, il n'y a que deux jours. Vous êtes d'une sévérité qui rebute. Ces paroles, *heureux les pauvres!* et quantités d'autres, ne doivent pas être prises à la lettre. Un riche a la faculté de faire du bien à lui-même et aux autres. Le riche est donc plus heureux que le

pauvre. Si je voulais former des disciples du monde, j'adopterais cette doctrine; mais elle doit être proscrite chez les disciples de Jésus-Christ. Les richesses, pour eux, ne sont point des biens; j'ajouterai après lui, elles sont de vrais maux. *Malheur à vous qui avez vos aises et vos commodités en ce monde!* Les richesses entraînent à leur suite la séduction du cœur; l'amour des aises, du superflu, l'attache à la vie; les soins, les sollicitudes, les craintes naissent sous les pas du riche; en un mot, les difficultés du salut. Je sais, j'ai même expliqué que les paroles de Jésus-Christ, qui excluent les riches du ciel, ne peuvent s'entendre que des riches qui aiment leurs richesses plus que Dieu; mais cela ne peut rassurer un riche vertueux, qui tremble toujours avec raison que le poids de la cupidité ne l'entraîne. Je ne puis donc adoucir la vérité; elle perd toujours à n'être pas présentée toute nue. D'ailleurs, je fais répéter l'évangile à mes

jeunes dames, il faut le répéter tel qu'il est.

La Providence dispose des situations de cette vie, selon ses fins. Elles nous charge chacun d'un emploi dont nous devons nous acquitter fidèlement, quoi qu'il nous en puisse coûter. C'est elle qui a fixé mon poste, et qui, pour me mettre à portée de le remplir, m'a en même tems donné les talens, et ménagé en ma faveur la confiance du public; cette confiance me met à portée de former les mœurs des jeunes personnes: je deviendrais criminelle, je manquerais à ma vocation, si la crainte des sots discours retenait ma plume. Je trouve l'occasion d'inculquer l'esprit du christianisme dans les jeunes cœurs de celles qui me liront; la place, chez le plus grand nombre, est encore vide; les maximes du monde n'y sont imprimées que superficiellement; hâtons-nous donc d'y inculquer celles de Jésus-Christ de la manière la plus profonde

Mais, qui vous dit de ne point le faire, me répond-on? Nous opposons-nous à ce que vous formiez les mœurs de nos enfans? Parce que nous ne sommes pas dévotes, faut-il en conclure que nous ne sommes pas chrétiennes? Faites-en d'honnêtes femmes, nous vous en prions; mais n'allez pas leur alambiquer l'esprit de maximes outrées, n'allez pas les faire marcher sur les traces de milord un tel, de milady......! Je ne veux leur faire suivre les traces de personne, mais celles de Jésus-Christ. Je ne puis en faire d'honnêtes femmes à toute épreuve, sans en faire de parfaites chrétiennes. Le degré de leur christianisme sera celui de leur modestie, de leur sagesse, de leur douceur, de leur application à leurs devoirs. Je veux leur faire comprendre qu'elles ne sont au monde que pour cela, et qu'inutilement elles gagneraient toutes les richesses de l'univers, si elles avaient le malheur de perdre leurs ames. Je veux leur faire entendre que pour faire leur salut,

il n'est question que de remplir parfaitement les devoirs de leur état. N'est-ce pas là l'intérêt des parens, du mari, des enfans, des domestiques, du citoyen? Cette fin vous plaît et plaira à tout le monde; mais ne me chicanez pas sur les moyens: abandonnez-les moi, je vous en conjure. Et vous, jeunes personnes, qui cherchez le bonheur, apprenez que je veux vous y conduire: je vous en ouvre le chemin, qui s'applanit à mesure qu'on y fait quelques démarches. Prenez, lisez, méditez: vous choisirez selon mes desirs.

On trouvera dans ce Magasin quelques nouveaux personnages. S'ils étaient d'imagination, peut-être les eussé-je autrement choisis; peut-être aussi sont-ils propres à remplir mes vues. Je travaille d'après nature; mes élèves me fournissent des originaux dans tous les genres, et c'est ce qui abrège mon travail. J'espère aussi que cela pourra servir à le rendre utile. En plaçant ici une douzaine de caractères,

je trace à-peu-près les routes générales que doivent suivre les maîtres. Nulle de leurs élèves dans le fond ne ressemble à ce que je présente ici. Il est vrai que les nuances qui les différencient sont imperceptibles, et demandent beaucoup d'application pour être saisies, ce qui est de la plus grande conséquence. Je le rendrai sensible par un exemple. Celle que je nommerai, dans ce Magasin, lady *Violente*, n'avait que quatre ans et demi lorsqu'on me la remit entre les mains. Elle n'entendait pas un mot de français, joignait à un esprit bien supérieur à son âge, des passions que l'indulgence d'une nourrice avait rendues fougueuses. Je connus dès la seconde fois que je la vis, l'inutilité, la difficulté de mes leçons. Je voyais clairement que cette enfant me détestait, et devait me détester; plus elle avait d'esprit, plus le dégoût que je lui inspirais était fondé et raisonnable; elle s'ennuyait à répéter des mots vides de sens; la mauvaise humeur où elle était

contre le français, retombait sur moi; et faute de pouvoir raisonner avec elle, je ne pouvais espérer de voir diminuer sa répugnance. Je demandai instamment pour elle une gouvernante qui parlât français; on me l'accorda, et par bonheur on en trouva une raisonnable. Mes leçons continuèrent tout un hiver avec dégoût; mon écolière me disait sans façon qu'elle me détestait. Si je n'eusse pas été sure de beaucoup d'esprit et d'un cœur excellent, j'aurais tout abandonné; mais avec ces deux qualités, on peut compter tôt ou tard sur un heureux succès. L'année suivante, ma jeune écolière se trouva en état de m'entendre. Le dégoût diminua imperceptiblement. J'observai de louer toujours, de fermer les yeux sur les petites fautes, crainte d'être obligée de gronder. Cette conduite eut son effet; l'enfant avoua que je commençais à lui moins déplaire: enfin elle parvint à me voir avec plaisir, et à vouloir prolonger ses leçons. Que cet exemple en devienne

un pour celles qui rencontreront un pareil caractère. De tels esprits ne se conduisent que par raison; il en faut beaucoup pour les attendre; et si on voulait lui substituer la violence, on gâterait tout. C'est avec de pareils sujets qu'on avance beaucoup, en perdant le tems en apparence. Ce qui a réussi avec celle-ci eût perdu une indolente, un esprit médiocre. A ces dernières il faut une bonté plus ferme. Je ne finirais pas sur cet article, et je renvoie mes lecteurs à mon ouvrage.

Ce ne sont pas seulement les premières années de l'adolescence qui ont besoin de secours et de leçons. Les dernières décident ordinairement du reste de la vie, puisque c'est en ce tems qu'une jeune personne choisit un état. Le Magasin des Adolescentes doit donc comprendre les précautions qu'elle doit prendre pour s'engager dans le mariage, ou pour se déterminer au célibat. On doit essayer

de lui ouvrir les yeux sur les inconvéniens, les dangers et les avantages d'un état qu'il n'est plus possible de changer pour un autre. Enfin, on doit offrir aux jeunes filles des préservatifs contre le desir immodéré de plaire, qui se couvre du prétexte de la nécessité de se procurer un établissement. Je n'oublierai rien pour remplir toutes les fins que je me suis proposées; et me croirai payée de mon travail, s'il est de quelque utilité à celles en faveur desquelles je l'ai entrepris.

Quelques personnes trouveront peut-être les leçons du matin, qui vont suivre, trop sérieuses pour des dames de quinze à dix-huit ans. Je ne fais qu'écrire mes conversations avec mes écolières, et l'expérience m'apprend qu'elles ne sont pas hors de leur portée. J'en ai de douze ans auxquelles on ne pourrait faire prendre un sophisme pour un syllogisme, et qui disent gravement, en lisant un ouvrage: cet auteur va battre la campagne et dire

Noms des Dames qui paraîtront dans ces Dialogues.

MADEMOISELLE BONNE.
LADY SENSÉE.
LADY SPIRITUELLE.
LADY TEMPÊTE.
LADY CHARLOTTE.
LADY MARY.
MISS MOLLY.
MISS SOPHIE, âgée de 12 ans.
MISS BELLOTTE, sa sœur, âgée de 11 ans.
MISS CHAMPÊTRE, âgée de 14 ans.
LADY VIOLENTE, âgée de 8 ans.
LADY LOUISE, âgée de 17 ans.
LADY LUCIE, âgée de 18 ans.
MISS ZINNA, âgée de 18 ans.
MISS FRIVOLE, âgée de 18 ans.
LADY SINCÈRE, âgée de 17 ans.
MISS FRANCISQUE, âgée de 5 ans.

LE MAGASIN

DES

ADOLESCENTES.

I.ER DIALOGUE.

MAD. BONNE, LADY SPIRITUELLE, LADY CHARLOTTE, LADY MARY.

LADY MARY.

EH mon dieu, ma Bonne, qu'il y a long-tems que je n'ai eu le plaisir de vous voir! Vous nous aviez promis de n'être que six mois en France, et vous y avez passé deux années entières. Je vous assure que je me suis beaucoup ennuyée pendant votre absence, et que je suis devenue bien méchante; mais, Dieu merci, vous voilà revenue pour toujours; j'espère que vous m'aiderez à me corriger.

MADEM. BONNE.

De tout mon cœur, ma chère amie;

venez que je vous embrasse. Comme vous voilà grandie ! Et vous, lady Spirituelle, vous êtes aussi grande que moi actuellement. Je ne vous reconnais plus, mesdames. Sans doute que la raison a augmenté aussi bien que le corps?

LADY SPIRITUELLE.

Ma Bonne, cela va tantôt bien, tantôt mal; je vous raconterai tout ce que j'ai fait pendant votre absence, vous verrez que je n'ai pas toujours été bonne; mais aussi, je n'ai pas toujours été méchante.

MADEM. BONNE.

C'est toujours quelque chose, ma chère amie; vous avez bataillé contre vos passions; continuez, à la fin vous en serez victorieuse. Et vous, lady Charlotte?

LADY CHARLOTTE.

Maman vous le dira, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Je devine que vous avez été bonne fille, et que vous ne voulez pas vous louer vous-même; et miss Molly qui

ne dit mot et qui reste là toute honteuse dans un coin, qu'est-ce que cela signifie?

MISS MOLLY.

Cela signifie, ma Bonne, que vous me chasserez quand vous saurez le vilain défaut que j'ai pris en votre absence: je suis devenue si menteuse, que je ne m'aperçois plus de mes mensonges.

MADEM. BONNE.

Vous avez bien raison d'être honteuse, ma chère: cependant il ne faut pas vous décourager. J'espère que le dernier mensonge que vous avez fait sera le dernier de votre vie. Vous avez toutes fait votre confession, mesdames; je vais vous faire celle de lady Sensée et de lady Tempête, que je n'ai point quittées dans ce grand voyage. Elles ont été si bonnes, si raisonnables, que je n'ai que des sujets de me louer d'elles.

LADY SPIRITUELLE.

Vraiment, cela leur était bien aisé; si j'étais toujours avec des personnes qui eussent la bonté de me reprendre, je crois que je ne ferais pas une seule faute.

MADEM. BONNE.

Je crois que lady Spirituelle est jalouse.

LADY SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne, je le suis; mais vous me le pardonnerez, car ce n'est pas que je sois fâchée du bonheur de ces dames; je voudrais seulement être aussi heureuse qu'elles, et je souhaiterais aussi que tout le monde eût le même bonheur. Si je vous demandais une grace, ma Bonne, me l'accorderiez-vous?

MADEM. BONNE.

Oui, madame, si cela est en mon pouvoir.

LADY SPIRITUELLE.

Assurément vous pouvez m'accorder ce que je vais vous demander. Pendant votre absence, j'ai fait connaissance avec trois dames qui meurent d'envie d'être vos écolières. Il y en a deux qui sont de grandes filles plus âgées que moi, et une de mon âge. Je leur ai tant de fois raconté les leçons que vous avez eu la bonté de me donner ainsi qu'à ces dames, qu'elles les savent par cœur.

Voulez-vous me donner la permission de les amener la première fois ?

MADEM. BONNE.

Cela me fera beaucoup de plaisir, puisque vous m'assurez qu'elles souhaitent de s'instruire. Comment les nommez-vous ?

LADY SPIRITUELLE.

Lady Louise, lady Lucie et miss Champêtre. Cette dernière n'est pas à Londres : elle ne peut souffrir la ville, et passe sa vie à la campagne. Elle m'a pourtant assuré qu'elle la quitterait avec plaisir, si vous voulez bien qu'elle soit votre écolière.

MADEM. BONNE.

Je serai charmée de voir cette petite misantrope. Je vous annonce aussi trois autres jeunes dames; deux que je connais depuis long-tems : pour l'autre, je ne la connais pas beaucoup; elle se nomme lady Violente : madame sa mère souhaite qu'elle vienne à nos leçons; je lui en ai donné quelques-unes avant mon départ; mais la pauvre enfant n'enten-

dait pas un seul mot de français, et j'ai peur qu'elle ne s'ennuye beaucoup.

LADY MARY.

Je lui apprendrai à parler français, ma Bonne; maman est amie de madame sa mère. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit, mais qu'elle est bien méchante, bien colère.

MADEM. BONNE.

Et vous, vous êtes bien médisante, cela est pire que d'être colère.

LADY MARY.

Vous avez raison, ma Bonne. Voilà un des défauts que j'ai pris pendant que vous étiez à Paris; vous en verrez bien d'autres. Par exemple, je suis devenue capricieuse, à ce que l'on dit, et cela donne beaucoup de chagrin à maman et à ma gouvernante.

MADEM. BONNE.

Cela est horrible, ma chère Mary. Dites-moi, je vous prie, comment sont faits vos caprices? Voulez-vous bien m'en montrer un?

LADY MARY.

Je ne puis, ma Bonne; mon caprice

vous craint comme le feu, et je suis bien sure qu'il n'osera jamais paraître devant vous. Voici comment il me prend : d'abord je suis fort gaie, sans savoir pourquoi ; je chante, je saute, jusqu'à ce que je sois bien lasse ; et quand je n'en puis plus de fatigue, la mauvaise humeur me prend ; et si dans ce moment, quelque chose ne va pas à ma fantaisie, je deviens comme un petit démon, criant, battant tout le monde. Je veux alors une chose, et bien, tout d'un coup je ne la veux plus, et puis je la veux encore. Après cela je me mets en colère d'avoir été si méchante ; je pleure de dépit d'avoir offensé le bon Dieu, maman et mademoiselle. Voilà comme j'ai passé ma vie depuis que je ne vous ai vue.

MADEM. BONNE.

Vous m'affligez beaucoup, ma chère, et je ne me console que dans l'espérance de vous voir faire les plus grands efforts pour vous corriger.

LADY MARY.

En vérité, ma Bonne, si on me donnait à choisir, j'aimerais mieux jeûner

pendant huit jours, au pain et à l'eau, que de commettre encore cette faute : mais quand le caprice me prend, je ne pense à rien du tout qu'à crier. Il me semble que j'ai raison de me mettre en colère, et je ne vois que j'ai tort que quand cela est passé tout-à-fait.

MADEM. BONNE.

Je connais cela, ma chère, et j'aime beaucoup votre sincérité : je m'en servirai pour trouver des remèdes à cette maladie de votre ame, qui vient aussi de votre corps. Le premier est la prière : il faut tous les matins et les soirs prier le bon Dieu de vous donner la grace de vous corriger; secondement, il faut demander comme une grace à votre gouvernante, de vous avertir quand vous vous laisserez aller à cette joie immodérée; elle épuise vos esprits, et vous laisse ensuite dans un abattement où vous manquez de force pour vous vaincre; en troisième lieu, il faut me promettre, quand votre gouvernante vous avertira, de tout quitter, dans le moment, pour aller dans votre chambre. Vous vous

mettrez à genoux pour faire une prière et réfléchir sur la présence de Dieu. Comment, ma chère enfant, vous dites que votre caprice me craint, et il ne craindrait pas le Seigneur, devant lequel vous êtes, et qui peut vous punir dans le moment? Vous offensez en sa présence ce père si bon, si tendre, qui vous aime et qui vous fait tant de bien. Allez, ma chère, je vous donne ma parole que si vous pensez bien à cela, vous n'entendrez jamais parler de vos caprices.

LADY SPIRITUELLE.

Ma Bonne, ces dames ont vu une grande quantité de belles choses en France, est-ce qu'elles ne nous raconteront pas ce qu'elles ont remarqué?

MADEM. BONNE.

Faites votre cour à lady Tempête, madame; elle a mis par écrit quelques-unes de ses remarques, en forme de journal.

MISS MOLLY.

Qu'est-ce que cela veut dire un journal?

MADEM. BONNE.

C'est-à-dire, qu'elle a écrit tous les soirs les choses qu'elle a remarquées dans la journée.

LADY CHARLOTTE.

Ma Bonne, voulez-vous lui donner permission de lire ce journal ?

MADEM. BONNE.

Nous le lirons quelque jour, mesdames; mais il faut auparavant qu'elle le mette au net; cela est si mal écrit, qu'elle aurait beaucoup de peine à le déchiffrer elle-même. Quand lady Tempête était petite, elle ne voulait s'appliquer à rien, et se moquait de son maître d'écriture; elle en fait pénitence aujourd'hui; elle écrit comme un chat, malgré la peine qu'elle se donne pour corriger son caractère, et elle éprouve qu'on se défait mal-aisément des défauts contractés dans l'enfance.

MISS MOLLY.

Pourquoi lady Sensé n'a-t-elle pas aussi fait un journal ?

MADEM. BONNE.

Cela eût été inutile, puisque sa cou-

sine s'en était chargée ; elle s'occupait d'une autre manière ; elle a fait plusieurs contes de fées fort jolis, des fables et d'autres petits ouvrages, qu'elle vous lira aussi.

LADY MARY.

Elle est bien heureuse d'avoir tant d'esprit. Pendant que j'étais en Irlande, je n'avais point de livres, et je m'ennuyais beaucoup. Je dis en moi-même : puisque je n'ai pas d'histoire à lire, il faut que j'en fasse une. Je pensai toute la nuit à cela, et j'eus bien de la peine à faire un petit conte qui était bien court. Ma gouvernante crut que j'étais malade le lendemain, car je ne voulais pas déjeûner avant d'avoir écrit ce conte.

LADY CHARLOTTE.

Je vous assure, ma Bonne, que le conte de lady Mary est fort joli ; elle me l'a lu, et il m'a fort amusée.

MADEM. BONNE.

J'espère qu'elle voudra bien nous en faire la lecture ?

LADY MARY.

Oh non, ma Bonne, cela est trop

mal, et ces dames se moqueraient de moi.

MADEM. BONNE.

Vous n'avez que huit ans, ma chère, et vous avez déjà l'amour-propre d'un auteur. Ah ça, ma bonne amie, me direz-vous la vérité, si je vous fais une question ?

LADY MARY.

Vous savez, ma Bonne, que je ne vous ai jamais trompée; pourquoi donc me demandez-vous si je dirai la vérité ?

MADEM. BONNE.

J'ai tort, ma chère enfant; on ne doit se méfier que des menteuses, et vous ne l'êtes pas; vous m'allez répondre juste. N'est-il pas vrai que vous avez bien envie de nous lire votre conte, que vous le trouvez fort joli tel qu'il est, et que quand vous dites qu'il est mal fait, vous parlez contre votre pensée, et seriez bien fâchée que nous le crussions ?

LADY MARY.

Cela est fort singulier que vous deviniez tout ce qui est au fond de mon

cœur. Je ne voyais pas cela avant que vous me l'eussiez dit; mais à présent je sens à merveille que je disais du mal de mon conte, afin que toutes ces dames en dissent du bien.

MADEM. BONNE.

Voilà le cas de bien des gens, ma chère, qui n'auraient pas comme vous la sincérité de l'avouer : apprenez, mesdames, qu'on ne doit jamais parler de soi-même, ou des choses qu'on possède, ni en bien, ni en mal. Quand on parle mal de soi, c'est pour avoir le plaisir d'être contredite. Apprenez encore qu'on ne doit jamais se faire prier deux fois, quand il est question d'amuser les autres par ses talens; rien n'est plus insupportable. J'ai connu des dames qui avaient la voix fort belle, et qui jouaient très-bien des instrumens. Jamais de la vie je ne les ai priées de chanter, quoique j'aime la musique à la folie. Elles se faisaient presser une heure avant de montrer leurs talens, et le plaisir qu'elles procuraient ne valait pas la peine qu'il fallait prendre pour les engager à chanter. Allons, lady Mary, dites-nous votre conte.

LADY SPIRITUELLE.

Quand il sera fini, je vous ferai une question, ma Bonne.

LADY MARY.

Il y avait une fois.....

MADEM. BONNE.

Si lady Mary avait voulu être polie, elle aurait dit à lady Spirituelle : Je vous prie, madame, de ne point retarder votre question, je dirai mon conte après. Une autre fois, ma chère, tâchez d'avoir ces petites attentions : voilà ce qui s'appelle la politesse. Elle consiste à ne nous jamais mettre devant les autres, et à tâcher au contraire de leur donner la préférence sur nous. Allons, ma chère, continuez.

LADY MARY. *

Il y avait une fois un fermier qui avait été très-riche, et qui était devenu bien pauvre. Il avait deux filles nommées Betsi et Laure. Betsi, qui était l'aînée, était parfaitement belle, mais elle était

* Ce petit conte étant l'ouvrage d'un enfant, je le donnerai comme elle l'a fait. Il est de lady Sophie Carteret, qui l'a fait avant dix ans.

fière de sa beauté ; elle n'aimait qu'elle, et par conséquent elle était dure aux pauvres, et n'avait aucune complaisance pour les autres. Elle n'aimait pas non plus à travailler, crainte de gâter ses mains, et elle n'allait jamais dans les champs, que quand son père le lui avait commandé vingt fois, parce qu'elle disait que cela lui hâlerait le teint. Sa cadette Laure avait été fort jolie avant la petite vérole ; mais cette maladie l'avait gâtée sans l'affliger, parce qu'elle n'était pas attachée à sa beauté. Elle était aimée de tout le voisinage, parce qu'elle cherchait à obliger tout le monde, et bien souvent elle s'ôtait le pain de la bouche pour le donner aux pauvres. Quoique sa sœur aînée ne l'aimât point, elle cherchait toutes les occasions de lui faire plaisir, et se chargeait volontiers de tout l'ouvrage de la maison, pour lui en épargner la peine. Un jour que les deux sœurs étaient occupées à traire les vaches, un gentilhomme, qui était fort riche, passa par-là et fut charmé de la beauté de l'aînée. Il lui fit quelques questions, et trouvant qu'elle avait de l'esprit, il en

devint éperdûment amoureux. Betsi fut charmée de cette rencontre, parce qu'en épousant ce gentilhomme, elle pensait qu'elle viendrait demeurer à la ville, où elle se divertirait beaucoup. Le gentilhomme lui demanda quelle était cette fille si laide qui s'était retirée aussitôt qu'il avait paru (car Laure pensait qu'il n'était pas honnête à une fille de s'amuser avec ces beaux messieurs de la ville, qui ne cherchent qu'à tromper les villageoises). C'est ma sœur, lui répondit Betsi, c'est une pauvre imbécille, qui n'est propre qu'au tracas de la campagne; pour moi, je m'y ennuie à mourir; on n'y trouve que des gens grossiers, et je pleure de regret tous les jours de n'être pas née à la cour. Vous êtes trop belle pour rester ici, lui dit le gentilhomme; je vais mettre ordre à quelques affaires, et si vous m'aimez, je viendrai vous demander en mariage à votre père. Betsi pensa mourir de joie à cette proposition, et assura le gentilhomme qu'elle l'aimait à la folie. Cependant le fermier s'impatientait de ce que sa fille aînée ne revenait pas, et jurait qu'il voulait la battre

quand elle reviendrait. Laure s'échappa de la maison, et vint lui dire que son père était fort en colère. Dans le moment, une pauvre femme, qui avait trois petits enfans, s'approcha des deux sœurs et leur dit qu'il y avait vingt-quatre heures que ces trois pauvres enfans n'avaient mangé, et qu'elle les conjurait de lui donner quelque chose. Passez votre chemin, lui dit l'aînée; on ne voit que des gueux, qui ne laissent pas un moment de repos aux gens. Doucement, ma sœur, lui dit Laure; si vous ne voulez rien donner à cette femme, ne la maltraitez pas. En même tems, elle tira un schelling de sa poche (c'était tout ce qu'elle avait dans ce monde), et le donna à cette femme. Betsi se moqua d'elle, et lui dit: Vous êtes bien stupide; il y a trois mois que vous amassez ce schelling pour aller aux marionettes, et vous le donnez à cette misérable! Je puis me passer des marionettes, dit Laure, et cette femme ne peut se passer de pain pour ses enfans. Vous êtes une sotte de la croire, lui dit Betsi; peut-être a-t-elle plus d'argent que vous, et

qu'elle se divertira avec votre schelling. Cela pourrait bien arriver, dit Laure; mais comme il se pourrait faire aussi qu'elle eût dit la vérité, j'aime mieux m'exposer à être trompée, que d'être barbare.

Le gentilhomme écoutait cela avec attention, et il dit aux deux sœurs : Ne disputez plus, mes belles filles ; voilà chacune quatre guinées, vous pourrez aller aux marionettes tant que vous voudrez. Je vous suis bien obligée, dit Laure en faisant une grande révérence; cependant comme je n'ai pas besoin d'argent, permettez-moi de ne pas prendre le vôtre; une fille sage ne doit jamais rien recevoir des hommes. Si pourtant vous avez tant d'envie de me faire un présent, parce que vous êtes généreux, donnez cet or à cette pauvre femme, je vous en aurai autant d'obligation que si vous me l'aviez donné à moi-même. En finissant ces mots, elle s'en alla. Gardez-vous-en bien, dit Betsi : je vous avais bien dit que ma sœur était une sotte. Qui a jamais vu donner quatre guinées à une telle femme, pendant que nous avons

mille choses à acheter? Tenez, monsieur, donnez-moi cet argent que ma sœur refuse, et je donnerai mon schelling à cette femme.

Le gentilhomme lui dit : Vous aurez les huit guinées ; mais cela ne m'empêchera pas d'en donner quatre ; elles sont à votre sœur, puisque je lui en avais fait présent ; elle a été la maîtresse d'en disposer selon son goût.

Quand Betsi fut partie, le gentilhomme fit de grandes réflexions : mon Dieu! disait-il, pourquoi la cadette n'a-t-elle pas le visage de l'aînée, ou pourquoi l'aînée n'a-t-elle pas le caractère de la cadette? Après tout, c'est une folie d'épouser un visage ; on doit se marier avec un caractère, cela reste. Si j'épousais Betsi, qu'elle eût la petite vérole le lendemain de ses noces, il ne me resterait rien du tout.

Cependant Betsi courut vîte dire à son père qu'elle allait devenir une grande dame, puisqu'un lord lui avait promis de l'épouser. D'abord son père se moqua d'elle ; mais ayant vu les guinées, et sachant que ce seigneur devait revenir le

lendemain, il ne savait plus que penser. Betsi courut vîte acheter des rubans, des dentelles, et employa toutes les ouvrières du village après elle. Le soir elle se para et fut aux marionettes, car elle n'attendait son amant que le lendemain, et ne voulait pas perdre une occasion de s'amuser. Pendant ce tems, le gentilhomme ne savait à quoi se déterminer. Les manières de Betsi lui paraissaient hardies; il voyait qu'elle avait le cœur dur, intéressé; et pourtant elle était si belle, qu'il ne pouvait s'empêcher de l'excuser. Elle n'a souhaité avoir de l'argent que pour s'habiller mieux, afin de me plaire, disait-il; car elle m'aime passionnément; je l'ai vu dans ses yeux. Ce gentilhomme avait un valet, garçon d'esprit, et qui levait les épaules de pitié d'entendre son maître parler ainsi tout seul. Qu'as-tu à rire, lui dit le lord? J'ai plus envie de pleurer que de rire, lui dit ce valet. Vous croyez que cette petite pécore vous aime, et moi je vous dis qu'elle n'aime que votre argent. Prêtez-moi votre plus bel habit; je lui dirai que je suis un duc, et quoique je sois laid

comme un monstre, je suis sûr qu'elle aimera mieux m'épouser que vous. Je le veux bien, dit le maître; il n'y a que trois milles d'ici à mon château, prends cet habit brodé d'or que j'avais le jour de la naissance du roi, et reviens me trouver; je t'attendrai dans cette taverne.

Pendant que l'on préparait cette mascarade, la pauvre Laure était dans une grande peine. Elle avait trouvé le gentilhomme fort aimable, et elle l'aimait déjà malgré elle, lorsque sa sœur lui apprit, en la grondant bien fort, l'acte de générosité qu'il avait fait. Vraiment, lui dit-elle, vous êtes bien plaisante d'être généreuse du bien d'autrui; ces quatre guinées que mon amant a données à cette femme, je ne vous les pardonnerai jamais. Cette connaissance de la charité du gentilhomme acheva de gagner le cœur de Laure; et comme elle avait peur de faire connaître à cet homme qu'elle avait de l'inclination pour lui, elle résolut de ne pas se trouver à la maison quand il reviendrait. Elle fut bien attrapée quand elle le vit arriver le soir, et voulait se retirer. Le gentilhomme était

seul, parce que son valet, ayant appris que Betsi était aux marionettes, y était allé dans le carrosse de son maître. Le gentilhomme pria le fermier d'ordonner à Laure de lui tenir compagnie, en attendant que sa sœur fût revenue, et elle fut obligée d'obéir à son père. Il la pria de lui dire les défauts de sa sœur; et Laure, au lieu de profiter de cette occasion pour le dégoûter de Betsi, lui dit au contraire tout le bien qu'elle pouvait en dire sans mentir, et s'attacha à excuser ses défauts. Pendant ce tems, le faux duc jurait à l'orgueilleuse paysanne qu'elle était la plus belle personne du monde, et qu'il se croirait trop heureux, si elle voulait bien devenir duchesse en l'épousant. Betsi, qui n'avait fait semblant d'aimer son premier amant que par ambition et par intérêt, pensa qu'il était plus avantageux d'être duchesse que simple lady, et dit au duc de nouvelle fabrique, qu'il fallait se hâter de la demander à son père, avant qu'un certain gentilhomme de campagne eût fait ses propositions. Le valet la ramena dans le carrosse; et quoiqu'il fît très-froid, elle

baissa toutes les glaces, pour être vue de tous les gens du village. Elle fut fort surprise de trouver son premier amant chez son père; et quand il lui reprocha son inconstance, elle lui dit qu'elle s'était moquée de lui, et qu'elle ne l'avait jamais aimé. Je vous laisse ma sœur pour vous consoler, lui dit-elle, en lui riant au nez d'une manière insolente. Vous êtes de bon conseil, lui dit le gentilhomme, et si elle veut y consentir, je me croirai fort heureux de l'obtenir de son père. Laure baissa les yeux, ce qui n'empêcha pas le gentilhomme de connaître qu'elle n'était pas fâchée de l'épouser; et le fermier ayant ordonné à cette cadette de regarder ce gentilhomme comme un homme qui serait son époux, elle lui fit connaître modestement qu'elle estimait plus sa personne que ses richesses. On signa le contrat de mariage, et ensuite le valet reprenant son habit de livrée, apprit à Betsi qu'il s'était moqué d'elle. Elle en conçut un désespoir qui dura autant que sa vie; car aucun homme ne voulut se charger d'une telle femme; et elle devint vieille

et laide, sans pouvoir trouver à se marier, au lieu que sa sœur vécut très-heureuse avec son mari.

MADEM. BONNE.

En vérité, ma chère Mary, cette histoire est fort bien faite. La vertu y est récompensée, et le vice puni. Vous avez pourtant oublié quelque chose : Laure ne fit-elle pas du bien à ses parens, et même à sa méchante sœur ?

LADY MARY.

Vous avez raison, ma Bonne, j'ai oublié cela, et je l'ajouterai. Lady Spirituelle voulait vous faire une question.

LADY SPIRITUELLE.

Vous nous avez dit, ma Bonne, qu'il ne fallait jamais parler de soi ni des choses qui nous appartiennent. De quoi voulez-vous donc que l'on parle ? Il n'y a que ces sortes de choses qui fassent plaisir.

MADEM. BONNE.

Je suis charmée que vous m'ayez fait cette question, madame ; elle me donnera occasion de vous dire des choses

fort importantes, et que je vous prie de bien écouter.

LADY SPIRITUELLE.

J'ai lu dans un conte de fée assez joli, la description du temple de l'amour-propre : elle est toute faite pour vous expliquer ce que je vais vous dire.

Un prince fut conduit par l'amour dans ce temple, et fut abordé par un officier qui, le tirant par le bras, lui dit : ce temple a été bâti pour conserver la mémoire de toutes les belles actions que j'ai faites dans ma vie. Voyez-vous ma figure sur cet autel ? tout le monde l'admire et l'honore. Les tableaux qui ornent ce temple, représentent toutes les batailles et les sièges où je me suis trouvé. N'écoutez pas ce rêveur, dit une belle femme qui tirait le prince par l'autre côté : ne voyez-vous pas qu'il n'y a que ma figure sur cet autel, et que c'est à elle qu'on offre l'encens qui y brûle ? Ces tableaux représentent les divers amans que j'ai fait tomber dans mes fers. Vraiment, madame, dit un poète, je vous admire avec vos belles

imaginations. C'est moi qu'on révère ici ; pour vous en convaincre, lisez ce qui est écrit dans ce premier tableau : c'est une ode que je fis dans ma première jeunesse. Dans un autre, vous lirez une de mes comédies. Ne voyez-vous pas l'admiration que j'excite dans l'esprit de cette foule de peuple qui remplit le temple? ils ne voient que moi et mon ouvrage. Vous extravaguez tous, dit le prince; je ne sais qui a placé mon portrait sur l'autel; mais je sais bien qu'il y est, et qu'on a aussi tracé dans ces tableaux les choses fameuses que j'ai faites dans ma vie. L'Amour expliqua cette énigme à celui qu'il avait conduit; il le blessa pour une princesse charmante, et dans l'instant il ne vit plus qu'elle. Apprenez, lui dit l'Amour, que l'amour-propre fait croire aux mortels que tous les hommes sont occupés d'eux, de leurs talens, de leur esprit, de leur intérêt, et qu'ils s'efforcent de perpétuer cette idée d'eux-mêmes, sans réfléchir que chacun est trop rempli de lui-même pour penser à autre chose.

Retenez bien ces derniers mots, mes-

dames : ce même amour-propre qui vous engage à parler de vous, possède les personnes avec lesquelles vous vous entretenez, qui vous trouvent très-injustes de vouloir toujours être sur l'autel, et qui n'oublient rien pour s'y mettre à votre préjudice. Voulez-vous être aimée, souhaitée par-tout ? vous n'avez qu'à mettre votre amour-propre de côté, pour faire place à celui des autres. Au lieu de leur rompre la tête de ce qui vous regarde, et qui ne les embarrasse guère, parlez-leur des choses qui les touchent ; écoutez avec complaisance des récits souvent insipides, donnez-leur occasion de penser que vous les voyez avec plaisir sur l'autel, et que vous applaudissez de bon cœur à la gloire qu'ils se flattent d'avoir acquise.

LADY SPIRITUELLE.

Et pendant que j'applaudirai ainsi à l'amour-propre des autres, quelle figure fera le mien, s'il vous plaît ? je suis d'accord de partager l'attention : il serait injuste de la tourner toute entière sur moi ; mais encore, ne faut-il pas que chacun ait son tour ?

MADEM. BONNE.

On ne peut rien de plus naturel que votre crainte, ma chère, et votre sincérité me réjouit tout-à-fait. Vous me demandez quelle figure fera votre amour-propre. S'il entendait bien ses intérêts, il comprendrait qu'il en ferait une brillante; car rien n'est plus flatteur, en sortant d'une compagnie, que de laisser tout le monde satisfait de nous, de voir qu'on nous quitte avec peine, qu'on nous rejoint avec plaisir. Le plus souvent notre amour-propre est trop grossier pour goûter ce plaisir délicat; il se croit lésé, c'est-à-dire qu'il se persuade qu'on lui fait injustice quand on ne lui permet pas de marcher sur la tête de tout le monde.

LADY SENSÉE.

Mais, ma Bonne, vous dites toujours notre amour-propre; pourquoi vous mêler là-dedans? Est-ce que vous avez de l'amour-propre, vous? je ne m'en suis jamais aperçue.

LADY MARY.

J'ai de meilleurs yeux que vous, ma-

dame; j'ai vu quelquefois l'amour-propre de ma Bonne; vous ne vous fâcherez pas au moins, ma bonne amie, vous nous avez souvent dit que vous aimiez les personnes qui vous disaient vos défauts.

MADEM. BONNE.

Je vous le répète encore, ma chère; et pour payer le bon service que vous voulez me rendre, je vous promets un beau livre. Eh bien, ma chère Mary, en quoi avez-vous remarqué mon amour-propre?

LADY MARY.

C'est que vous parlez trop souvent de moi et de ces dames. Nous sommes comme vos enfans, ma Bonne; et parce que vous nous aimez et que vous vous amusez avec nous, vous pensez que tout le monde est de même : je sais bien que cela n'est pas, et je connais une dame de vos amies qui dit que vous l'ennuyez quelquefois avec vos discours.

MADEM. BONNE.

Cette dame n'est point de mes amies, ma chère, ne me la nommez pas, je serais trop fâchée contre elle.

LADY MARY.

Comment, vous seriez fâchée contre elle, parce qu'elle a trouvé un de vos défauts ?

MADEM. BONNE.

Non pas de ce qu'elle m'a trouvé un défaut, mais de ce qu'elle n'a pas eu la charité de m'en avertir. C'est vous qui êtes ma bonne amie, et je vous promets de n'oublier jamais le service que vous venez de me rendre. Oui, mes enfans, je parle trop souvent de vous, parce que je vous aime, et sans doute aussi pour avoir le plaisir de faire admirer mes talens dans les vôtres. Je ressemble à ces vieilles grand'mères qui tirent vanité de la beauté de leurs petites-filles, parce que cela fait imaginer qu'elles étaient telles, puisqu'elles ont eu de si jolies descendantes. Ah ça, mesdames, je me corrigerai, et cela encouragera celles qui connaîtront mes fautes à me les dire. Il est tems de nous séparer, mes chères enfans : ceci doit être regardé comme une visite, et non comme une leçon, et il me semble qu'elle a été bien longue.

LADY SPIRITUELLE.

Et il me paraît qu'elle a été bien courte. Visites, conversations, leçons, tout est égal pour moi, tout me paraît récréation.

MADEM. BONNE.

J'en suis charmée, ma chère. Vous m'amènerez vos dames la première fois. Venez de bonne heure, afin que je fasse connaissance avec elles avant la leçon. Je vous annonce aussi une aimable dame qui se nomme lady Sincère. J'espère que vous l'aimerez toutes autant que je le fais, car elle est fort aimable.

II.ᵉ DIALOGUE.

Mad. BONNE, Lady SPIRITUELLE, Miss CHAMPÊTRE.

LADY SPIRITUELLE.

Permettez-moi, ma Bonne, de vous présenter miss Champêtre. Elle avait une si grande impatience d'avoir l'honneur de vous connaître, qu'elle n'a pu se résoudre à attendre nos amies.

MADEM. BONNE.

Je suis bien flattée de ce que vous me dites, ma chère; c'est une obligation que je vous ai. N'ayant pas l'honneur d'être connue de mademoiselle, son impatience ne peut être que l'effet du bien que vous avez eu la bonté de lui dire de moi. Je ferai mes efforts pour ne point démentir l'idée avantageuse que vous lui en avez donnée. Elle a l'air bien timide. Ne craignez point, mademoiselle, vous ne venez pas à une école: c'est dans une société d'amies, d'où l'on

a banni la flatterie, la contrainte et la dissimulation. Lady Spirituelle m'a dit que vous avez toujours vécu à la campagne : vous en goûterez mieux la simplicité de nos conversations.

MISS CHAMPÊTRE.

Oui, mademoiselle.

MADEM. BONNE.

Aimez-vous le français : le savez-vous un peu?

MISS CHAMPÊTRE.

Je l'aime beaucoup, je le parle mal.

MADEM. BONNE.

Vous tremblez, et vous n'osez ouvrir la bouche. Savez-vous bien qu'il ne faut pas me craindre ; cela vous empêcherait de m'aimer.

MISS CHAMPÊTRE.

Oh que non.

LADY SPIRITUELLE.

En vérité elle m'impatiente. Je gage, ma chère, que ma bonne vous prend pour une sotte : j'y ai été attrapée la

première fois ; votre mère avait beau dire à maman que vous aviez de l'esprit, je me moquais d'elle, et je n'en croyais pas un mot.

MADEM. BONNE.

Vous êtes trop vive dans vos jugemens, ma chère. Mademoiselle a l'air timide, embarrassée; il est vrai que cela ne prévient pas d'abord; mais il serait cruel de juger sur les apparences. Un ancien a dit, *parle, que je te connaisse.* C'est cette preuve qu'il faut attendre, sans quoi l'on est en danger de se tromper. Mademoiselle n'a dit que quatre mots, et ils ont été à propos. D'ailleurs, ma chère, il faut avoir beaucoup d'esprit pour en montrer un médiocre dans une langue qu'on ne possède pas; la dfficulté de trouver des termes propres à exprimer ses pensées, donne des entraves à l'imagination. Dites-moi, ma chère demoiselle, pourquoi préférez-vous la campagne à la ville ?

MISS CHAMPÊTRE.

Je sais les avantages que je puis me procurer à la campagne, et j'ignore si

la ville pourra m'en donner de pareils. Je crois que je la crains plus que je ne la hais.

MADEM. BONNE.

Cette réponse est de fort bon sens. Les personnes prudentes ne peuvent se défendre d'une sorte de crainte à l'approche des situations nouvelles. Et à quoi vous occupez-vous à la campagne ?

MISS CHAMPÊTRE.

Je me promène, je lis, et je vois quelques amies.

MADEM. BONNE.

Quels sont les livres que vous avez lus?

MISS CHAMPÊTRE.

Hérodote, quelque chose de l'Histoire Romaine, beaucoup de sermons. Le Spectateur, et les œuvres de Locke.

MADEM. BONNE.

Comment donc, voilà des lectures de grande fille. Et dites-moi, je vous prie, que pensez-vous des ouvrages de Locke?

MISS CHAMPÊTRE.

Je pense que...... Mais voici beaucoup de dames qui viennent. Permettez-moi d'écouter et de ne plus rien dire. Je n'ai

pas eu de répugnance à parler devant vous ; mais il me serait impossible de parler devant elles.

LADY LOUISE.

Mademoiselle Bonne, j'espère que vous voudrez bien ratifier la permission que Lady Spirituelle nous a donnée de votre part. Elle nous a assuré que vous étiez assez bonne pour nous recevoir parmi vos écolières. Je parle pour moi et pour ma compagne ; Lady Lucie est si timide, qu'elle a la fièvre actuellement, et de huit jours elle ne sera en état d'ouvrir la bouche.

MADEM. BONNE.

Nous la mettrons avec Miss Champêtre, et j'espère qu'elles se guériront de leur timidité aussi vîte l'une que l'autre. Mais, mesdames, il me prend une inquiétude. Nous avons des dames beaucoup plus jeunes que vous dans notre petite société, et je suis obligée de me servir du langage le plus simple pour mettre à leur portée les choses que je veux leur apprendre : j'ai peur que cela ne vous ennuye.

LADY LUCIE.

Et moi j'ai peur de retarder ces dames.

Oubliez notre âge, ma Bonne; du moins je parle pour moi; je serais fort contente si j'étais aussi habile qu'elles. . . .

LADY LOUISE.

Vous avez fait un miracle, mademoiselle Bonne. Je vous jure que plus de la moitié des personnes qui connaissent Lady Lucie, ne lui ont jamais entendu prononcer une si longue phrase.

MADEM. BONNE.

Vous tombez cruellement sur votre amie, madame; il faut que je la console. L'excès de timidité est sans doute un défaut; mais il sied beaucoup mieux à une jeune dame, que l'excès opposé dans lequel les demoiselles d'aujourd'hui se jettent. Demandez à Lady Sensée ce qu'elle en pense.

LADY SENSÉE.

Puisque vous m'ordonnez de parler, ma Bonne, je dirai à ces dames que j'ai été vraiment scandalisée de l'air libre que j'ai remarqué dans les demoiselles françaises, et sur-tout dans les dames. J'ai eu tort; ma Bonne m'a fait remarquer que cela ne les empêchait pas d'être

sages; mais en vérité cet air libre, hardi, évaporé, me faisait croire tout le contraire, et j'ai entendu plusieurs messieurs étrangers être de mon sentiment.

MADEM. BONNE.

Il faut éviter tous les excès, et avoir une assurance modeste. Ah ! voilà deux nouvelles compagnes que j'ai l'honneur de vous présenter. Bonjour, mesdames. Eh bien, avez-vous un grand desir de perfectionner votre français, et d'apprendre toutes les choses que j'enseigne à ces dames ?

MISS SOPHIE.

Oui, mademoiselle Bonne ; je vous assure que je n'ai pas dormi de la nuit, tant j'avais d'impatience de vous venir voir.

MISS BELLOTTE.

Le desir d'apprendre est la maladie de toute la maison : ma petite sœur Françoise a pleuré quand nous sommes parties. J'ai eu beau lui dire qu'elle ne parle pas le français, et qu'ainsi elle ne pouvait venir avec nous, elle dit qu'elle commence à l'entendre, et il a fallu lui promettre de

vous demander permission de l'amener la première fois.

MADEM. BONNE.

Quel âge a-t-elle ?

MISS SOPHIE.

Cinq ans et demi ; mais elle est fort raisonnable pour son âge. Elle a appris à lire le français et à écrire en quarante-huit leçons, et pendant l'été elle s'est fait la maîtresse de sa petite sœur, qui lit aussi le français.

MADEM. BONNE.

Cela mérite la permission que vous me demandez. Amenez-la la première fois, j'y consens. Il ne nous manque que Lady Violente pour commencer ; la voici. Bonjour madame.

LADY VIOLENTE.

Bonjour.

MADEM. BONNE.

Nous allons reprendre l'histoire de la Sainte Ecriture à l'endroit où nous l'avons laissée. Qui devait commencer, mes enfans? je l'ai oublié..... Vous avez l'air de mauvaise humeur, lady Violente.

LADY VIOLENTE.

J'ai l'air de ce que je suis. Je n'aime pas le français, et je vous avoue, mademoiselle Bonne, que je ne vous aime pas non plus. C'est malgré moi que je viens ici, mais maman le veut : je suis forcée de lui obéir, et je suis sure de m'y ennuyer beaucoup.

MADÊM. BONNE.

Et moi je suis sure que vous ne vous ennuierez point, et qu'avant qu'il soit trois mois, vous m'aimerez. Vous branlez la tête, vous n'en croyez rien; mais je connais lady Violente beaucoup mieux qu'elle ne se connaît elle-même. Vous avez de l'esprit, ma chère, et il est impossible que vous ne preniez pas du goût à nos exercices. Pour ce qui me regarde, madame, vous intéressez ma vanité. Vous dites que vous ne m'aimez pas; il faut donc que je bataille avec vous pour avoir votre cœur : nous verrons qui de nous deux remportera la victoire.

LADY VIOLENTE.

Vous me faites rire avec vos batailles;

mais si vous n'êtes pas victorieuse, si je continue à ne pas vous aimer, ni vous, ni vos leçons; me permettez-vous d'engager maman à ne plus me faire revenir ici?

MADEM. BONNE.

Je vous en donne ma parole d'honneur; fixez vous-même le tems de votre essai. Je gagerais que vous seriez bien punie, si on vous empêchait de revenir dans trois mois.

LADY VIOLENTE.

Mais je vous ai vue souvent il y a deux ans, et ce miracle que vous me promettez, n'est pas arrivé. Vous et vos leçons de ce tems-là m'ont beaucoup ennuyée.

MADEM. BONNE.

Si j'avais été en votre place, je me serais ennuyée plus que vous, ma chère, vous ne m'entendiez pas; je ne mettais que des paroles dans votre petite tête, et cette tête-là est faite pour des choses, et non pour des mots. Aujourd'hui vous entendez le français, vous pourrez comprendre tout ce que nous dirons, et il

n'est pas possible, encore une fois, que vous ne preniez du goût pour nos exercices. Quant à moi, je vous aimerai tant, que je vous défie de continuer à être ingrate. Je sais faire des miracles, entendez-vous, ma chère? Demandez à lady Charlotte et à lady Tempête. C'étaient deux petits lions que j'ai changés en deux moutons. Vous souvenez-vous, mesdames, qu'avant mon départ pour la France, lady Charlotte avait donné un soufflet à sa servante; que je la priai, pour réparer cette faute, de servir à table cette même servante, et que lady Tempête soutenait que cela la rendait insolente. Demandez-lui si cela a produit cet effet?

LADY CHARLOTTE.

Bien au contraire, mesdames; cette pauvre fille ne voulait pas se mettre à table, et elle en a pleuré : ce n'est qu'après que je l'en ai priée plusieurs fois, qu'elle a obéi. Depuis ce tems elle est beaucoup plus douce, et m'a demandé plus de cent fois pardon : elle n'a pas encore pu le pardonner à ma Bonne, parce qu'elle dit qu'elle est cause de tout cela.

MADEM. BONNE.

Lady Charlotte ne vous dit pas tout, mesdames; mais il est juste, puisque je l'engage à vous avouer ses fautes, que je me charge de vous apprendre ses belles actions. Quelques jours après avoir fait sa pénitence, en revenant de la promenade, elle a acheté un mouchoir et deux verges de rubans, dont elle a fait présent à cette servante. Dites-moi, ma chère, quelle était votre intention, en lui faisant ce petit présent?

LADY CHARLOTTE.

J'avais peur qu'elle ne crût que j'avais fait ma pénitence par dépit et malgré moi. Ainsi, pour lui montrer que je vous avais obéi de bon cœur, et lui prouver que je n'avais aucun chagrin de ce qu'elle m'avait obéi, j'ai cru devoir lui donner cette bagatelle.

MADEM. BONNE.

Vous avez pensé et agi en fille d'esprit. Cela doit vous encourager, lady Violente. Demandez à ma chère Charlotte si elle n'était pas bien contente d'avoir obéi et de s'être humiliée.

LADY CHARLOTTE.

Je vous assure, ma Bonne, qu'après avoir fait cela, je pensais à cette princesse dont vous nous aviez parlé, qui répara la faute qu'elle avait faite en grondant mal-à-propos sa fille de garde-robe; c'est pourquoi ma pénitence ne me paraissait pas si terrible; car enfin cette princesse était plus grande dame que moi.

MADEM. BONNE.

Une sotte me demandait l'autre jour à quoi servait la lecture? Le voilà, mesdames. On trouve dans les bons livres quantité d'exemples qui nous encouragent à la vertu, comme vous voyez que lady Charlotte s'est aidée de l'exemple de mademoiselle de Beaujolois, pour réparer sa faute.

MISS MOLLY.

Vous nous aviez promis de nous dire encore quelque chose de cette princesse et de sa sœur.

MADEM. BONNE.

Sa sœur épousa le prince de Conti, et vécut comme un ange au milieu de la

cour. Comme elle s'était donnée toute entière à la piété, elle ne mettait plus de rouge; car elle n'aimait pas à perdre du tems à se parer. Quelqu'un lui dit que cette réforme qu'elle avait faite dans son ajustement, déplaisait à son mari; elle reprit aussitôt sa parure ordinaire. Elle était persuadée que la grande dévotion d'une femme est d'obéir à son mari, et de chercher à lui plaire. Je la vis quinze jours avant sa mort; elle était d'une beauté éblouissante. Elle n'avait que vingt-trois ans, et cependant elle n'a montré aucun regret de quitter la vie. Elle était parfaitement soumise aux ordres de la providence, et ne se plaignit jamais des médecins, quoique tout le monde dît qu'ils l'avaient tuée à force de la saigner.

LADY SPIRITUELLE.

Quel dommage qu'une princesse si belle et si vertueuse soit morte si jeune! Et sa sœur, qu'est-elle devenue?

MADEM. BONNE.

Elle est morte de la petite vérole à dix-huit ans. Elle avait les passions bien plus vives que sa sœur; mais malgré cette

vivacité, elle montrait beaucoup de raison, comme vous l'avez vu, et faisait beaucoup de bonnes œuvres : elle avait le cœur digne de sa naissance. Son plus grand plaisir était de donner. Elle jouait pour ses femmes ou pour les pauvres, c'est-à-dire, qu'elle leur donnait ce qu'elle gagnait. Celle qui m'a raconté toutes ces choses, lui était tellement attachée, qu'elle n'a pu se consoler de sa mort, quoiqu'elle lui eût laissé une pension, et elle est morte elle-même de chagrin quelque tems après.

LADY SPIRITUELLE.

Il y aurait plaisir à faire du bien aux domestiques, s'ils étaient tous aussi reconnaissans; mais la plupart n'ont aucun attachement pour leurs maîtres, et ne les servent que par intérêt.

MADEM. BONNE.

Je pourrais vous répondre, ma chère, qu'il ne faut pas faire le bien en vue d'être payée par la reconnaissance de ceux que nous obligeons, mais seulement parce que le christianisme et l'humanité nous

y engagent : cependant je veux bien laisser à part ces motifs. Vous dites que les domestiques ne vous servent que par intérêt ; et quel autre motif peuvent-ils avoir ? Quand vous les traitez comme des esclaves, avec une dureté, un orgueil qui révoltent leur amour-propre, voulez-vous qu'ils s'attachent à vous ? Attachez-vous à eux, regardez-les comme vos enfans, et ils vous regarderont comme leur mère. Respectez leur misère, n'affectez point de les écraser sous le poids de votre autorité ; ils respecteront votre rang, ils aimeront votre personne, et à coup sûr, ils s'abaisseront volontiers beaucoup plus bas que vous n'auriez osé l'exiger. Mais remarquez, mesdames, que je demande de la bonté pour les domestiques, et non une basse familiarité qui attire souvent leur mépris. Ne faites jamais votre confidente d'une domestique. Ne vous mettez jamais dans le cas d'avoir besoin qu'elle vous rende un service que vous n'oseriez avouer ; car vous vous mettriez dans sa dépendance, et vous vous ôteriez la liberté de la reprendre de ses fautes.

LADY SENSÉE.

Voulez-vous me permettre de raconter à ces dames l'histoire de ces deux esclaves qui sacrifièrent leur vie pour leurs maîtres ?

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère : nous l'avons pourtant lue dans un roman, et il pourrait bien y avoir quelque circonstance fabuleuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que le fond est vrai, et cela est arrivé plus d'une fois chez les Romains : comme ils traitaient leurs esclaves avec beaucoup d'humanité, ceux-ci leur étaient fort affectionnés.

LADY SENSÉE.

Néron, empereur romain, était un homme extraordinairement méchant et cruel. Deux étrangers l'ayant empêché d'enlever une femme dont il était amoureux, il résolut de les faire périr. Il ne pouvait leur faire faire leur procès, puisqu'ils n'avaient commis aucun crime; ainsi il prit le parti de les faire assassiner. Ces deux étrangers avaient chacun

un esclave fidèle, qui découvrirent le dessein qu'avait l'empereur de faire périr leurs maîtres; et ils prirent la généreuse résolution de donner leurs vies pour les sauver. Ils étaient alors à la campagne, et l'un des esclaves leur écrivit :

» Aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, sortez d'Italie, votre vie n'y est pas en sureté; mais comme vous ne pouvez aller en aucun lieu qui ne soit sous la puissance du tyran, changez de nom. Nous vous rejoindrons quand il plaira aux Dieux »

Comme ces deux étrangers connaissaient la fidélité de leurs esclaves, ils firent exactement ce qui leur était commandé dans cette lettre, quoiqu'ils n'en comprissent pas la raison. Cependant les deux esclaves sachant qu'on devait, au milieu de la nuit, enfoncer les portes de leurs maisons, prirent chacun un habit de leurs maîtres, et se couchèrent sur leurs lits; mais comme ils pensèrent qu'on connaîtrait après leur mort qu'ils avaient trompé la cruauté du tyran,

ils prirent chacun un couteau pour s'en donner plusieurs coups dans le visage, afin d'être méconnaissables après leur mort. Ils eurent le courage d'exécuter leur résolution, et restèrent sur le plancher, percés des coups qu'ils avaient reçus ou qu'ils s'étaient donnés eux-mêmes. Lorsque les assassins les crurent morts, ils se retirèrent. Il se trouva par bonheur dans la maison une femme qui d'abord eut grand'peur : aussitôt que les satellites de Néron furent sortis, elle monta dans la chambre, et trouvant qu'un de ces esclaves n'avait aucune blessure mortelle, elle se hâta de lui donner du secours, que l'esclave ne voulut recevoir qu'après qu'elle lui eut juré de garder le secret. Ses soins furent efficaces, et l'esclave fut retrouver son maître. Le gentilhomme ne put refuser des larmes à la situation de ce fidèle domestique, qui avait le visage tout défiguré des coups de couteau qu'il s'était donnés. Il voulut partager sa fortune avec lui; mais l'esclave ne voulut jamais l'abandonner, et finit avec lui une vie qu'il lui avait sacrifiée.

LADY TEMPÊTE.

Je vous prie, madame, où était la nécessité de se faire tuer? Ces esclaves n'auraient-ils pas mieux fait d'aller trouver leurs maîtres à la campagne, et de se sauver avec eux, puisqu'ils en avaient le tems ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère. Lady Sensée vous a fait remarquer que Néron commandait presque au monde entier. Dans quelque endroit que se fussent retirés ces gentilshommes, il aurait trouvé le moyen de les faire périr; c'est pour cela que les esclaves les avertirent de changer leurs noms. Il n'y avait pas d'autres moyens de les sauver, que de persuader à cet homme cruel qu'ils n'étaient plus au monde.

LADY SPIRITUELLE.

Ces esclaves avaient le cœur bien noble, et ils méritaient d'être nés dans une meilleure condition.

MADEM. BONNE.

Pourquoi, ma chère? Toutes les conditions sont égales aux yeux de Dieu, et même aux yeux de l'homme sage. Il

n'y a point de condition vraiment basse et qui puisse déshonorer un homme : ce sont les hommes qui déshonorent leurs conditions, lorsqu'ils en remplissent mal les devoirs. Dieu ne leur demande, pour être parfaits, que de s'acquitter fidèlement des obligations de l'état dans lequel il les a placés. Celui qui y est attentif, mérite du respect, et est parvenu au degré de gloire qui lui était destiné. Nous devons donc respecter les hommes vertueux dans tous les états, et même dans nos domestiques. S'ils manquent quelquefois à leurs devoirs, car enfin ils sont hommes, nous devons les reprendre avec douceur, charité, et supporter en eux les défauts que nous ne pouvons corriger, pourvu que ce ne soit que des défauts de faiblesse, d'inadvertance, et qui ne partent point d'un cœur gâté. La justice demande ce support mutuel, et nous avons besoin que ceux que nous servons l'ayent pour nous, comme nous devons l'avoir pour nos domestiques.

LADY SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, nous ne sommes les domestiques de personne.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, madame, les gens riches ne sont pas domestiques comme ceux qui portent la livrée ; mais vous et tous les autres hommes sont serviteurs les uns des autres d'une autre manière, et c'est ce qui produit le bon ordre dans le monde. L'ouvrier est serviteur du marchand qui l'emploie ; le marchand, de ceux auxquels il vend sa marchandise ; le gentilhomme est serviteur du grand dont il espère la protection ; le grand est serviteur du roi et des ministres dont il attend des charges, des emplois, de la considération. C'est cette servitude, cette dépendance qui fait le bonheur ou le supplice des hommes. Elle ne ferait que leur bonheur, s'ils étaient vertueux ; car elle doit produire la douceur, la complaisance, l'attachement, les égards, la politesse : elle unit les hommes ensemble par leurs besoins réciproques ; elle doit bannir la grossièreté, l'impertinence, l'orgueil et la dureté que produirait l'indépendance. Nous nous gênons pour ceux dont nous avons besoin ; nous cherchons à gagner leur estime

pas nos vertus, leur reconnaissance par nos services, leur amitié par notre attachement; nous leur sacrifions nos bizarreries, nos caprices, pour obtenir en dédommagement le sacrifice des leurs. Ainsi cette dépendance mutuelle produit chez nous les vertus de société. Mais cette dépendance fait aussi très-souvent notre supplice, parce que nous nous dédommageons de la contrainte dans laquelle nous vivons par rapport à ceux dont nous espérons quelque chose, en écrasant de notre insolente autorité ceux qui ont besoin de nous. Mais, mesdames, il y a déjà bien du tems que nous sommes ici, et nous n'avons encore rien répété de nos leçons. Lady Sensée, dites-nous quelque chose de la province de Bretagne.

LADY SENSÉE.

Nous avons déjà dit que les Bretons qui habitaient dans l'île qu'on nomme aujourd'hui Grande-Bretagne, cherchant à fuir l'esclavage des Saxons, passèrent la mer et vinrent se réfugier dans les Gaules, en un lieu qu'on appelle l'Armorique. Ils étaient sous la conduite

d'un prince nommé Conon, qui s'accommoda avec les Romains, qui étaient encore, en ce tems, maîtres des Gaules. Ces nouveaux habitans de l'Armorique lui donnèrent leur nom; et lorsque les Français eurent conquis les Gaules, Clovis aima mieux traiter avec eux, que d'essayer à les soumettre par force. Ils avaient en ce tems des princes qui portaient le nom de Ducs, et qui promirent de rendre hommage au roi de France. Quelques-uns de ces Ducs, par la suite, portèrent le titre de Roi; mais la France les força à prendre celui de Ducs. Dans le treizième siècle, il y eut une grande guerre en Bretagne, parce que deux princes prétendaient à ce duché. La France soutenait l'un et l'Angleterre l'autre. Cette guerre n'est pas la seule que la Bretagne ait occasionnée à la France : elle servait de retraite à tous les seigneurs français qui étaient mécontens de leur roi. Enfin la Bretagne devint l'héritage d'une princesse nommée Anne, qui épousa le roi Charles, et après sa mort, Louis XII, dont elle n'eut qu'une fille nommée Jeanne, qui

épousa depuis François I. Ce fut en ce tems que la Grande-Bretagne fût réunie à la France, pour n'en être plus séparée.

On partage la Bretagne, en haute et basse. La capitale de la haute est Rennes, sur la rivière la Vilaine : cette ville a un parlement, et il y a beaucoup de noblesse. La capitale de la basse est Vannes : on trouve dans cette province la ville de St.-Malo, qui est très-marchande et fort riche; Nantes, sur la Loire, ville fameuse par son commerce ét son université; le port de Brest, où se tiennent les vaisseaux du roi, et où est le principal arsenal de la marine; le port de Lorient, où l'on tient les magasins de la compagnie des Indes.

La Bretagne a produit de grands hommes de guerre sur terre et sur mer, et entr'autres le fameux Bertrand du Guesclin, qui, né simple gentilhomme, parvint par son seul mérite au grade de Connétable des Rois de France et de Castille. Il fut aimé et estimé de tous ceux qui le connurent, et même des Anglais, quoiqu'il fût leur fléau.

MADEM. BONNE.

Cela est répété on ne peut pas mieux, ma chère; mais votre exactitude, en parlant de la Bretagne, me fait souvenir que nous n'avons pas été si exacts en parlant de la Normandie, qui se divise aussi en haute et basse. La capitale de cette dernière est Caen, qui a une université comme Oxford et Cambridge. Nous avons aussi oublié que Rouen a un parlement, et qu'il y a deux ports dans la haute Normandie, Dieppe et le Havre-de-Grâce. La rivière de Seine a son embouchure proche ce dernier. La mer, ou plutôt le grand Océan, qui baigne les côtes de Normandie, et qui la sépare de l'Angleterre, se nomme la Manche ou le canal Britannique.

LADY LOUISE.

En vérité, ma Bonne, je suis émerveillée de la prodigieuse mémoire de Lady Sensée.

LADY LUCIE.

Et moi je suis toute honteuse, et presque découragée. J'ai eu plusieurs années

un maître de géographie, toute ma cience se borne à trouver les villes sur la carte.

MADEM. BONNE.

C'est dans sa tête qu'il faut les arranger : d'ailleurs, mesdames, il faut moins de mémoire que vous ne pensez pour retenir cela ; il n'est question que de l'apprendre avec ordre. Présentement, Lady Charlotte, répétez-nous une des histoires de la sainte écriture, et nous finirons par-là notre journée, car il est tard.

LADY CHARLOTTE.

Dans le tems où Achab régnait en Israël, Dieu envoya un grand prophète. Il se nommait Elie; il fut trouver le Roi, et lui dit : je t'annonce de la part du Dieu vivant, qu'il n'y aura ni pluie, ni rosée qu'à ma parole. Ensuite Elie se retira, par ordre de Dieu, proche d'un torrent qui lui fournissait de l'eau, et des corbeaux lui apportaient à manger deux fois par jour. Au bout de quelque tems, le torrent fut desséché : Dieu dit à Elie : va-t-en à Sarapta ; j'ai commandé à une veuve qui demeure dans cette ville, de

te nourrir tant que durera là famine. Comme Elie entrait dans la ville, il vit une pauvre femme qui ramassait du bois. Il lui dit : je vous prie, apportez-moi un peu d'eau, afin que je boive. Cette femme courut lui chercher de l'eau, et le Prophète lui cria : apportez-moi aussi, je vous prie, une bouchée de pain. Cette femme lui répondit : l'Eternel ton Dieu est vivant, comme il est vrai que je n'ai plus qu'une poignée de farine et un peu d'huile dans le fond d'une fiole : je venais ici amasser quelques morceaux de bois pour faire un gâteau que je veux manger avec mon fils avant de mourir. Le Prophète lui dit : faites premièrement un gâteau pour moi, ensuite vous en ferez un pour vous et votre fils ; car l'Eternel a dit : la farine ni l'huile ne finiront point jusqu'à ce qu'il y ait de la pluie dans l'Israël. Cette veuve crut fermement à la parole de Dieu, et elle ne fut point trompée, car les petites provisions se multipliaient chaque jour.

Or il arriva que le fils de cette femme tomba malade et mourut. Elle fut trouver le Prophète et lui dit : homme de Dieu,

êtes-vous venu chez moi pour faire mourir mon fils ? Elie prit cet enfant mort et le coucha sur son lit, qui était dans une chambre haute; il s'étendit trois fois sur lui en criant : Seigneur, consolez cette pauvre veuve; faites que l'ame de cet enfant revienne dans son corps. Dieu exauça la prière d'Elie, et l'enfant étant ressuscité, il le rendit à sa mère.

Elie, après avoir demeuré trois ans chez cette veuve, pendant lesquels il n'avait point plu, reçut ordre du Seigneur d'aller trouver Achab. Ce méchant homme avait un maître d'hôtel qui craignait Dieu, et dans le tems que sa femme Jésabel faisait mourir les prophètes, ce maître d'hôtel, qui se nommait Abdias, en cacha cent dans des cavernes, et les nourrit de pain et d'eau. Abdias étant sorti pour aller chercher de l'herbe pour les bêtes, rencontra Elie, qui lui dit : allez dire au Roi que je suis dans le pays. Abdias se prosterna et dit à Elie : pourquoi voulez-vous me perdre ? Vous savez que je crains Dieu. Si je dis à mon maître, qui vous fait chercher par-tout, que je vous ai trouvé, il enverra des gens pour

vous prendre. Alors l'esprit du Seigneur vous enlèvera, on ne vous trouvera pas; et le Roi, qui croira que je suis un menteur, me fera mourir. Elie lui répondit: n'ayez point de peur et obéissez, car pour sûr je paraîtrai aujourd'hui devant Achab.

LADY SPIRITUELLE.

On voit bien que les miracles ne coûtent rien à Dieu, et il ne les épargnait pas pour conserver les Israélites.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, les miracles ne coûtent rien à Dieu. Sa volonté ne trouve point de résistance dans la nature; sitôt qu'il parle, elle obéit à sa voix. Il dit: Que le ciel soit fermé, et il ne tombe point de pluie. Il n'y a que les hommes dans la nature qui résistent au Seigneur; et si cela était en leur pouvoir, ils sortiraient tout-à-fait de son empire, et ne voudraient plus dépendre de sa volonté.

LADY SENSÉE.

Est-il possible qu'il y ait des hommes assez méchans pour souhaiter de n'être plus sous la puissance de Dieu!

MADEM. BONNE.

Hélas! ma chère, nous commettons ce crime toutes les fois que nous murmurons contre la Providence, lorsqu'il nous arrive des accidens fâcheux. Demandez à cette belle fille, dont le visage vient d'être défiguré par la petite vérole; demandez-lui, dis-je, si dans le fond de son cœur elle n'a point murmuré contre la Providence qui lui a enlevé sa beauté? Demandez-lui si elle ne se fût pas soustraite, en cette occasion, aux ordres de Dieu, supposé que cela eût été en son pouvoir? Si elle est sincère, elle vous avouera que oui. Faites la même question à cet avare qui vient de perdre sa fortune; à cet ambitieux qui a perdu l'amitié de son bienfaiteur; à cette mère qui vient de perdre son fils dont elle était idolâtre. Toutes ces personnes sont révoltées contre Dieu; et si cela dépendait d'elles, elles sortiraient de sa dépendance, c'est-à-dire, qu'elles en sortent par le cœur; au lieu qu'un bon chrétien, une personne raisonnable même, ne voudrait pas choisir, si Dieu lui en donnait la permission.

LADY CHARLOTTE.

Et pourquoi ne choisirait-elle pas, si Dieu le voulait bien ?

MADEM. BONNE.

Parce qu'elle aurait peur de choisir toút de travers. Je suppose, mesdames, que Dieu me dît aujourd'hui : la Bonne, vous êtes pauvre, vous êtes malade : si vous voulez, vous pouvez être riche et avoir une bonne santé, vous n'avez qu'à souhaiter.

MISS SOPHIE.

Je suppose que vous souhaiteriez bien vîte des richesses et la santé, n'est-ce pas, ma Bonne ? car assurément ces choses sont meilleures que la pauvreté et la maladie.

MADEM. BONNE.

J'espère que je ne serais pas si sotte. Je dirais, ce me semble, au bon Dieu : Seigneur, vous savez que je ne suis qu'une pauvre aveugle qui ne connais pas les choses qui me sont avantageuses. Peut-être la santé et les richesses me

rendraient-elles plus méchante que je ne le suis à présent. Ayez donc la bonté de choisir pour moi ; car vous êtes la souveraine sagesse, et vous connaissez ce qui convient le mieux pour le salut de mon ame. Je serai contente de tout ce que vous me donnerez, parce que je sais que vous êtes très-bon, et que vous m'aimez véritablement. Souvenez-vous, mesdames, de ce qui vous est arrivé par rapport aux diamans de milady..... Mais voici lady Sincère : point de complimens, mesdames ; asseyez-vous tout de suite, ma chère, et n'interrompons point la leçon ; lorsqu'elle sera finie, vous ferez connaissance avec ces dames.

LADY LUCIE.

Qu'est-ce qui est arrivé, ma Bonne, par rapport aux diamans de milady ?

MADEM. BONNE.

Lady Mary, racontez à ces dames ce qui nous est arrivé, il y a quelques années, au sujet de ces diamans, mais ne leur dites pas la conclusion de la petite tromperie que je leur fis.

LADY MARY.

Ma Bonne fut chercher les diamans de milady, et nous avertit qu'il y en avait de vrais et de faux; ensuite elle nous donna permission d'en choisir chacune un. Permettez, ma Bonne, que je demande à ces dames ce qu'elles eussent fait.

MISS SOPHIE.

J'aurais d'abord examiné ces diamans pour les distinguer et connaître les vrais, et ensuite j'aurais choisi le plus beau.

MISS CHAMPÊTRE.

J'ai entendu dire qu'il y a des diamans faux qui paraissent plus brillans que des diamans réels; nous ne nous y connaissons pas, mesdames; n'aurait-il pas été plus prudent de prier ma Bonne de choisir pour nous?

MADEM. BONNE.

Voilà précisément ce que fit lady Sensée; elle me pria de choisir pour elle.

LADY SPIRITUELLE.

Pour moi, mesdames, je fus attrapée

comme une sotte, je choisis tout de travers. Miss Champêtre a mille fois plus de bon sens que moi, quoiqu'elle ne fasse pas tant de bruit.

MADEM. BONNE.

Oui, ma petite philosophe a parlé de bon sens; dites-moi, ma chère, avez-vous agi par le passé conséquemment à ce que vous pensez aujourd'hui? Je veux faire l'anatomie de votre cœur. Etes-vous fort riche, ma chère enfant?

MISS CHAMPÊTRE.

Je crois que oui, ma Bonne; j'aurai cinq mille pièces, et il peut arriver un événement qui me donnerait encore six mille pièces.

MISS SOPHIE.

En ce cas, vous ne seriez pas fort pauvre; mais pourtant vous ne seriez pas riche: savez-vous bien, mademoiselle, que cinq mille pièces ne font que deux cents livres de rente: qu'est-ce qu'une dame de qualité peut faire avec cela?

MISS CHAMPÊTRE.

Elle peut être nourrie, vêtue, logée: que lui faut-il davantage?

LADY SINCÈRE.

Un carrosse, de l'argent pour payer ses domestiques, pour faire des charités et satisfaire ses fantaisies.

MISS CHAMPÊTRE.

Je vous prie, madame, dites-moi, quand on a de bonnes jambes, a-t-on besoin d'un carrosse? Une seule femme ne suffit-elle pas pour me servir? Si je ne puis donner d'argent aux pauvres, ne suis-je pas en état de leur rendre beaucoup de services? Par rapport aux fantaisies, si je n'en ai pas, je n'aurai pas besoin de les satisfaire.

LADY SINCÈRE.

Peut-on vivre sans fantaisies? je crois que je m'ennuierais à la mort, si je n'en avais pas. Je vous avoue, mesdames, que jusqu'à présent je n'ai pas été la maîtresse de les satisfaire; mais en récompense, je me suis amusée à en avoir dix mille, trente mille, et plus encore.

MADEM. BONNE.

Quel dommage que le tems ne nous permette pas de continuer cette conver-

sation. Lady Sincère et miss Champêtre sont précisément les antipodes l'une de l'autre ; leur dispute nous amuserait beaucoup ; ce sera pour une autre fois.

MISS BELLOTTE.

Avant de nous quitter, ma Bonne, donnez-moi, s'il vous plaît, l'explication de quelques mots que je n'entends pas. Qu'est-ce que faire l'anatomie du cœur d'une personne ? Que veut dire cette expression, ces dames sont les antipodes l'une de l'autre ?

MADEM. BONNE.

Faire l'anatomie est un mot qui signifie examiner toutes les parties d'un sujet avec grand soin. Les chirurgiens, par exemple, prennent un corps mort ; ils l'ouvrent, examinent tout ce qui est dans ce corps, jusqu'aux recoins les plus cachés ; et cela s'appelle faire l'anatomie d'un corps. Je veux de même anatomiser le cœur de mes écolières, chercher dans les coins les plus reculés, pour en connaître les maladies secrètes, et pouvoir y apporter des remèdes. Le mot antipodes

signifie deux choses éloignées l'une de l'autre, opposées l'une à l'autre.

LADY MARY.

Ma Bonne, pourquoi avez-vous appelé mademoiselle Champêtre votre petite philosophe? Je croyais qu'il n'y avait que les hommes qui fussent philosophes?

MADEM. BONNE.

C'est que vous n'entendez pas ce que veut dire ce mot, ma chère. Il y a deux sortes de philosophie qu'il ne faut pas confondre. Autrefois on appelait philosophes les gens qui s'appliquaient à connaître le cours des astres, à pénétrer dans les secrets de la nature. Cette étude paraît plus propre aux hommes qu'aux personnes du sexe; mais un homme de notre connaissance s'avisa de dire qu'il y avait trop long-tems qu'elle demeurait dans le ciel, et qu'il fallait la faire descendre sur la terre. Cet homme était Socrate, ce philosophe qui avait une si méchante femme. Il enseigna donc une nouvelle philosophie, qui consistait à savoir les moyens d'être heureux: il

prouva par de bonnes raisons, que ces moyens consistaient à vaincre ses passions, et à devenir raisonnable. Cette science que Socrate enseignait, s'appelle la *philosophie morale*, et vous voyez bien, mes enfans, qu'elle convient aux dames aussi bien qu'aux hommes : or, la première disposition nécessaire pour apprendre la philosophie, est de beaucoup réfléchir. Ce n'est que faute de réflexions qu'on dit que les richesses et la santé valent mieux que la pauvreté et les maladies. J'ai donc eu raison d'appeler miss Champêtre ma petite philosophe, puisqu'elle avait réfléchi sur le danger de choisir dans une chose qu'elle ne connaissait pas. J'ai jugé qu'elle avait la première disposition nécessaire pour apprendre la philosophie.

LADY VIOLENTE.

Nos goûts ne se ressemblent pas, ma Bonne : vous dites que la vieille philosophie ne convient pas aux dames, et je l'aime beaucoup. J'ai lu un ouvrage de Fontenelle, qui m'a donné un grand desir d'apprendre l'astronomie.

MADEM. BONNE.

Eh bien, ma chère, nous l'étudierons ensemble, et ensuite nous ferons des almanachs : cela sera curieux.

LADY VIOLENTE.

En vérité, je crois que vous vous moquez de moi.

MADEM. BONNE.

Non assurément, ma chère, je respecte le desir de savoir, quel qu'il soit ; je suis même persuadée que vous avez assez d'esprit pour réussir dans cette étude, mais.....

LADY VIOLENTE.

On voit bien que vous êtes française, car vous me flattez.

MADEM. BONNE.

Je ne cherche point à vous faire un compliment, madame ; croyez-vous que ce soit vous louer que de dire que vous avez beaucoup d'esprit ? Je ne pense pas comme cela. Je fais si peu de cas de l'esprit, que si tout celui du monde était rassemblé dans un tas à mes pieds, je ne

daignerais pas me baisser pour le ramasser, au lieu que je ferais mille lieues pour attraper un peu de bon sens. Je n'ai donc point prétendu vous louer pour votre esprit; mais à présent, je vais vous donner une louange dont je prétends bien que vous soyez flattée; c'est que je suis persuadée que vous ferez un très-bon usage de votre esprit; et qu'après avoir beaucoup étudié et pratiqué la philosophie de Socrate, vous serez en état d'étudier celle des anciens qui avaient précédé notre philosophie. Oui, ma chère, vous êtes capable de tout, si vous parvenez une fois à vous vaincre vous-même, et le cœur me dit que vous y parviendrez. Je gagerais presque que vous ferez la meilleure et la plus savante femme du monde; mais il faut commencer par devenir très-bonne, et ensuite nous travaillerons ensemble à devenir très-savantes.

LADY LOUISE.

Il faut que je vous fasse la confession d'une très-grande sottise que j'ai faite il y a quatre jours. On me dit qu'une

dame de ma connaissance était allée entendre une lecture de philosophie ; je me moquai impitoyablement de cette dame, et je la tournai en ridicule. Je l'étais bien moi-même, de juger de ce que je ne connaissais que de nom. J'en suis bien honteuse ; et loin de regarder l'étude de la philosophie comme un travers d'esprit, je veux m'y appliquer, si vous voulez bien avoir la bonté de m'aider dans cette étude.

MADEM. BONNE.

Vous vous condamnez en fille de bon sens, et je vous dirai ce que je pense en cette occasion ; mais comme cela pourrait ennuyer nos jeunes dames, et qu'il y a long-tems qu'elles sont ici, je crois qu'il vaut mieux remettre cela à la première fois. Venez me voir demain matin, ma chère, nos enfans n'y seront pas, cela vaudra mieux.

LADY MARY.

Vous me défendez donc de venir ?

MADEM. BONNE.

Je ne vous le défends pas, ma chère, mais je vous conseille de rester chez vous,

vous vous ennuierez surement ; cela est trop sérieux pour votre âge.

LADY MARY.

Ma Bonne oublie toujours que j'ai bientôt huit ans, que je meurs d'envie d'apprendre aussi bien que toutes ces dames.

MADEM. BONNE.

Eh bien, mes enfans, je vous laisse les maîtresses de faire tout ce que vous voudrez, à condition que vous irez jouer au moment que cela ne vous amusera pas, ce sera du moins une récréation pour vous.

III.e DIALOGUE.

MADEM. BONNE.

Comment donc, mesdames, vous êtes toutes ici, sans en excepter lady Violente. Dites-moi, ma chère, est-ce votre maman qui vous a forcée de venir ce matin?

LADY VIOLENTE.

Non, ma Bonne, mais c'est la curiosité d'entendre ce que vous voulez nous dire sur la philosophie, pour voir s'il n'y aura point un pauvre petit mot des astres.

MADEM. BONNE.

Vous avez un furieux penchant pour les astres; je ne puis pourtant pas vous promettre de vous en parler, et cela pour une excellente raison; c'est que je n'y entends rien absolument; mais vous savez bien le marché que nous avons fait la dernière fois; nous devons étudier

ensemble cette philosophie, quand nous aurons bien pratiqué l'autre.

LADY VIOLENTE.

Vous êtes bien fine, ma Bonne : vous supposez que nous avons fait ce marché-là : je me souviens fort bien que vous me l'avez proposé; mais je n'ai pas dit un mot pour marquer que j'y consentais.

MADEM. BONNE.

Est-ce que j'ai besoin de votre consentement ? ne sais-je pas bien qu'il est impossible qu'une fille d'esprit refuse un pareil marché ? Allez, mon cœur, je le tiens pour fait. Souvenez-vous, mes enfans, que j'exige absolument que vous sortiez au premier moment d'ennui. Comme nous aurons fini de bonne heure, lady Sensée vous lira une petite fable qu'elle a composée dans son voyage.

Je vous ai promis, lady Louise, de vous dire ce que je pensais du désir que vous aviez d'apprendre la philosophie ; le voici.

Il est hors de doute qu'il faut de toute nécessité s'appliquer à la philosophie morale ; c'est l'art de vivre heu-

reux en vivant vertueusement, et votre intérêt ne vous permet pas de négliger cette étude. Ce n'était assurément pas des lectures de philosophie morale que votre dame était allée entendre; cependant elle ne méritait pas votre raillerie. Il est certaines connaissances qui conduisent à celles que je veux vous donner, quoiqu'elles en paraissent assez éloignées; la géométrie, par exemple, c'est-à-dire la science de compter et de mesurer.

LADY LUCIE.

Je vous avoue, mademoiselle, que je ne puis concevoir le rapport qu'il peut y avoir entre la science de compter, et l'art de vivre vertueusement.

MADEM. BONNE.

Un peu de réflexion, madame, et vous comprendrez ce rapport. Répondez, s'il vous plaît, à toutes les questions que je vais vous faire. Tous les hommes desirent-ils d'être heureux?

LADY LUCIE.

Assurément, mademoiselle, et c'est

cette passion, à ce que je crois, qui met en mouvement toutes leurs autres passions.

MADEM. BONNE.

C'est fort bien dit. L'avarice est le desir d'être heureux par les richesses; l'ambition, le desir d'être heureux par les honneurs; la volupté, le desir d'être heureux par les plaisirs des sens. Je vous demande actuellement : tous les hommes qui ont un si violent desir d'être heureux, le sont-ils?

LADY LUCIE.

Non, assurément.

MADEM. BONNE.

Les richesses, les honneurs et les plaisirs ne peuvent donc pas faire le bonheur de l'homme?

LADY LUCIE.

Ils le feraient peut-être, s'il pouvait posséder toutes ces choses au degré qu'il les souhaiterait.

MADEM. BONNE.

Et croyez-vous qu'il soit possible à l'homme de parvenir à ce degré où il n'aurait plus rien à souhaiter?

LADY LUCIE.

Si je juge du cœur des autres par le mien, je ne le crois pas. J'ai souhaité bien des choses depuis que je suis au monde ; je croyais qu'après les avoir obtenues, je ne souhaiterais plus rien, et que je serais contente. Hélas ! mademoiselle, à peine ai-je eu ce que je souhaitais, que je ne m'en suis plus souciée, et que mon cœur s'est amusé à souhaiter d'autres choses, qu'il méprisera sans doute aussi tôt qu'il les aura.

LADY MARY.

C'est tout comme moi, ma Bonne. J'ai souhaité passionnément d'avoir sept ans ; il me semblait que je serais parfaitement contente dans ce tems-là ; présentement je desire être aussi grande que lady Sensée : peut-être en ce tems-là voudrai-je être aussi grande que lady Lucie. Est-ce que ces souhaits-là ne finiront jamais ? Je suis bien sotte, je pense ; au lieu de m'amuser à être contente de ce que j'ai, je me tourmente à desirer ce que je n'ai pas.

MADEM. BONNE.

Voilà justement de la philosophie : dites-moi, lady Lucie, croyez-vous que si les hommes faisaient cette réflexion de lady Mary, ils ne s'appliquassent pas, par amour-propre, à modérer les desirs, et à jouir du présent tel qu'il est ?

LADY LUCIE.

Je le crois comme cela, ma Bonne ; mais tous les hommes, et moi toute la première, nous ne réfléchissons guère, et nous réfléchissons mal ; nous avons un très-grand nombre de fausses idées dans l'esprit, et c'est d'après ces fausses idées que nous réfléchissons.

MADEM. BONNE.

Vous avez trouvé la vraie cause de tous les malheurs et de toutes les fautes des hommes ; ils agissent selon leurs lumières, et leurs lumières sont fausses. Un avare, par exemple, regarde les richesses avec de fausses lumières ; il les croit propres à satisfaire tous ses penchans, et cela l'engage à tout sacrifier pour amasser de l'or. Je ne parle pas de ces gens qui n'en

souhaitent que pour le serrer dans leurs coffres, mais de ceux même qui s'en servent pour des usages innocens et même utiles. Une personne, par exemple, se persuade qu'on n'est considéré dans le monde qu'à proportion de sa fortune; comme elle aime ses enfans, elle s'efforce de leur gagner beaucoup de bien, et croit même en cela faire l'acquit de sa conscience, quoique les moyens qu'elle emploie pour faire fortune soient équivoques, pour ne rien dire de plus. Si cette personne mettait d'un côté la considération qu'on acquiert avec les richesses, et de l'autre celle qui est le prix des vertus et des talens, il est certain qu'elle ne trouverait point de comparaison entre ces deux sortes de considération, et qu'elle choisirait la dernière, c'est-à-dire que par la réflexion elle parviendrait à la connaissance de la vraie valeur de ces deux choses, et que ces lumières qui avaient été fausses jusqu'alors deviendraient justes.

Concevez-vous à présent, lady Lucie, de quelle utilité la géométrie est en philosophie? Un géomètre marche toujours le poids et la règle à la main; il mesure

tout, il calcule tout, il s'habitue à ne rien faire que par règle, à ne rien croire que ce qu'il a compté, mesuré, et il porte cette habitude de calcul et de règle dans toutes les autres sciences.

LADY LOUISE.

Me voilà toute découragée, ma Bonne; je hais les calculs à la mort; faudra-t-il donc apprendre la géométrie pour devenir philosophe?

MADEM. BONNE.

Rassurez-vous, madame; je ne vous apprendrai pas la géométrie, que je ne sais pas; mais je ferai mes efforts pour vous donner un esprit géométrique. Cela ne se donne point, je m'explique mal; je ferai mes efforts pour vous engager à vous servir de la géométrie naturelle que Dieu a mise dans l'esprit de tous les hommes.

Il est encore d'autres sciences qui aident à la philosophie morale, nous en prendrons des notions à mesure que l'occasion s'en présentera.

LADY MARY.

Que veut dire ce mot, des notions?

MADEM. BONNE.

C'est-à-dire des idées générales, et telles qu'elles conviennent à des dames. Au reste, mes enfans, ce que je vous en apprendrai sera bien peu de chose; car je ne suis pas fort habile. J'irai chercher la vérité au fond de mon cœur et des vôtres; elle ne se trouve que dans cette place, et elle s'y trouve surement, comme je vous le prouverai quelque jour.

LADY LUCIE.

Cette preuve me fera plaisir; mais c'est tout; car je vous en croirai toujours sur votre parole, tant la confiance que j'ai en vous est grande.

MADEM. BONNE.

Commencez, mademoiselle, par corriger cette disposition, elle est la plus contraire à l'étude de la philosophie.

LADY LOUISE.

Et pourquoi, ma Bonne, ne vous croirions-nous pas; seriez-vous capable de nous tromper?

MADEM. BONNE.

Non pas à ce moment, mesdames; mais qui sait si quelque violente passion ne dé-

rangera pas ma façon de penser, et si je ne deviendrai pas trompeuse : d'ailleurs, ne puis-je pas me tromper moi-même ? et quand je serais la plus savante de toutes les créatures, je ne serais pas infaillible ; il n'y a que Dieu qui le soit.

MISS CHAMPÊTRE.

Ah ! que me voilà contente ! j'ai gagné mon procès.

MADEM. BONNE.

Que voulez-vous dire, ma chère ?

MISS CHAMPÊTRE.

Je vais vous l'expliquer, ma Bonne. J'ai lu quelque chose des écrits de Locke et de Clarke : il y a dans ces ouvrages des choses qui me paraissent vraies, mais il y en a d'autres que je trouve contraires à mes idées. Maman dit que je suis bien orgueilleuse de préférer ma façon de penser à celle de ces grands hommes. Je pense, moi, que je suis en droit de penser aussi bien qu'eux ; et que si Dieu avait voulu que je me servisse de la raison de ces messieurs, il ne m'aurait pas donné une raison à moi appartenante.

MADEM. BONNE.

Et voilà ce que je prétendais vous dire, mesdames. Il ne faut jamais croire aucune chose, parce qu'on l'a lue ou qu'on l'a entendue dire, mais parce qu'elle est conforme à notre raison. Je prétends donc, mesdames, que vous examiniez tout ce que je vous dirai, et que vous me contredisiez quand vous croirez avoir de bonnes raisons pour le faire : vous me les direz, ces raisons; j'aurai aussi la liberté de vous représenter les miennes, et l'on croira celles dont les raisons auront été les meilleures.

LADY TEMPÊTE.

Ma Bonne, il m'est arrivé, en disputant, de craindre de voir la vérité, parce qu'il aurait fallu avouer que je m'étais trompée, et je hais cela comme la mort.

MADEM. BONNE.

Cette disposition est la plus grande ennemie de la philosophie. Il faut chercher la vérité de bonne foi, et regarder comme nos meilleurs amis ceux qui nous la découvrent, même aux dépens de notre

orgueil. Dites-moi, ma chère, si nous marchions la nuit par un chemin que vous ne connaîtriez pas, et que dans le moment où vous seriez prête à tomber dans un précipice, ou au moins dans la boue, je vous présentasse une bougie, seriez-vous fâchée contre moi ?

LADY TEMPÊTE.

Tout au contraire, ma Bonne, je vous serais fort obligée.

MADEM. BONNE.

Et vous devez être obligée à ceux qui vous découvrent la vérité. Si vous vous trompez dans des choses de conséquence, voilà le précipice; si c'est dans des bagatelles, voilà le bourbier. Il n'est pas si dangereux que le précipice, mais je vous avertis qu'il y conduit. Quand on s'accoutume à penser faux dans des bagatelles, on risque de prendre une mauvaise habitude pour les choses importantes.

Je vais vous répéter en abrégé tout ce que nous avons dit; ou plutôt, je veux savoir si lady Sensée m'a bien comprise : voyons, ma chère, faites-nous un extrait de notre conversation.

LADY SENSÉE.

La philosophie morale est l'art de vivre heureux, en vivant vertueusement.

Nos fautes viennent parce que nous avons de fausses idées des biens ou des maux de cette vie ; et comme nos actions suivent nos lumières, les fausses lumières nous empêchent de vivre vertueusement.

La géométrie accoutume l'esprit à la règle, au calcul ; et les vérités géométriques sont toujours sures, parce qu'on ne fait point de règles sans preuves. Nous devons donc travailler à nous faire un esprit géométrique.

Puisque Dieu nous a donné une raison, il faut nous en servir, et non pas de celle des autres. Ainsi, la première disposition pour devenir philosophe, est de ne croire que les choses qui sont conformes à notre raison.

Comme notre raison peut être aveuglée par notre orgueil et nos autres passions, il faut tâcher que l'amour de la vérité l'emporte sur notre orgueil et nos autres passions.

MADEM. BONNE.

Cela est très-bien répété, ma chère. Ah çà, mesdames, trouvez-vous, dans tout ce que nous venons de dire, quelque chose qui répugne à vos lumières naturelles.

LADY LUCIE.

Je vous assure, ma Bonne, que tout cela était dans le fond de mon cœur.

LADY LOUISE.

Et il me semble que j'ai su cela toute ma vie, tant je le trouve conforme à ce que j'ai toujours pensé sans le savoir que confusément.

MADEM. BONNE.

Voilà une des premières preuves qu'on a trouvé la vérité ; elle se trouve tout d'un coup d'accord avec ce qui est dans notre cœur, pourvu que nous n'ayons point de préjugés.

LADY CHARLOTTE.

Qu'est-ce qu'un préjugé, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

C'est une idée qu'on a reçue sans une bonne raison.

LADY LUCIE.

Je n'ai donc jamais eu que des préjugés ; car, en vérité, je n'ai jamais cherché les raisons de tout ce que je crois.

MADEM. BONNE.

Vous n'êtes pas la seule, ma chère ; nous sommes si paresseuses, si dissipées, que nous prenons la raison des autres, plutôt que de nous donner la peine de nous servir de la nôtre. Or les préjugés qu'on prend dans l'enfance, tiennent comme la peau, et sont un grand obstacle à la découverte de la vérité.

Avant de finir cet article, j'ai une chose à vous recommander, mesdames. Une des vertus de la société, est de se prêter aux préjugés des autres, quand ils ne sont que ridicules : or, un des préjugés le plus établi, est que les femmes doivent être ignorantes. Il faut bien se garder de suivre ce préjugé en particulier, c'est-à-dire, de rester dans l'ignorance ; mais il ne faut pas contredire ceux qui l'ont adopté. Ainsi il faut cacher avec soin les petites études que nous faisons ensemble, et vous comporter avec

les ignorans, comme si vous l'étiez vous-mêmes. Il y aurait de la cruauté de vouloir humilier les autres, parce que vous savez quelques bagatelles qu'elles ignorent. Ne cherchez donc jamais à faire étalage d'esprit et de savoir : c'est un si grand défaut, que je lui préfère l'ignorance.

Je vous ai promis une fable de lady Sensée ; il faut vous dire à quelle occasion elle a été faite.

Nous logions à Paris dans un hôtel garni, qui était empesté de souris. Une dame allemande l'occupa pendant que nous étions allées à Versailles, et elle leur donna une telle chasse, qu'il n'y en avait pas une seule quand nous y rentrâmes : ce fut ce qui donna occasion à lady Sensée de faire la bagatelle qu'elle va vous dire.

LA SOURIS, fable.

Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.

Une souris, parvenue jusqu'à la plus longue vieillesse, se voyant à son der-

nier moment, assembla sa nombreuse famille, et lui parla en ces termes :

Mes chers enfans, si quelque chose pouvait m'engager à regretter la vie, ce serait sans doute l'idée des périls où je vous laisse exposés ; mais j'aime à me flatter dans mes derniers momens de vous trouver dociles à mes conseils. Si vous les suivez, vous pourrez parvenir comme moi à l'âge le plus avancé. Pour exciter votre obéissance, je veux vous faire l'histoire de ma vie.

Je suis née dans la maison que nous habitons aujourd'hui ; mais j'y ai vu arriver de grands changemens. Au tems où je pris naissance, elle était habitée par une jeune dame anglaise extrêmement riche. Oh, mes enfans, la maison de cette dame était un pays de Cocagne, un vrai Pérou pour les pauvres souris ! Elle tenait table ouverte et avait quarante domestiques. Vous sentez qu'ayant un si grand nombre de gens pour la servir, elle ne se donnait pas la peine de veiller sur sa maison. Une femme de charge, un maître d'hôtel, un gros cuisinier étaient chargés d'acheter et de

ménager les provisions, et Dieu sait comme ils s'en acquittaient. Ces trois personnages tiraient un revenu des marchands qui fournissaient la maison, et ils étaient par conséquent intéressés à augmenter la dépense. On mangeait beaucoup, on perdait davantage ; ce qui nous procurait l'abondance et la sureté : nous dédaignions les restes de la seconde table, parce que nous pouvions nous nourrir des morceaux les plus délicats qu'on laissait traîner. Deux gros chats, gardiens de la cuisine, nous laissaient en pleine liberté, et passaient dans un doux sommeil les intervalles de leurs abondans repas. Je pourrais vous raconter mille anecdotes curieuses dont je fus témoin dans mon enfance : la chambre de la femme de charge avait été mon berceau, et c'était dans ce palais souterrain qu'elle recevait les hommages de ses subalternes, le plus souvent avec une hauteur désespérante ; d'autres fois elle daignait s'humaniser, et payait d'un coup d'œil gracieux leurs adorations ; mais elle les en récompensait presque toujours ; c'était bien la

meilleure créature du monde, à cela près de son impertinence. Elle voulait que le visage des domestiques annonçât l'opulence de leur maîtresse, et se prêtait avec humanité à leurs petits besoins : les servantes de cuisine étaient réduites le matin au triste bouillon de gruau, et ne devaient point avoir de thé ; mais madame prenait le sien si fort, et le renouvellait si souvent, que ces pauvres filles pouvaient encore en tirer une décoction honnête. L'endroit où elle serrait le sucre n'était pas inaccessible ; et quand elle s'apercevait qu'on en avait volé, elle disait en riant : il faut bien que tout le monde vive. Elle poussait sa complaisance, jusqu'à permettre à tout le monde de prendre le thé avec de la crême : il est vrai qu'on n'osait en mettre une si grande quantité sur le mémoire, de crainte que quelque jour il ne prît fantaisie à milady de le lire ; mais on comptait huit quartes de lait au lieu de quatre, et par ce moyen tout se trouvait compensé. Je ne finirais pas, si je voulais vous faire le récit du dégât prodigieux qui se faisait par cette femme

ou par ses complaisantes; mais par une modération bien rare dans une vieille qui parle du tems passé, je me bornerai à ce que je vous en ai dit. Ce fut donc sous le gouvernement de cette bonne femme que je passai les premières années de ma vie; mais par le plus grand de tous les malheurs, cette heureuse situation disparut comme un beau songe, dont il ne reste qu'un souvenir fâcheux. La maîtresse de la maison qui n'avait pas mésuré sa dépense sur ses revenus, se trouva ruinée; il fallut se résoudre à aller vivre à la campagne, et la maison qu'elle avait habitée jusqu'alors, eut de nouveaux hôtes. Comme je n'avais encore aucune expérience, je regardais ce changement d'un œil sec, et comme une chose qui m'importait peu; je fus bientôt instruite de mon malheur. Notre nouvelle maîtresse avait un train aussi nombreux que la première, cependant sa maison était aussi rangée que si elle n'en eût eu que deux: cette femme, par un renversement de tout ordre, veillait elle-même sur ses affaires, et ne se fiait qu'à elle des détails économi-

ques. Sucre, confitures, et autres choses pareilles, étaient enfermés dans un cabinet dont elle gardait elle-même la clef. Elle savait à point nommé ce qui devait se consommer de provisions, et il n'eût pas été possible de la tromper, même dans des bagatelles. Elle voulait que tout eût un air d'aisance, de magnificence, sans vouloir souffrir le moindre dégât : bientôt je me vis réduite à vivre des miettes qui tombaient de la table des domestiques : pas un chétif morceau de fromage; pas un bout de chandelle : tout était ramassé, mis à profit. Maudite femme ! m'écriais-je dans ma douleur; qui croirait en voyant les profusions des mets qui paraissent sur ta table, qu'il y eût famine chez toi pour un animal à qui il faut si peu de chose pour le nourrir. Je me flattais quelquefois que tout cela ne durerait pas : je perdis bientôt cette espérance, elle ne dura pas long-tems. Les deux pacifiques chats dont j'ai parlé n'avaient point abandonné la maison, et faisaient une mine assez triste : je fus curieuse de savoir ce qu'ils pensaient de tout cela; et un soir qu'ils eurent en-

semble une conversation assez sérieuse, je me mis à l'entrée de mon trou pour les écouter.

Vous voulez donc abandonner cette maison qui vous a vu naître, disait le plus jeune des chats à son ancien : et le moyen d'y rester, répondit l'autre d'un air chagrin; ne voyez-vous pas que depuis un mois, le jeûne forcé qu'on m'a fait observer, ne m'a laissé que la peau et les os? Mais, reprit le plus jeune, ne nous reste-t-il pas une ressource? Quelle que soit la vigilance du cuisinier, je me sens assez d'adresse et de courage pour vivre d'industrie : d'ailleurs notre maîtresse est décrépite; sa mort qui ne peut tarder d'arriver, changera notre situation. Vain espoir, s'écria le vieux chat! Apprends que notre malheur a conduit ici une dame allemande, et que par conséquent il est sans remède. Les dames de cette nation se croient chargées du soin de leurs maisons; elles choisissent et étudient si bien leurs domestiques, qu'elles y sont rarement trompées. Elles savent leur inspirer l'esprit d'ordre; et le cuisinier de celle-ci,

instruit par elle depuis dix ans, n'entend pas raillerie sur le vol : la moindre friponnerie coûterait la vie au plus respectable de tous les chats ; d'ailleurs l'âge de notre maîtresse n'apportera pas le plus léger changement dans notre situation. Ces maudites allemandes ont la manie d'élever leurs filles dans cet esprit d'économie où on les a élevées elles-mêmes. Ces demoiselles, quelque riches qu'elles soient, ne croient point se déshonorer en descendant dans les détails du ménage : on leur siffle sans cesse aux oreilles que, pour soutenir les dépenses convenables à leur rang, sans nuire à personne, il faut retrancher les superflues ; qu'il faut mettre les domestiques en situation de ne manquer de rien et de ne rien perdre, et mille autres maximes gothiques, dont elles reviennent rarement.

Un laquais qui entra dans la cuisine, interrompit la conversation des deux chats, qui disparurent le lendemain. Jeune encore, je fis moins de réflexion aux discours de l'ancien qu'à ceux du plus jeune, et ne pouvant supporter

ma situation, je résolus de mettre en œuvre toute mon industrie pour l'adoucir, et je trouvai, après mille efforts, le moyen de m'introduire dans cette chambre où madame serrait ses provisions, et je me dédommageai par une chère exquise, de la rude abstinence que je faisais depuis quelque tems; le plaisir de la bonne chère fut quelquefois troublé par des réflexions; je jouais gros jeu, et je tremblais que mon vol ne fût aperçu. Je me rassurai pourtant; le passé semblait me répondre du futur; j'avais volé cent fois la femme de charge dont j'ai parlé, sans qu'elle eût daigné prendre les plus petites précautions. Insensée que j'étais! j'ignorais la grande différence qu'il y a entre l'œil de la servante et celui de la maîtresse; j'en fus instruite à mes dépens. Enhardie par mes premiers succès, je retournai le lendemain dans cette chambre fatale, et le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut une machine grillée, dans laquelle il y avait un morceau de lard rôti. Attirée par l'odeur, j'entre, je saisis ma proie; mais, ô malheur, que plusieurs années

n'ont pu effacer de ma mémoire! à peine eus-je touché le morceau fatal, que la porte de cette machine infernale se ferma sur moi avec un bruit épouvantable, et m'ôta tout espoir de salut. Combien de fois alors ne maudis-je pas ma gourmandise! Quelles résolutions ne pris-je pas pour l'avenir, si j'avais le bonheur d'échapper à ce danger! je n'eus pas le tems de faire de longues réflexions : le bruit qu'avait fait la souricière en tombant, attira la maîtresse, et j'entendis sortir de sa bouche le terrible arrêt de ma mort. Je fus condamnée à être noyée, et une femme de chambre eut ordre d'exécuter cet arrêt. Vous frémissez, mes enfans; rien ne peut plus, ce semble, m'empêcher de périr? Je me sauvai pourtant par la mal-adresse de celle à qui ma maîtresse avait remis le soin de sa vengeance. Ce fut alors que, devenue sage par expérience, je travaillai à me corriger d'un vice qui avait pensé occasionner ma perte. Je ne sortis plus sans les plus grandes précautions, et mes courses se bornèrent à la cuisine. Je vous avouerai que la vie frugale à la-

quelle je me voyais réduite, me parut d'abord pire que le supplice que j'avais vu de si près; mais l'habitude adoucit ma situation; je m'aperçus même que l'abstinence fortifiait mon tempérament, et je parvins à remercier la fortune, de la nécessité où elle m'avait mise de modérer mon appétit et ma sensualité.

J'ai vu renouveler trois fois le peuple souricier avec lequel j'habitais : peu de souris ont rempli la carrière qui leur était destinée par la nature. Les maladies ont moissonné celles qui ont échappé à la vigilance du chat et aux pièges des maîtres. Mais je sens que je m'affaiblis; adieu, mes chers enfans, redoutez le funeste cabinet où la mort est cachée sous des douceurs perfides; je meurs contente, vous serez dociles à mes conseils.

A peine cette sage souris eut-elle rendu les derniers soupirs, que sa jeune et sémillante famille se félicita d'être débarrassée de la contrainte où cette vieille radoteuse l'avait assujettie : on se moqua de ses conseils : on traita sa sobriété d'avarice, sa circonspection de

lâcheté. On trouva le chemin du cabinet; trois murailles de papier, placées pour la sureté d'un pot de confitures, furent rompues; on se félicitait déjà d'avoir échappé aux périls dont on était menacé; la joie fut courte : un chat, deux souricières furent placés dans le cabinet, et avant la fin de la semaine, il ne resta pas un seule souris de celles qui avaient méprisé l'expérience et les conseils de leur bisaïeule. Nous pouvons conclure de cet exemple :

Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.

LADY SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma bonne amie, que voilà la plus jolie fable que j'aie jamais entendue, et je donnerais tout au monde pour avoir l'esprit d'en faire autant.

LADY LUCIE.

Je la trouve fort jolie; je vous avoue pourtant, ma Bonne, que j'en trouve la morale un peu sévère. J'ai une vraie antipathie pour les détails économiques, et je

me trouverais la plus malheureuse personne du monde, s'il fallait m'y assujétir.

LADY LOUISE.

Il me semble aussi, ma Bonne, qu'ils ne conviennent guère à une femme de qualité qui est riche. Quelle misère, s'il fallait veiller de si près sur des bagatelles! s'il fallait descendre jusqu'à interroger une laitière, pour savoir si elle a livré du lait au lieu de crême! Toutes ces petites choses, j'en suis sure, ne vont pas à une vingtaine de guinées par an, et est-ce la peine, pour une telle misère, de se donner la réputation d'une tracassière et d'une avare parmi les domestiques?

MADEM. BONNE.

Je suis sure, madame, qu'il n'y a point d'année où cela ne monte à plus de cent guinées: mais je suppose que cela ne fût qu'à vingt, à dix même; sont-elles à vous ces dix guinées, pour souffrir qu'elles soient dépensées mal-à-propos? Ne comptez-vous pour rien la faute que font vos domestiques en vous trompant, et qu'ils auraient évitée, si vous aviez eu plus de vigilance? Faites-y réflexion, mesdames:

vous approchez toutes de l'âge où vous serez mariées. L'économie est un des devoirs d'une femme, qui est responsable à son mari, à ses enfans et aux pauvres, du bien de sa maison, et qui est aussi responsable de tout le mal qui s'y fait, si elle peut le prévenir par sa vigilance.

MISS SOPHIE.

C'est donc pour être une servante et une esclave qu'une fille se marie ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, c'est pour être la compagne de l'époux qu'elle prend, la mère de sa famille : voilà de beaux noms, n'est-ce pas ? Mais ils imposent quelques devoirs. Par exemple, quand on prend un compagnon, un associé, c'est pour partager ensemble le profit et le travail du commerce. Que diriez-vous d'un marchand qui voudrait avoir la moitié du profit de la marchandise, et qui se promenerait depuis le matin jusqu'au soir, pendant que son associé aurait seul la peine d'acheter, de vendre, de déployer les marchandises, etc. ? Vous trouveriez cet homme bien injuste ; quand on s'est

LADY LOUISE.

Oh! ma Bonne, elle a été bien au-delà; elle est actuellement séparée de son mari comme elle l'avait prévu, sans réputation, sans amis, sans fortune; car elle est devenue joueuse, et perd toujours d'avance la pension que son mari lui fait; en sorte que ses créanciers la reçoivent.

MADEM. BONNE.

J'aurais gagé qu'elle en serait venue là. Nous parlerons une autre fois de ceci, mesdames, et assurément il y a beaucoup de choses à dire sur cet important article. Aujourd'hui il est trop tard; à tantôt, mes enfans. Venez de bonne heure, nous avons beaucoup à travailler cet après-midi.

IVe DIALOGUE.

MADEM. BONNE.

Allons, ma chère Mary, dites-nous votre histoire.

LADY MARY.

Achab ayant su l'arrivée d'Elie, vint au-devant de lui, et lui dit : n'est-ce pas vous qui troublez le royaume d'Israël, en empêchant la pluie? Elie lui répondit: Ce n'est pas moi qui trouble le royaume, mais c'est vous et la maison de votre père, car vous adorez Baal : faites donc assembler les quatre cents prêtres de Baal, que Jézabel nourrit à sa table. Ces faux prophètes se trouvèrent avec Elie sur la montagne du Carmel; et s'adressant aux Israélites, il leur dit : Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés, c'est-à-dire, servirez-vous deux Dieux? Si Baal est le vrai Dieu, il faut le servir tout seul. Si, au contraire, c'est l'Eternel que je vous annonce, qui est le vrai Dieu, il faut lui sacrifier Baal. Mainte-

nant, pour voir qui des deux est le vrai Dieu, il faut faire une épreuve. Je suis resté seul des prophètes de l'Eternel, et Baal a quatre cent cinquante prêtres. Donnez-nous à chacun une victime, nous la mettrons sur l'autel, mais nous n'y mettrons point de feu : la victime qui sera consumée par le feu du ciel, aura été offerte au vrai Dieu. On donna donc une victime aux prêtres de Baal, et depuis le matin jusqu'au soir, ils crièrent à leur Dieu, pour qu'il fît tomber le feu du ciel sur la victime; ils se découpaient même la chair avec des canifs pour le toucher. A midi, Elie fit un autel avec douze pierres, selon le nombre des tribus; il fit ensuite un fossé autour de l'autel, sur lequel il avait placé sa victime; il la fit arroser d'eau jusqu'à sept fois, en sorte qu'elle en était toute trempée, et l'eau remplissait le fossé. Alors Elie, élevant sa voix, pria l'Eternel, et aussitôt un grand feu consuma la victime, l'autel, et même l'eau qui était dans le fossé.

Le peuple d'Israël voyant ce prodige, tomba la face contre terre, en disant:

l'Eternel est le seul Dieu. Si vous croyez que cela soit ainsi, dit Elie, prenez tous les prêtres de Baal qui vous trompent, et allez les immoler. Le peuple obéit à Elie, et ainsi tous les prêtres de Baal périrent en ce jour.

Cependant Elie, appuyant la tête sur ses genoux, pria Dieu de donner de la pluie, et envoya son valet jusqu'à sept fois, pour voir s'il ne découvrirait rien. A la septième fois, ce valet lui dit : Je vois un petit nuage qui s'élève de la mer. Alors Elie dit à Achab : Montez promptement dans votre chariot pour retourner en votre ville, car nous allons avoir une très-grande pluie ; et la chose arriva comme le prophète l'avait prédite.

Jézabel ayant appris le traitement qu'Elie avait fait faire à ses prêtres, lui fit dire : Avant qu'il soit vingt-quatre heures, je te traiterai comme tu as traité ceux que je protégeais. Elie, à ces paroles, se sauva dans le désert, où il marcha un jour entier ; après quoi s'étant assis sous un arbre, son ame s'abandonna à la tristesse, et il pria Dieu de le retirer du monde. Il s'endormit ensuite, et un

ange l'ayant poussé, lui dit : Mangez un morceau. Elie vit de la nourriture auprès de lui, et ayant mangé, il se rendormit. L'ange le réveilla une seconde fois, en lui disant : Mangez encore, car il vous reste un grand chemin à faire. Elie obéit à l'ange ; et cette nourriture le fortifia tellement, qu'il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne de Dieu, en Oreb.

LADY SENSÉE.

Mon Dieu, ma Bonne, que l'Histoire Sainte est belle ! Quoique vous me l'ayez fait apprendre par cœur, je l'écoute avec autant de plaisir que si je ne l'avais jamais entendue.

LADY MARY.

Et moi, ma Bonne, je l'aime mieux que les contes des fées ; croiriez-vous bien que je ne me soucie plus guère de ceux-là, parce que je pense que tout ce qu'il y a dans ces contes n'est pas vrai.

MADEM. BONNE.

C'est que vous commencez à être une grande fille. Les contes sont bons à amu-

sur les enfans ; et quand on devient grande et raisonnable, on aurait honte de ne s'occuper que de choses fausses : aussi ne vous en dirai-je plus guère, parce qu'outre les histoires de la Sainte Ecriture, j'en ai un grand nombre d'autres à vous raconter, qui sont très-amusantes et qui sont vraies.

LADY LOUISE.

Il faut que je vous avoue, ma Bonne, qu'il y a certains contes que je lis avec plaisir. Par exemple, il me semble que la fable de lady Sensée vaut une histoire, et on y trouve d'utiles leçons.

LADY CHARLOTTE.

Ma Bonne fait des contes exprès pour nous, mesdames. Vous n'étiez pas à nos leçons, il y a deux ans ; ma Bonne nous fit un conte d'une certaine Elise qui était mon portrait ; elle n'aurait peut-être pas trouvé dans une histoire véritable une personne qui me ressemblât si bien : je vous assure que cela a beaucoup servi à me corriger.

MADEM. BONNE.

Eh bien, ma chère, nous en aurons

encore quelquefois de pareils, puisque vous en profitez si bien. Faisons maintenant quelques réflexions sur l'histoire que nous venons d'entendre.

S'il venait un prophète dans la ville de Londres, ne pourrait-il pas nous dire, comme Elie aux Israélites : *Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés? Si l'Eternel est le vrai Dieu, il faut lui sacrifier les autres Dieux.*

MISS MOLLY.

Mais, ma Bonne, est-ce que nous adorons les idoles?

MADEM. BONNE.

Hélas! il n'est que trop vrai, ma chère. L'argent est l'idole des avares et de bien d'autres gens qui ne croient pas l'être. L'ambition est le dieu de ceux qui veulent commander; la vanité, de celles qui veulent briller par leur beauté, leur esprit. La comédie, l'opéra, les assemblées, le bal, sont les idoles de celles qui ne pensent qu'à se divertir. La bonne chère est l'idole des gourmands. Je ne finirais pas, si je vous nommais toutes les idoles que nous adorons, c'est-à-dire, auxquelles

nous sacrifions ce que nous devons à Dieu.

LADY CHARLOTTE.

Est-ce que le bal, la comédie et toutes ces autres choses sont des péchés?

MADEM. BONNE.

Comment vous répondre, ma chère? Si je vous dis la vérité, je passerai pour une folle, une extravagante; et si je ne vous la dis pas, je manquerai à mon devoir. Ma réputation et la crainte qu'on se moque de moi, seront l'idole à laquelle je sacrifierai ce que je dois à la vérité et à vous. Avant de vous répondre, ma chère, voyons un peu: êtes-vous chrétienne?

LADY CHARLOTTE.

Assurément nous le sommes toutes, je pense.

MADEM. BONNE.

Mais me diriez-vous bien ce que c'est qu'une chrétienne? Qu'en pensez-vous, lady Lucie? vous êtes la plus âgée de la compagnie, et par conséquent celle qui doit être la mieux instruite,

LADY LUCIE.

Assurément ces dames le sont toutes plus que moi ; cependant je crois que je le suis assez pour répondre à votre question. Une chrétienne est une personne qui croit en Jésus-Christ.

MADEM. BONNE.

C'est quelque chose, mademoiselle, mais ce n'est pas assez. Pour être chrétienne, il faut non-seulement croire en Jésus-Christ, mais encore être animée de son esprit, croire à ses maximes, les adopter, aimer ce qu'il a aimé, haïr ce qu'il a haï et proscrit. Lorsque nous répéterons la vie de Jésus-Christ dans l'Evangile, nous examinerons quel a été l'esprit de ce Dieu homme, qui est non-seulement notre sauveur, mais encore notre modèle ; et ce sera d'après lui que je vous répondrai. Tout ce que je puis vous dire en attendant, c'est qu'il y a parmi les choses que nous avons nommées, plusieurs divertissemens contraires à l'esprit du christianisme, comme les comédies, telles que sont celles qu'on représente aujourd'hui sur votre théâtre, et plu-

sieurs de celles qui se jouent sur les nôtres. Par rapport aux assemblées, au bal et aux autres plaisirs, on pourrait dire qu'ils ne sont pas péché par eux-mêmes, mais qu'ils le deviennent presque indubitablement par les circonstances qui les accompagnent, et parce qu'on s'y livre sans modération et aux dépens de ses devoirs. Ceci vous paraîtra bien sévère, mesdames; mais ce n'est pas moi qui suis l'auteur de cette doctrine, comme je vous l'ai dit, et comme je vous le prouverai bientôt. Continuez l'histoire d'Elie, miss Molly.

MISS MOLLY.

Elie entra dans une caverne pour y passer la nuit, et le Seigneur lui demanda d'aller sur la montagne pour l'attendre, parce qu'il devait s'y trouver d'une manière particulière. Alors il passa un vent impétueux qui renversait les arbres et brisait les rochers; et Elie connut que le Seigneur n'était pas avec ce terrible vent. Il vint ensuite un tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement. Il vint ensuite

un grand feu, et Elie sentit que le Seigneur n'était pas dans ce feu. Après cela, il vint un vent doux comme un zéphyr : alors Elie s'enveloppa dans son manteau, et se prosterna la face contre terre ; il reconnut que ce vent doux annonçait la présence du Seigneur ; et il entendit une voix qui lui dit : Elie, quelle affaire as-tu ici ? Seigneur, répondit-il, le zèle de votre gloire m'a dévoré ; la jalousie s'est emparée de mon ame et de mon cœur, parce que les Israélites vous ont abandonné pour des idoles. Dieu lui dit alors : Va-t-en par le chemin qui mène à Damas, et tu oindras Hasaël pour roi de Syrie ; tu oindras aussi Jéhu pour roi d'Israël ; prends aussi Elisée, tu le oindras prophète en ta place : les deux rois que tu vas sacrer, me vengeront de l'infidélité et de l'ingratitude des Israélites ; car celui qui échappera à l'épée de Jéhu, tombera sous celle d'Hasaël, mais je conserverai sept mille hommes qui n'ont point fléchi les genoux devant Baal.

Elie descendit de la montagne, et ayant trouvé Elisée qui labourait la terre, il jeta son manteau sur lui. Elisée prit

deux bœufs qu'il sacrifia au Seigneur ; et ayant pris congé de son père et de sa mère, après en avoir demandé la permission à Elie, il le suivit.

Cependant celui qui était alors roi de Syrie vint pour faire la guerre aux Israélites ; mais ils remportèrent sur lui une grande victoire, qui avait été annoncée par des prophètes. Cela ne rendit pas Achab plus obéissant aux ordres de Dieu ; au contraire, il fit alliance avec le roi de Syrie, et lui pardonna, quoique le Seigneur le lui eût fait défendre expressément. Il commit encore un autre crime en la personne d'un homme nommé Naboth. Cet homme avait une petite vigne proche du palais d'Achab, et le roi lui dit : Donne-moi ta vigne pour en faire un jardin, je t'en donnerai une meilleure, ou l'argent que tu en voudras. Naboth lui répondit : Je ne veux point vendre l'héritage de mes pères. Achab, outré de colère, revint chez lui et ne voulut pas manger. Sa femme Jésabel ayant appris le sujet de sa tristesse, se moqua de lui, et lui dit : N'êtes-vous pas roi et maître ? ne pouvez-vous pas

faire ce qu'il vous plaira? Mangez, et je vous ferai avoir cette vigne. Alors Jésabel fit accuser Naboth d'avoir blasphêmé le saint nom de Dieu ; et il fut lapidé, c'est-à-dire, tué à coups de pierres, comme la loi le commandait. Achab ayant appris sa mort, fut prendre possession de son héritage ; mais Dieu lui envoya Elie, qui lui dit : Comme les chiens ont léché le sang de Naboth, de même ils lécheront ton sang, car tu t'es vendu pour commettre toutes sortes de crimes, et tu t'es fait esclave du péché et de Jésabel ; Dieu, à cause de cela, raclera ta maison de dessus la terre, et punira aussi ta méchante femme, qui sera mangée des chiens. Achab, ayant entendu ces paroles, s'humilia devant Dieu, qui dit à Elie : Parce qu'Achab s'est humilié, les malheurs dont je l'ai menacé, n'arriveront que sous le règne de son fils.

MADEM. BONNE.

Cette histoire me fournit une réflexion bien importante sur la justice et la providence de Dieu. Il annonce une grande mortalité contre les enfans d'Israël ; il

les abandonne à l'épée de Jéhu et d'Hasaël ; mais, ajoute-t-il, je sauverai sept mille hommes, parce qu'ils n'ont pas fléchi les genoux devant Baal. C'est comme s'il eût dit : n'allez pas croire que je permette que l'innocent soit tué avec le coupable; non, je veillerai sur ceux qui me sont restés fidèles. Les hommes croiront que c'est par hasard que quelques-uns seront tués et que les autres se sauveront; mais ils se tromperont; il n'y a point de hasard : c'est moi qui gouverne tout. Je défendrai à l'épée de ces princes de toucher à mes serviteurs. Jéhu et Hasaël ne les connaissent pas; mais je les connais, moi, et ils seront en sureté sous ma protection.

Remarquez aussi, mes enfans, que Dieu ne se communique point au prophète Elie dans un grand vent, dans un tremblement de terre, dans un feu violent, mais dans un zéphyr doux et paisible. Cela veut dire, mesdames, que Dieu ne se communique pas dans le tumulte du grand monde ; ce n'est pas là où on le trouve et où il donne des pensées saintes et les bons mouvemens : il

parle au cœur des gens de bien dans la retraite. Si vous vous tenez tranquillement dans votre maison, occupées à y remplir vos devoirs, c'est là que Dieu vous parlera et vous inspirera ce que vous devez faire.

LADY CHARLOTTE.

Est-ce que nous avons besoin que Dieu nous inspire? Nous ne sommes pas destinées à être prophètes comme Elie.

MADEM. BONNE.

Pauvre enfant, quelle question me faites-vous? Apprenez, ma chère, que nous avons en nous les dispositions prochaines à commettre toutes sortes de crimes. Oui, mesdames, nous sommes méchantes, abominables par nous-mêmes, et incapables d'avoir une bonne pensée, ou de faire une seule bonne action sans le secours particulier du Seigneur. Pécher, faire du mal, voilà notre unique talent. Faire de bonnes actions, c'est l'ouvrage du Seigneur en nous. Nous sommes sur le bord d'un précipice, suspendues à un fil, c'est-à-dire, près de tomber à tout moment dans l'abyme

du crime ; mais ce qui doit nous rassurer, c'est que le fil qui nous soutient est dans la main du Tout-Puissant, qui ne nous laissera jamais tomber, à moins que nous ne le voulions absolument. Il nous présente à tout moment ses graces pour nous soutenir ; il nous offre dans tous les instans de notre vie ses secours, ses inspirations et ses bonnes pensées.

Je voudrais, mes chères enfans, vous répéter cela en mille manières. Voilà le fondement du christianisme, et le fondement de toutes les vertus, une grande défiance de nous-mêmes, une confiance sans bornes dans le secours de Dieu.

LADY MARY.

Comment, ma Bonne, toutes les bonnes actions que j'ai faites dans ma vie, je n'aurais pas pu les faire sans un secours particulier de Dieu ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, et toutes les mauvaises actions que vous avez faites, vous auriez pu les éviter avec le secours de Dieu ; il vous l'a présenté au moment de faire ces mauvaises actions ; il a crié

bien haut à l'oreille de votre ame : prends garde à toi, tu vas m'offenser, tu vas devenir méchante.

LADY MARY.

Je vous jure, ma Bonne, que bien souvent je ne l'ai pas entendu.

MADEM. BONNE.

Ce n'est pas la faute de cette voix, ma chère ; vous étiez si dissipée, vos passions faisaient tant de bruit, que vous ne pouviez pas l'entendre ; et voilà pourquoi je vous disais tout-à-l'heure qu'il faut aimer la retraite, le silence, qu'on ne trouve point dans le grand monde.

LADY TEMPÊTE.

Voilà une doctrine bien sévère, ma Bonne ; si ce que vous dites est vrai, il ne faudrait jamais se divertir ni sortir.

MADEM. BONNE.

Il faudrait moins sortir, et cela n'empêcherait pas d'avoir du plaisir. Croyez-vous donc, mesdames, qu'il n'y ait de plaisir que dans le grand monde? Croyez-vous que le petit nombre des

dames qui s'occupent uniquement à remplir leurs devoirs ne soient pas heureuses ? Vous seriez bien dans l'erreur. J'en ai connu qui, pour se livrer à l'éducation de leur famille qui était nombreuse, avaient renoncé absolument aux spectacles, au jeu, au bal, et à tous les amusemens pareils. Je vous assure qu'elles n'auraient pas changé leur état contre celui de ces femmes dissipées, qui courent d'amusemens en amusemens, sans pouvoir y rencontrer le bonheur. D'ailleurs, mes enfans, ce n'est pas moi qui suis sévère, c'est le Saint-Esprit. La première fois, lady Sensée vous répétera le portrait qu'il fait de la femme forte, et vous me trouverez bien douce en comparaison. Vous avez l'air consterné, mesdames ?

LADY LUCIE.

Oui, en vérité, ma Bonne, je vais vous dire ce que je pense. Je vois bien que tout ce que vous nous dites est vrai; je suis chrétienne, je ne veux pas aller en enfer; ainsi, s'il faut se déterminer à vivre comme vous nous dites, j'y suis

résolue; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il est bien dur pour des dames de notre âge de renoncer à tous les plaisirs.

MADEM. BONNE.

Et qui vous dit, ma chère, qu'il faut renoncer aux plaisirs pour être chrétienne et aller au ciel? Ne m'avez-vous pas entendue lorsque je vous ai dit que celles qui le font, se trouvent mille fois plus heureuses que les autres? Je vous exhorte à renoncer à de faux plaisirs, pour vous en procurer de plus grands. Les plaisirs que j'attaque sont de vrais chagrins habillés en plaisirs; je veux leur ôter leur masque, et vous les montrer tels qu'ils sont. Ne vous ai-je pas dit que la philosophie était l'art de vivre heureux en vivant vertueusement? Dites-moi, mademoiselle, vous courez après le bonheur, n'est-ce pas? Eh bien, si je trouve moyen de vous y conduire par le chemin le plus court et le plus aisé, serez-vous satisfaite?

LADY LUCIE.

Oui, ma Bonne, je ne demande que cela.

MADEM. BONNE.

Fiez-vous à ma parole, je vous rendrai heureuse. Je veux même faire plus; je n'exige pas que vous me croyiez sans preuve : je m'offre à vous faire comprendre qu'il n'y a pas d'autre chemin pour aller au bonheur, que celui dans lequel je prétends vous faire entrer.

LADY LOUISE.

Je suis bien curieuse de cette preuve, car je vous avoue que j'ai un furieux penchant à être heureuse.

MADEM. BONNE.

C'est le penchant de tous les hommes, ma chère : nous sommes faites pour le bonheur, nous le cherchons toute notre vie, et nous ne nous avisons jamais de demander où il loge. Nous l'examinerons la première matinée où nous nous rassemblerons pour parler de philosophie : à présent, nous dirons un petit mot de géographie avant de nous quitter.

LADY SENSÉE.

Nous en sommes, je crois, aux provinces que l'on trouve à l'ouest de la

France. Nous avons parlé de la Bretagne; elle a au sud le Poitou.

La capitale de cette province est Poitiers sur la rivière du Clain. C'est une très-grande ville, mais mal bâtie. On trouve encore dans cette province la ville de Châtellerault, où l'on fait de fort beaux couteaux et de faux diamans. Outre la rivière du Clain, la Vienne, la Sèvre et la Charente, passent aussi dans cette province : elle avait autrefois le titre de comté. *Eléonor* de Guienne l'apporta en mariage à *Henri* II, roi d'Angleterre, mais elle fut reconquise par Charles V, roi de France, qui la donna à son frère Jean, duc de Berri. Après la mort de ce prince qui n'eut que des filles, Charles VI donna le Poitou à son fils Jean qui mourut sans enfans; en 1416 et depuis ce moment, le Poitou fut réuni à la couronne de France.

V.e DIALOGUE.

LEÇON DU MATIN.

LADY LOUISE.

Je vous assure, ma Bonne, que je n'ai pas dormi de toute la nuit; j'ai réfléchi sur tout ce que vous nous avez dit la dernière fois, et sur-tout sur ces paroles: « Tout le monde cherche le bonheur; on passe sa vie dans cette recherche, et on meurt souvent sans s'être informé de l'endroit où il loge ». J'ai dix-sept ans; depuis que je suis au monde je cherche à être heureuse: j'ai couru à droite et à gauche pour le devenir, j'ai même cru l'être, et ce n'est que depuis quelques jours que je m'aperçois que je ne le suis pas.

MADEM. BONNE.

Courage, ma chère; quand on commence à réfléchir, on n'est pas loin de trouver ce que l'on cherche. Je vous ai dit la dernière fois que tous les hommes

étaient faits pour être heureux ; mais je vous l'ai dit sans preuve, et vous savez que nous sommes convenues que vous ne deviez jamais me croire, ni moi ni personne, sur notre parole. Y a-t-il quelqu'une de vous qui puisse me trouver cette preuve que je demande ?

LADY SPIRITUELLE.

C'est que, Dieu étant infiniment bon, il ne peut nous avoir créées que pour nous rendre heureuses.

MADEM. BONNE.

Voilà une excellente preuve, ma chère : la comprenez-vous bien, lady Mary ?

LADY MARY

Oui, ma Bonne. Par exemple, je sais que vous êtes la meilleure personne du monde, et que vous m'aimez ; ainsi je croirai toujours que vous ferez tout votre possible pour me faire du bien ; si vous ne le faisiez pas, je dirais que vous cesseriez d'être bonne. Or le bon Dieu qui est bien meilleur que vous, ne peut pas avoir eu l'intention de me rendre malheureuse ; il ne serait plus bon, s'il avait eu cette intention.

MADEM. BONNE.

A merveille, ma chère ; mais je suis une pauvre ignorante, et il pourrait fort bien arriver que je vous fisse du mal en souhaitant de vous faire du bien.

MISS MOLLY.

Cela ne peut pas arriver au bon Dieu, ma Bonne, car vous savez bien qu'il connaît tout, et qu'il ne peut se tromper ; ainsi puisqu'il est si bon et si sage, il nous a faites pour être heureuses du meilleur bonheur qu'on puisse imaginer.

MADEM. BONNE.

Il n'y a rien à redire à cela, ma chère : mais supposons que je connusse tout ce qu'il faut pour vous rendre heureuse, peut-être ne sera-t-il pas en mon pouvoir de vous le donner ?

LADY CHARLOTTE.

Cela ne peut pas arriver par rapport à Dieu, ma Bonne ; il est tout-puissant, et peut nous donner tout ce qui est de mieux.

MADEM. BONNE.

Vous parlez comme des docteurs, mes enfans ; je vais reprendre votre raisonne-

ment. Nous savons qu'il y a un Dieu qui est infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant. Ainsi nous devons être sures qu'il a été en son pouvoir de nous donner les moyens nécessaires pour parvenir au bonheur pour lequel il nous a créées, parce qu'il est bon. Voici encore une autre preuve que nous sommes faites pour le bonheur; c'est que Dieu nous a donné un desir infini d'être heureuses, et qu'il est trop sage pour avoir rien mis d'inutile en nous; il est assez puissant pour nous donner les moyens de satisfaire nos besoins, et trop bon pour nous avoir donné un desir auquel nous ne pourions pas satisfaire.

Que diriez-vous, lady Sensée, si Dieu, en vous donnant le besoin de manger, ne vous eût pas donné une bouche ou quelque autre chose de pareil pour satisfaire à ce besoin ?

LADY SENSÉE.

Je dirais, ou que Dieu m'aurait donné le besoin de manger pour me tourmenter, ce qui serait contraire à sa bonté; ou qu'il ma l'a donné par hasard et sans y songer, ce qui serait contraire à sa sa-

gesse ; ou qu'après m'avoir donné ce besoin de manger, il n'aurait pas eu le pouvoir de me donner tout ce qui serait nécessaire pour le satisfaire, ce qui serait contraire à sa toute-puissance.

LADY LOUISE.

J'admire comment cette vérité, *l'homme est fait pour le bonheur,* est attachée avec la vérité d'un Dieu, de manière qu'on ne pourrait détruire l'une sans l'autre.

MADEM. BONNE.

C'est que cette première vérité est la conséquence de l'autre. Or toutes les fois qu'une vérité, un principe est absolument vrai, sa conséquence est aussi absolument vraie, et on ne peut toucher à l'une sans détruire l'autre.

LADY SPIRITUELLE.

Je n'entends pas bien ce que veulent dire ces mots, *conséquence*, *principe.*

MADEM. BONNE.

Il faut vous les expliquer. N'est-il pas vrai, ma chère, que pour vivre vous avez besoin de respirer l'air ?

LADY SPIRITUELLE.

Assurément, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

C'est donc une vérité, un principe. Si je vous disais à présent, je vais vous boucher la bouche et le nez par lesquels vous respirez, et demain matin je les déboucherai, que me représenteriez-vous ?

LADY SPIRITUELLE.

Je vous représenterais que si j'avais la bouche et le nez bouchés seulement un quart d'heure, il faudrait que je mourusse.

MADEM. BONNE.

Pourquoi cela ?

LADY SPIRITUELLE.

Vous me dites ce pourquoi sans raison, ma Bonne ; ne sommes-nous pas convenues que l'air était absolument nécessaire à la vie ; par conséquent si je manquais d'air, il faudrait bien que je mourusse.

MADEM. BONNE.

Et supposez qu'après avoir eu la bouche et le nez bouchés pendant vingt-quatre heures, vous fussiez encore en vie, que penseriez-vous ?

LADY SPIRITUELLE.

Je penserais que l'air n'est pas absolument nécessaire à la vie, et que par con-

séquent je m'étais trompée quand j'avais dit le contraire.

MADEM. BONNE.

L'air est absolument nécessaire à la vie, voilà le principe : *donc*, *je ne puis pas vivre sans air :* voilà la conséquence. Vous voyez bien qu'on ne pourrait détruire la conséquence sans détruire absolument le principe.

Je vous disais, il y a quelques jours, que je voulais rendre vos esprits géométriques ; c'est en raisonnant toujours ainsi qu'ils le deviennent. Ceci est de la dernière conséquence, mes enfans. Je connais dans la ville de Londres des personnes qui ont beaucoup d'esprit, qui, faute de s'être habituées à cette méthode, déraisonnent pitoyablement. Elles reçoivent un principe, le soutiennent hardiment, et avec la même hardiesse elles soutiennent que la conséquence est fausse.

LADY LUCIE.

Et n'avez-vous pas eu la charité de leur prouver, comme à nous, que cela était impossible et ridicule ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère : c'étaient des personnes à qui je devais du respect, que je n'étais pas chargée d'enseigner, et qui n'auraient pas trouvé bon que je les reprisse.

LADY CHARLOTTE.

Est-ce qu'il y a dans le monde des personnes assez sottes, pour être fâchées qu'on leur fasse connaître la vérité?

MISS BELLOTTE.

Oui, madame, je suis une de ces sottes-là. Quand j'ai mis une chose dans ma tête, je suis au désespoir qu'on me fasse voir que je me suis trompée.

MADEM. BONNE.

Je vous avoue, ma chère, qu'en mille ans je ne me serais pas doutée de cela, car vous avez beaucoup d'esprit : savez-vous bien à quoi vous servirait cet esprit, si vous ne vous corrigiez pas? A déraisonner plus fort qu'une autre, et ainsi vous perdriez tout l'avantage de votre esprit; on vous prendrait vraiment pour une sotte.

MISS BELLOTTE.

Je me corrigerai, ma Bonne: ce n'est pas que je craigne de passer pour une sotte dans l'esprit des autres, car je ne m'embarrasse guère de ce qu'on pense de moi, à moins que ce ne soient des personnes que j'aime; pour les autres, je me moque de leur raisonnement à mon égard.

MADEM. BONNE.

Ecoutez, ma chère, voilà une disposition qui peut produire les plus mauvais et les meilleurs effets du monde; nous en parlerons une autre fois, et il ne faut pas interrompre trop notre leçon. Nous avons dit, nous avons prouvé que l'homme était fait pour être heureux: voyons présentement ce que c'est que le bonheur, et où il faut le chercher pour le trouver surement.

LADY SENSÉE.

Si vous vouliez me permettre de dire à ces dames l'histoire que nous avons lue l'autre jour dans les petites lettres, il me semble qu'elle viendrait ici bien à propos.

MADEM. BONNE.

Je le veux bien, ma chère; mais peut-être ces dames l'ont-elles lue aussi: ces lettres ont été fort communes à Londres.

LADY SENSÉE.

J'en ai parlé à beaucoup de personnes qui ne les connaissent pas. Si ces dames les ont lues, elles me le diront, et je ne continuerai pas.

Histoire de la Marquise D....

Il y avait une dame de qualité qui était fort riche. Elle avait naturellement un fort bon caractère; mais elle l'avait gâté par un défaut: elle était scrupuleuse, c'est-à-dire qu'elle croyait qu'il y avait toujours du péché dans les choses les plus innocentes: elle faisait tourner la tête à tous ses domestiques. Les divertissemens les plus simples étaient des crimes; on n'osait ni rire, ni chanter en sa présence. Elle n'avait qu'une fille unique, nommée Marianne, qu'elle aimait beaucoup, et elle la tourmentait à mesure qu'elle l'aimait. La pauvre

enfant était obligée de cacher perpétuellement ses goûts, car sa mère se croyait obligée en conscience de la contrarier depuis le matin jusqu'au soir. Elle ne lui permettait aucun amusement, et Marianne, pour se désennuyer, s'amusait à les souhaiter avec fureur. Lorsqu'elle eut quinze ans, sa mère lui déclara qu'elle allait la marier à un homme fort riche : il est vrai, dit-elle, qu'il n'est pas jeune ; mais c'est un homme d'une piété éminente ; à votre âge, on a besoin d'un guide plutôt que d'un mari, et le marquis auquel je vous ai promise, vivant dans la retraite, aura tout le tems de vous prémunir contre les dangers du grand monde. Marianne, accoutumée à obéir sans réplique, fit une profonde révérence, et le lendemain on lui présenta son époux, qui à la vérité n'avait que soixante ans, mais qui avait plus de gouttes, de rhumes et de mauvaise humeur que s'il eût eu cent ans passés. A peine eut-elle épousé ce beau mari, qu'il la conduisit au fond d'une province, et l'enferma avec lui dans un triste château qui devait avoir été bâti du tems

de Clovis, tant il était antique. Tous les amusemens de la marquise, dans ce charmant séjour, se bornaient à être la garde de son mari, à écouter les longs discours qu'il lui faisait sur la corruption du siècle, et qui n'étaient interrompus que par des accès de toux qui duraient trois heures. Marianne perdit sa mère la première année de son mariage, et cette mère lui laissa de grands biens : son mari lui avait donné tous les siens par son contrat de mariage ; ainsi elle devait être un jour prodigieusement riche ; ce jour arriva lorsqu'elle n'avait que dix-huit ans. Notre marquise passa l'année de son veuvage à imaginer ce qu'elle pourrait faire pour réparer le tems perdu. Elle avait senti le besoin d'être heureuse, avec beaucoup plus de vivacité que le reste des hommes, et elle vint à Paris dans la résolution de chercher le bonheur qu'elle mourait d'envie de rencontrer ; mais elle fit une grande faute, parce qu'elle n'avait pas une Bonne pour la conduire ; c'est qu'elle ne pensa pas à se demander ce que c'était que le bonheur, et où il fallait le chercher. Elle voyait que

tous ceux qu'elle connaissait voulaient être heureux, et que pour le devenir, ils se livraient au jeu, aux spectacles, aux grandes compagnies, aux festins. Elle crut bonnement que le bonheur consistait en toutes ces choses, puisque tant de gens d'esprit le cherchaient là. Elle se livra de bon cœur à suivre leur exemple. Les premiers jours elle ne se sentait pas d'aise, elle dévorait les plaisirs avec fureur. Au bout de quelque tems elle s'y accoutuma, et ils commencèrent à l'ennuyer. Le bal lui paraissait un amusement puéril, qui n'était propre qu'à détruire la santé, aussi bien que les festins. Les conversations étaient sottes, ou mal-honnêtes, ou médisantes. Le jeu, selon elle, était une fureur contraire à l'humanité, puisqu'on ne pouvait s'y réjouir que des pertes des autres. Est-ce donc là ce bonheur que j'ai tant souhaité ? disait-elle ; mon cœur est-il content ? non sans doute, il est fatigué de tout ceci, il sera bientôt tout-à-fait dégoûté. La marquise avait deviné ; les plaisirs lui devinrent insupportables, parce qu'ils ne lui donnaient pas le bon-

heur après lequel elle courait. Un jour qu'elle était dans une assemblée où elle s'ennuyait beaucoup, elle vit entrer un cavalier extrêmement aimable. Le cœur lui battit sans savoir pourquoi ; lorsqu'elle vit ce cavalier, elle demanda avec empressement à la maîtresse de la maison qui il était. Cette dame lui apprit que c'était un cadet d'une grande maison, qui, n'ayant pas de fortune, s'était fait chevalier de Malte, où il devait aller bientôt pour faire ses vœux. Ce serait bien dommage, dit la marquise en elle-même, la fortune est bien aveugle d'avoir maltraité un homme si aimable. Marianne n'avait pas la plus petite idée de l'amour, et elle crut que ce n'était qu'une compassion généreuse qui l'intéressait pour lui. Le chevalier, de son côté, avait été frappé à la vue de la marquise ; on joua, et il fit si bien qu'il fut de sa partie : il était trop occupé de ses charmes pour faire attention à son jeu : il fit les plus grandes fautes, perdit tout ce qu'il joua. Il montra tant d'indifférence pour sa perte, que la marquise en conçut bonne opi-

nion de son caractère; car on dit que c'est au jeu qu'on connaît les hommes; d'ailleurs, elle s'aperçut fort bien que c'était elle qui causait ses distractions, elle en sentait un plaisir qu'elle ne savait à quoi attribuer. Lorsqu'elle fut retirée chez elle, et qu'elle examina son cœur, elle s'aperçut qu'il était tout changé; l'idée du chevalier en avait banni l'ennui, et il n'était agité que du desir de le revoir. Ne serait-ce pas que je l'aimerais, dit-elle? Je crois que oui, et je suis fort trompée, ou je lui ai inspiré les mêmes sentimens pour moi, que ceux que je sens pour lui.

La marquise ne fut pas long-tems dans l'incertitude; le chevalier lui avait demandé la permission de la voir; il se présenta chez elle aussitôt que la bienséance le lui permit, et quoiqu'il n'osât lui dire qu'il l'aimait, il le lui montra si bien qu'elle en fut assurée. Cette découverte donna beaucoup de joie à la marquise : le chevalier était un homme de grande qualité; et comme elle avait assez de bien pour elle et pour lui, elle se faisait un plaisir délicat de faire sa for-

tune. Cependant quoiqu'elle sentît qu'elle l'aimait beaucoup, elle résolut de ne rien précipiter : on se marie pour toute sa vie, disait-elle ; ainsi il est de la dernière conséquence de bien connaître la personne qu'on épouse. Le chevalier est aimable ; mais cela ne suffit pas : il a peut-être des défauts dans le caractère ; il faut me donner le tems de l'examiner. Elle exécuta cette sage résolution, et pendant six mois elle vit tous les jours son amant sans pouvoir lui découvrir un seul défaut. Ce fut alors qu'elle crut avoir trouvé le bonheur ; elle avait déclaré au chevalier qu'elle était résolue de l'épouser ; les transports de joie avec lesquels il reçut l'assurance d'un tel bonheur, lui prouvèrent qu'il l'aimait passionnément, et la marquise ne pouvait se persuader qu'il pût jamais manquer quelque chose à sa félicité lorsqu'elle serait l'épouse d'un homme si parfait. Elle avait pourtant pris la résolution de ne l'épouser qu'après l'avoir examiné une année *entière*, et jamais elle ne voulut entendre parler de se marier plutôt. Il y avait déjà neuf mois de passés, lorsqu'elle crut

apercevoir quelque refroidissement dans le cœur de son amant : il lui disait pourtant les mêmes choses que dans le commencement de sa passion ; mais ce n'était plus avec le même feu. Alors la pauvre marquise éprouva les tourmens de la jalousie, de la délicatesse. Est-ce donc là le bonheur, se demandait-elle quelquefois ? Que deviendrais-je si le chevalier cessait de m'aimer, et pourrais-je être heureuse tant que j'aurais cette crainte ? Elle confia ses inquiétudes à une dame de ses amies, et lui fit part d'un projet qu'elle avait formé pour éclaircir ses doutes.

Elle feignit que des affaires indispensables l'obligeaient à faire un voyage à Lyon, et promit au chevalier de l'épouser lorsqu'elle serait de retour. Il parut si inconsolable lorsqu'il la quitta, qu'elle se reprocha les soupçons qu'elle avait eus de sa constance, et fut sur le point de les lui avouer ; son amie l'en empêcha ; elle se détermina par ses conseils à pousser jusqu'au bout l'épreuve qu'elle voulait faire. La marquise avait une femme de chambre qui avait de l'es-

prit, et qui lui était affectionnée; elle l'envoya à Lyon, et lui commanda de faire réponse aux lettres du chevalier, qui pouvait être aisément trompé, parce qu'il n'avait jamais vu l'écriture de sa maîtresse. Ensuite elle fut s'enfermer chez son amie, qui chargea un domestique de veiller sur toutes les démarches du chevalier : c'était dans le commencement du carnaval, et ces dames pensaient qu'il irait au bal de l'opéra, qu'il aimait beaucoup. Elles ne se trompèrent pas, et se masquèrent toutes deux en grisettes, c'est-à-dire, en femmes du commun. Comme le masque déguise le son de la voix, et que d'ailleurs le chevalier avait reçu de Lyon une lettre de la marquise, il n'eut garde de la reconnaître : elle commença avec lui une conversation fort animée, et il fut charmé de son esprit. Il la pria de se trouver au premier bal dans le même déguisement, et elle le lui promit pour tout le reste du carnaval. Dès le troisième bal il lui fit une déclaration d'amour, et la conjura de se démasquer. Elle refusa de le faire, dans la crainte que son peu de

beauté ne détruisît les sentimens qu'elle lui avait inspirés ; d'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne veux plus vous revoir ; vous me jurez que vous m'adorez, et vous êtes prêt d'en épouser une autre. Madame, lui répondit le chevalier, je ne veux pas vous tromper. Ce mariage fait ma fortune, qui est dans une telle situation que je ne puis vous l'offrir ; souffrez donc que je l'achève, et soyez persuadée que cette fortune ne me touchera qu'autant que je pourrai la partager avec vous. Ecoutez, lui dit la marquise, je suis plus tendre qu'intéressée ; qui me répondra que vous ne deviendrez pas amoureux de votre épouse ? on la dit fort aimable. Le danger en est passé, lui dit le chevalier : je veux bien vous avouer que j'ai été fort amoureux de celle que j'épouse ; mais il y a longtems que cet amour est fini, et que je n'ai plus pour elle que de la reconnaissance. Je ne manquerai jamais aux égards qu'un galant homme doit à son épouse ; c'est, à ce que je crois, tout ce qu'elle aura droit d'exiger. La marquise eut toutes les peines du monde à se

contenir : elle avait reçu ce même jour une lettre de son perfide, dans laquelle il lui jurait un amour éternel. La connaissance de sa trahison la guérit radicalement de la passion qu'il lui avait inspirée, et il ne lui resta plus qu'un grand desir de se venger et de le confondre. Pour y parvenir, elle feignit de céder aux instances qu'il lui faisait de se démasquer ; et elle lui promit de le faire, s'il voulait la reconduire ; il y consentit, et monta avec elle dans le carrosse de son amie qui les accompagna. Le chevalier parut surpris de la magnificence des appartemens qu'on lui fit traverser, car il avait pris ces deux femmes pour des aventurières ; et comme les hommes sont toujours portés à se flatter, il crut qu'il avait eu le bonheur de plaire à une femme de qualité, et redoubla ses prières pour la presser d'ôter son masque. Un coup de foudre l'aurait moins étonné que l'apparition de la marquise ; il resta immobile. Les éclats de rire qu'elle fit, lui firent comprendre qu'elle n'avait plus d'amour, puisqu'elle n'avait point de colère, et sans avoir la

hardiesse de dire un seul mot, il fit une profonde révérence, et se retira la rage dans le cœur.

Voilà donc la marquise rendue à elle-même, et par conséquent convaincue que le bonheur ne pouvait se trouver nulle part, puisqu'elle ne l'avait point rencontré malgré ses recherches. Elle passa plusieurs mois dans un ennui insupportable, parce qu'elle n'avait rien mis dans son cœur à la place de cette passion tumultueuse qui l'avait occupée, remuée, secouée. Un jour qu'elle allait à l'église, elle vit à la porte une vieille femme qui avait deux enfans, et qui demandait l'aumône : la beauté de ces enfans frappa la marquise ; elle demanda à cette femme s'ils étaient à elle. Non, madame, lui répondit-elle, ils étaient nés pour être mes maîtres. Cette réponse excita la curiosité de la marquise, qui ayant donné son adresse à cette femme, la pria de venir chez elle l'après-dîné, et de lui apporter ces beaux enfans. Lorsqu'elle fut arrivée, la marquise la pria de lui expliquer ce qu'elle lui avait dit le matin ; et cette femme lui parla en ces termes.

Il y a trente ans que j'entrai au service d'un honnête homme, et après sa mort, je restai chez son fils, qui est le père de ces deux enfans. Mon maître, sans être riche, était à son aise : un malheureux procès qu'il a perdu, l'a ruiné absolument il y a six mois : il me devait presque tous mes gages, qu'il n'était pas en état de me payer; il me demanda pardon, en pleurant, de l'injustice qu'il était forcé de me faire, et m'exhorta à chercher une condition, en me promettant de me payer, si cela était jamais en son pouvoir. Je vous avoue, continua cette femme, que je n'eus par le courage d'abandonner mes maîtres dans une situation si triste; je leur donnai de grand cœur ce qu'ils me devaient, et je m'offris à rester pour aider à sa femme à blanchir du linge. Nous avons subsisté quelque tems de notre travail avec beaucoup de difficulté, parce que mon pauvre maître était devenu paralytique, et qu'il fallait qu'une de nous deux lui servît de garde. Il y a quatre jours que ma maîtresse, accablée de fatigue, est tombée malade; et ne sachant comment m'y

prendre pour les empêcher de mourir de faim, je me suis déterminée à demander l'aumône pour eux : la providence a béni mes intentions ; je me vois en état chaque jour de leur procurer le nécessaire, et j'espère les voir en santé dans peu de jours, car ils sont déjà beaucoup mieux.

Pendant ce récit, que cette digne femme n'avait pu faire sans répandre des larmes, celles de la marquise avaient coulé avec abondance : Que je vous plains, lui dit-elle quand elle eut fini de parler ; avec un cœur si excellent et si noble, vous ne méritiez pas d'être malheureuse. En vérité, reprit cette femme, je ne suis pas malheureuse : tant qu'il plaira au bon Dieu de me donner le moyen de secourir mes maîtres et de nourrir ces pauvres enfans, je me croirai fort heureuse. Y a-t-il un plus grand bonheur dans le monde que de faire du bien et de pratiquer la vertu ?

Cette réponse fut un trait de lumière pour la marquise ; cette femme venait de lui apprendre où elle pourrait enfin trouver le bonheur qu'elle avait cherché

si inutilement. Elle voulut donc essayer de le rencontrer dans cette nouvelle route qui lui était offerte. Elle fit monter cette femme et ces enfans dans son carrosse, et se fit conduire au grenier qu'occupaient le père et la mère. Son cœur fut saisi en y entrant : un peu de paille était leur lit, et à peine y avait-il dans ce grenier assez d'espace pour s'y tenir debout. La marquise ne voulut pas permettre qu'ils y passassent la nuit ; et ayant envoyé chercher une litière, elle les fit transporter dans sa maison, et voulut elle-même les coucher et pourvoir aux choses qui leur étaient nécessaires. La reconnaissance de ces bonnes gens était plus puissante que leur faiblesse ; ils demandaient perpétuellement au Seigneur, qu'il daignât la récompenser de sa charité.

Il était plus de minuit lorsque la marquise se retira dans son appartement. En jetant les yeux sur elle-même, elle se trouva dans un situation si douce, si tranquille, qu'elle n'en avait jamais éprouvé une semblable ; il lui semblait que le bonheur de toutes ces personnes

qu'elle venait de rendre heureuses, était le sien. Tous les plaisirs dont elle avait joui jusqu'alors, avaient été mêlés de trouble, d'amertumes, de craintes, et quelquefois de remords; rien de pareil dans ce qu'elle éprouvait alors. Sa satisfaction était pure et sans mélange; elle augmenta par l'heureux succès de ses soins envers les infortunés qu'elle avait secourus. Leur santé se rétablit aussi bien que leur fortune dans un emploi honnête qu'elle leur procura. Elle s'était trop bien trouvée de cet essai, pour s'en tenir là; elle multiplia ses bonnes œuvres : bientôt ses grandes richesses lui parurent médiocres, eu égard à la nouvelle passion qu'elle avait conçue. Pour s'y livrer davantage, elle retrancha tout l'argent qu'elle donnait au faste, c'est-à-dire, qu'elle se priva de ses diamans, de son équipage; qu'elle renonça au jeu, au spectacle, et ne s'accorda plus que les dépenses purement nécessaires. Jusques-là, le desir d'être heureuse avait été son unique motif; sa charité n'avait point eu Dieu pour motif, et voici ce qui en arriva. Tous ceux qu'elle assista,

ne furent pas reconnaissans, leur ingratitude blessa son cœur; et comme elle avait compté sûr leur jóie et leur reconnaissance, elle se trouva désagréablement trompée, et craignit de n'avoir pas trouvé le bonheur réel. Elle lui avait pourtant tout sacrifié, et s'était détachée de tout; son cœur vide était donc débarrassé de tous les obstacles à la grande piété; il n'y avait plus qu'un pas à faire pour y parvenir, et ce pas consistait à faire tout ce qu'elle faisait alors, en vue de Dieu. Elle le comprit enfin : ce fut alors qu'elle jouit d'un bonheur inaltérable, qui dura autant que sa vie, et qui l'accompagna au-delà du tombeau.

LADY LUCIE.

Nous avons bien de l'obligation à lady Sensée; voilà une des plus belles histoires que j'aye jamais entendues. Je suis bien résolue à devenir heureuse, parce que je connais à présent en quoi consiste le bonheur.

LADY LOUISE.

Comment, ma chère, vous voudriez,

comme cette marquise, n'avoir ni diamans, ni équipage, et renoncer absolument à tout pour faire du bien?

LADY LUCIE.

Eh mais, madame, je veux être heureuse; suis-je blâmable de souhaiter de l'être tout autant que je le pourrai?

LADY LOUISE.

Ma Bonne, n'y a-t-il point un autre chemin pour arriver au bonheur? Faut-il absolument imiter cette dame que j'admire, sans avoir le courage de renoncer à tout comme elle?

LADY CHARLOTTE.

Si je dis ce que je pense, je crois qu'elle était un peu extravagante. A la bonne heure qu'elle eût donné une partie de son bien aux pauvres; mais je voudrais qu'elle eût gardé l'autre pour vivre comme une femme de qualité : cela me paraîtrait plus raisonnable. Vous riez, ma Bonne!

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; vous plaidez votre cause avec feu : je ris aussi de lady Lucie, que je vais contredire : elle a oublié

qu'une philosophe ne doit rien croire sans preuve; cependant elle donne une foi aveugle à l'histoire de lady Sensée. Qui vous a dit, ma chère, que cette histoire n'est pas inventée à plaisir? Qui vous a dit que cette dame ne s'est pas trompée, en croyant être heureuse; peut-être n'était-elle qu'extravagante, comme le dit lady Charlotte?

LADY CHARLOTTE.

Ah! que je suis contente! ma Bonne dit que j'ai raison.

MADEM. BONNE.

Prenez garde, ma chère; j'ai dit peut-être, je n'ai rien décidé, parce que je veux examiner auparavant. Voyons d'abord ce que c'est qu'un cœur heureux et content.

LADY MARY.

C'est un cœur qui est tout-à-fait bien aise.

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; mais que faut-il faire pour que le cœur soit tout-à-fait bien aise? Qu'en pensez-vous, lady Lucie?

LADY LUCIE.

En vérité, ma Bonne, je crois que mon cœur sera parfaitement content, quand j'aurai fait tout le bien qui dépendra de moi.

MADEM. BONNE.

Et après cela vous ne desirerez plus rien?

LADY LUCIE.

Non, ma Bonne; je le crois du moins.

MADEM. BONNE.

Et si, dans cette situation, on vous disait : Vous pouvez devenir tout-à-l'heure une grande reine; votre cœur ne souhaiterait-il pas le devenir?

LADY LUCIE.

Voilà une furieuse tentation, ma Bonne; car enfin, si j'étais reine, je pourrais faire plus de bien qu'à présent.... Attendez pourtant; si j'eusse dû faire plus de bien dans une autre situation que dans la mienne, le bon Dieu m'y aurait placée; car je pense qu'il fait toujours tout pour le mieux : cela ne lui eût

rien coûté de me faire reine, si j'eusse pu être meilleure sur le trône que dans l'état où je suis : puisqu'il ne l'a pas fait, il faut croire que cela n'aurait pas été si bien. Allons, ma Bonne, voilà qui est décidé ; je ne voudrais pas être reine, je ne veux être que ce que je suis, et je ne souhaiterai plus rien quand je ferai tout le bien que je pourrai faire dans la situation où Dieu m'a mise.

MADEM. BONNE.

Voilà qui est décidé, vous ne voudriez pas être reine ; mais craignez-vous de le devenir ? Si cela arrivait sans que vous vous en mêlassiez ?

LADY LUCIE.

Je ne sais pas trop, ma Bonne, je crois pourtant que non ; car si je ne m'en mêlais pas, ce serait Dieu qui s'en mêlerait, et qui aurait sans doute ses raisons pour le faire : ainsi, toute réflexion faite, je ne désirerais rien, et je ne craindrais rien.

MADEM. BONNE.

Et alors votre cœur serait absolument heureux et content ; car voilà la vraie

définition du bonheur. C'est un état dans lequel on se trouve si bien, qu'on ne voudrait pas choisir de le changer contre un autre.

MISS CHAMPÊTRE.

Si on est si content de son état qu'on ne voudrait pas le changer pour un autre, on craindrait de le perdre; or vous nous avez dit qu'un cœur heureux ne craint rien.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère, ma définition ne vaut rien, il faut en donner une autre. Un cœur heureux est un cœur qui ne souhaite rien, et qui ne craint rien. Nous examinerons une autre fois quelles sont les choses qui peuvent nous conduire à cette situation; il est tems à présent de nous quitter.

VI.e DIALOGUE.

MADEM. BONNE.

Je vous ai promis de vous donner aujourd'hui le portrait de la femme forte, il faut vous tenir ma parole. Lady Sensée l'a appris par cœur dès l'âge de six ans; ainsi elle va vous le répéter.

LADY SENSÉE.

Qui me trouvera une femme forte? Elle est plus précieuse que les perles. Le cœur de son mari prendra confiance en elle avec raison, car par ses soins il ne manquera de rien; elle lui fera du bien tous les jours de sa vie, et elle ne lui fera jamais de mal.

La femme forte prend de la laine et du fil de lin; elle fait tous les ouvrages qu'elle veut avec ses doigts; elle est comme le navire d'un marchand qui apporte son pain de loin.

La femme forte se lève de grand matin, et même avant le jour, pour acheter les provisions nécessaires à sa maison, et

pour distribuer le travail des servantes : le travail la rend forte; elle ne dédaigne point de prendre le fuseau et la quenouille.

Elle examine un champ et l'achète, et elle plante la vigne du fruit de ses mains. Elle est toujours gaie et contente, parce qu'elle éprouve que ses occupations sont bonnes, et que l'ordre qui est établi dans sa maison, la réjouit. La lampe ne s'éteint point pendant la nuit, parce qu'elle a soin de veiller elle-même à ce que les servantes y mettent de l'huile.

Elle étend sa main pour soulager le pauvre; elle assiste le malheureux.

Elle ne craint point la neige pour sa famille, car tous ceux qui sont sous sa conduite, ont un double vêtement.

Elle se fait des tours de lit et toutes sortes de meubles; elle s'habille d'écarlate.

Quand son mari est assis à la porte de la ville avec les anciens, tout le monde lui fait honneur à cause de sa femme : tous conviennent qu'il est heureux.

Elle fait du linge et le vend ; elle fait des ceintures qu'elle donne aux mar-

chands. La force et l'honneur composent sa ceinture, et elle ne craint point la mort. Elle n'ouvre jamais la bouche qu'avec sagesse : la charité et la douceur sont sur ses lèvres : elle ne mange pas le pain de paresse.

Ses enfans la nomment bienheureuse, et bénissent le bonheur qu'ils ont eu de naître d'une telle mère ; son mari lui dit aussi : plusieurs filles se sont bien comportées, mais tu les surpasses toutes.

La grace trompe, la beauté s'évanouit ; mais la femme qui craint le Seigneur, sera louée, même après que sa grace et sa beauté auront disparu. Qu'elle recueille le fruit de ses mains, c'est-à-dire, de ses vertus ; et que ces mêmes actions la louent aux portes, c'est-à-dire, à la fin de sa vie, et au moment où elle doit paraître devant son juge.

LADY SPIRITUELLE.

Quel portrait, ma Bonne ! on se moquerait d'une dame qui ferait toutes ces choses ; par exemple, qui travaillerait et qui ferait vendre son ouvrage par des marchands.

MADEM. BONNE.

Pas tant que vous croyez, ma chère. J'ai connu plusieurs dames de grande qualité qui travaillaient toute l'année pour faire des charités aux pauvres : j'en ai connu une entre autres, qui était belle comme un ange, et fort délicate de son tempérament ; ses doigts étaient presque écorchés à force de travailler à de grosses toiles. Il est vrai que ce n'est plus l'usage que les dames fassent des ouvrages grossiers : n'importe, elles ne doivent pas manger le pain de paresse ; elles doivent, en ce tems-ci comme autrefois, s'occuper du soin de leur maison, et ne pas s'en rapporter à des domestiques. Je connais à Londres des dames qui vivent dans le grand monde, qui se trouvent même dans les assemblées quand la bienséance l'exige ; cependant elles ressemblent beaucoup à ce portrait, et ne s'embarrassent guères si les sots se moquent d'elles.

LADY SENSÉE.

Je gage que j'en nommerais bien une. Voulez-vous bien, ma Bonne, que je vous

répète ce que j'ai ouï dire à cette dame au sujet d'un bal ?

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère, mais ne la nommez pas.

LADY SENSÉE.

On priait cette dame d'aller au bal qui se donna pour célébrer la naissance du prince héritier de l'empire des Russes; et comme elle refusait d'y aller, on lui demanda si elle croyait que ce fût un péché. Non, reprit cette dame; il y a des bals particuliers qui ne sont que des assemblées d'honnêtes gens, et je crois qu'on peut y aller sans offenser Dieu; mais on ne va au bal que pour s'y divertir, et je suis sure que je ne m'y amuserais guère. Pourquoi ? lui demanda-t-on. Si j'allais à ce bal, répondit-elle, je ne pourrais me dispenser d'aller aux autres quand on m'en prierait, et pendant tout le tems que j'y serais, au lieu de m'occuper de ce que je verrais, je ne penserais qu'à mes affaires, qui souffriraient le lendemain du tems qu'il faudrait donner au sommeil. Je trouve ma vie trop courte

pour remplir mes devoirs ; le soin de m'en acquitter fait mes délices ; ne serais-je pas extravagante de sacrifier des plaisirs utiles à des occupations frivoles qui me donneraient du dégoût, de l'ennui, et peut-être des remords ?

LADY SPIRITUELLE.

Je ne conçois pas qu'il puisse y avoir du plaisir à renoncer à tout pour s'ensevelir dans sa maison, et s'y occuper du soin de son ménage ?

MADEM. BONNE.

Osez-vous bien douter du plaisir que l'on trouve à remplir ses devoirs, après ce que le Saint-Esprit vient de vous dire de la femme forte? Voyons ce qu'il prononce par rapport aux femmes dissipées, qu'on regarde pourtant comme de très-honnêtes personnes.

La sagesse délivrera l'homme de bien de la femme qui est affectée, et qui fait la belle parleuse ; elle a oublié l'éducation de sa jeunesse et l'alliance de son Dieu.

La femme folle se montre à la fenêtre, pour tâcher de plaire aux jeunes gens : elle se pare, pour leur donner de l'amour :

elle aime le bruit, les assemblées et les places publiques ; elle est sotte, et vit dans une grande ignorance ; on la voit toujours dans les lieux les plus fréquentés de la ville.

Une belle femme qui vit ainsi, est comme une bague d'or au groin d'une truie. La femme folle est toujours prête à rire, à s'amuser avec les hommes ; mais ceux qu'elle amuse, n'ont point de sens.

Une femme babillarde est pour son mari, comme une montagne pleine de cailloux à un vieillard qui marche nu-pieds. Une femme querelleuse est comme une paire de bœufs qui tirent chacun de leur côté. Celle qui aime le vin et les liqueurs, sera pour son mari un crève-cœur. Il n'y a rien de bon à attendre d'une femme qui a perdu la honte, et qui ne se soucie pas de faire parler d'elle ; elle doit être regardée comme une truie, une chienne. La femme querelleuse serait bonne à envoyer contre une armée, car elle ferait fuir tous les hommes qui la composent.

Rassemblez, mes enfans, tous les caractères de la femme folle. Elle est affec-

tée dans son parler, elle a oublié son éducation ; elle se montre à la fenêtre et dans les assemblées ; elle se pare pour paraître belle et pour plaire ; elle est toujours prête à rire ; elle est babillarde, querelleuse ; elle aime le vin et les liqueurs ; elle a perdu la honte, et dit : Je ne m'embarrasse pas de ce que le monde dit de moi. Choisissez maintenant, mesdames, à laquelle de ces deux femmes vous voulez ressembler, et souvenez-vous, s'il vous plaît, que ce n'est pas moi qui ai fait ces portraits.

LADY LOUISE.

En vérité, cela fait trembler ; je me suis reconnue à quelques traits de la femme folle, et point du tout à ceux de la femme forte.

MADEM. BONNE.

Il faut apprendre ces deux portraits par cœur, mes enfans, et vous demander tous les soirs : A laquelle de ces femmes ai-je ressemblé aujourd'hui ? Commençons présentement nos histoires.

LADY MARY.

Permettez-moi auparavant, ma Bonne,

de vous faire une question. Avant d'aller en France, vous nous aviez promis de nous expliquer ce que c'est que les métaux, et vous n'avez pas pensé à vous acquitter de votre parole. Il y eut hier un gentilhomme qui dîna chez nous; il a parlé de végétaux, de métaux, et de beaucoup d'autres choses que je n'entendais pas. Cela m'a donné du chagrin, car papa a dit que cet homme avait raconté de belles choses, et j'ai perdu tout cela.

MADEM. BONNE.

Lady Sensée, ménagez ma poitrine, et expliquez cela à ces dames.

LADY SENSÉE.

Je crois que l'on partage tout ce qui est sur la terre et sous la terre, en trois classes ou trois familles, qu'on nomme les animaux, les végétaux et les minéraux.

LADY SPIRITUELLE.

Et les hommes, est-ce qu'on les compte pour rien ?

MADEM. BONNE.

Ils sont dans la classe des animaux avec

tout ce qui respire; l'homme, quant à son corps, n'est qu'un animal, comme la puce, la mouche, et une grande quantité d'animaux beaucoup plus grands et plus petits que lui. Or les animaux ont la vie et le mouvement.

LADY VIOLENTE.

Vos leçons commencent à ne plus tant m'ennuyer, ma Bonne; j'aime à la folie tout ce qui regarde la physique: dites-moi donc, s'il vous plaît, ce que l'on appelle la famille des végétaux?

MADEM. BONNE.

Allons, madame, courage; je gagnerai ma gageure. Je vais répondre à votre question. Les végétaux sont toutes les choses qui ont la vie, et qui n'ont point de mouvement.

LADY VIOLENTE.

Voilà qui est singulier. J'avais toujours cru que tout ce qui avait la vie, avait le mouvement.

MADEM. BONNE.

Les arbres, les plantes, les racines et les fleurs ont la vie, et n'ont point de mouvement. Les minéraux, qui sont

dans la troisième famille, n'ont ni la vie ni le mouvement, comme l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le mercure, l'étain, etc.

MISS SOPHIE.

Je connais tous ces métaux, excepté le mercure.

MADEM. BONNE.

J'en ai justement une petite bouteille dans ma poche; c'est un minéral qui vous ressemble, ma chère, il remue toujours, il ne peut se tenir en place.

LADY MARY.

Pour cela on le nomme vif-argent. Ah, ma Bonne, que cela est lourd!

MADEM. BONNE.

Je vais le répandre sur la table à thé qui a des rebords; car, sans cela, il s'enfuirait.

LADY CHARLOTTE.

Comme cela remue! Et à quoi cela sert-il, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

A mille choses, mes enfans. On s'en sert

pour la médecine; on en met derrière les glaces, dans les baromètres, etc.

LADY MARY.

Je ne vois point de vif-argent ou de mercure à ce miroir; où est-il? Comment fait-on pour l'empêcher de s'enfuir?

MADEM. BONNE.

Il est derrière le miroir, et c'est lui qui arrête votre vue, qui sans cela passerait tout au travers; et on l'arrête, on le fixe par une feuille d'étain qui est fort mince. Mais c'est assez parler du vif-argent; revenons aux animaux. Il y en a de différentes espèces : les raisonnables; qui sont les hommes; les volatils, qui sont tous les oiseaux qui vivent dans l'air; les terrestres, qui sont ceux qui vivent sur la terre ou dans la terre; les aquatiques, qui sont ceux qui vivent dans l'eau, et enfin les amphibies. Ces derniers vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau, comme les canards, les cignes, et quantité d'autres.

LADY TEMPÊTE.

J'ai souvent entendu dire en parlant

des personnes qui n'ont point un caractère décidé, c'est un amphibie, qui n'est ni chair ni poisson : je ne pouvais pas concevoir ce que cela voulait dire, je l'entends à présent.

MISS BELLOTTE.

Je suis bien fâchée de ne vous avoir pas connue plutôt, mademoiselle; je sens que je suis d'une telle ignorance que j'en suis toute honteuse. Je veux réparer le tems perdu, et m'instruire de mille choses toutes simples que je n'entends pas.

MADEM. BONNE.

Outre qu'il est honteux d'être ignorantes, il y a encore une grande raison qui doit vous faire chercher à être instruites. Vous serez toutes mariées, mesdames, et vous épouserez des hommes qui auront beaucoup étudié, voyagé, et qui devront être savans. Si vous ne savez parler que de vos coiffures, et que vous ayez un mari qui ait profité de son éducation, il s'ennuiera avec vous, il cherchera d'autre compagnie, parce qu'il ne connaîtra rien à votre

conversation; au lieu que si vous êtes instruites, vous lui ferez aimer sa maison, et il sera charmé de s'entretenir avec vous. A présent, lady Charlotte, dites-nous vótre histoire.

LADY CHARLOTTE.

Achab voulant faire la guerre, consulta ses faux prophètes, qui lui prédirent la victoire. Or le roi de Juda qui était un prince qui craignait Dieu, avait mené des troupes à Achab. Ce prince, qui se nommait Josaphat, dit au roi d'Israël : n'y a-t-il point quelque prophète du Seigneur? Achab lui répondit : il y en a un nommé Michée, mais il ne me prédit jamais que du malheur. Envoyez-le chercher, je vous prie, lui dit Josaphat. Ceux qui furent chercher Michée lui dirent : vous voyez que tous les prophètes ont prédit la victoire au roi, n'allez pas lui dire autre chose. Michée répondit : je ne m'embarrasse point de ce que les autres ont dit, pour moi, je dirai les paroles que le Seigneur me mettra dans la bouche. Michée dit donc à Achab : tu seras tué dans cette

bataille. Je vous l'avais bien dit, reprit Achab, qu'il ne me prédirait que du mal : c'est pourquoi j'ordonne qu'on le mette en prison, et quand je serai revenu victorieux, je le ferai mourir. J'y consens de bon cœur, dit Michée : si tu reviens, dis que je suis un imposteur. Achab fut tué dans cette bataille ; et comme on lavait son corps, les chiens léchèrent son sang. Son fils, qui régna en sa place, ne fut pas meilleur que lui. Etant tombé malade, il envoya un de ses serviteurs consulter les faux dieux. Elie l'arrêta, et lui dit : n'y a-t-il point de Dieu en Israël, puisque votre maître envoie consulter les idoles ? Dites-lui de la part de Dieu, que pour punir ce péché, il ne relevera jamais du lit sur lequel il est couché. Le roi ayant appris que c'était Elie qui lui annonçait la mort, envoya un de ses capitaines avec cinquante hommes pour le prendre ; mais le feu du ciel étant descendu sur eux, les brûla. La même chose arriva à une seconde troupe qui avait été envoyée contre Elie, ce qui n'empêcha pas ce prince impie et en-

durci : d'en envoyer une troisième. Ces derniers étaient d'honnêtes gens, et leur capitaine se prosterna aux pieds d'Elie, au lieu de le menacer, et il ne leur arriva aucun mal.

Alors Elie, par ordre de Dieu, suivit ce capitaine, et étant entré chez le roi, il lui réitéra ses menaces, qui s'accomplirent. Ensuite le prophète dit à Elisée : je te prie, laisse-moi. Elisée lui répondit : vive le Seigneur, je ne vous quitterai point; car il savait que Dieu devait en ce jour enlever son maître. Ils arrivèrent au bord du Jourdain, et le prophète ayant frappé les eaux avec son manteau, elles s'ouvrirent en deux parties pour leur donner le passage. Elie dit à son disciple : que veux-tu que je te laisse en te quittant ? Elisée lui répondit : laissez-moi votre double esprit. Tu seras exaucé si tu me vois enlever, dit le prophète. Ils se promenaient en parlant; mais tout-à-coup Dieu enleva Elie dans un char de feu. Elisée s'écriait après lui et disait : oh mon père ! le chariot, le conducteur d'Israël. Tout-à-coup il ne le vit plus, mais seulement

son manteau qui était tombé, et qui fut ramassé par Elisée.

MADEM. BONNE.

Remarquez dans cette histoire, mesdames, le caractère des rois et des grands : ils veulent bien quelquefois consulter les prophètes, c'est-à-dire, demander des conseils; mais si on s'avise de leur répondre autrement qu'ils ne le souhaitent, on devient leur ennemi : aussi ne sont-ils environnés que de lâches flatteurs, et la vérité ne parvient jamais jusqu'à eux. Il faut faire beaucoup d'attention à ceci, mes enfans : quoique vous ne soyez pas nées princesses, vous êtes riches et de grande qualité; en voilà assez pour vous attirer des flatteurs, et si vous êtes assez malheureuses pour les écouter, vous vous perdrez.

LADY CHARLOTTE.

Il faut que je vous dise, ma Bonne, ce qui m'est arrivé. Notre femme de charge est une flatteuse; elle ne vous a jamais pardonné la pénitence que vous m'avez donnée de servir ma servante; quand elle a sû que vous étiez revenue,

elle a tenu mille mauvais discours, et les autres domestiques ont suivi son exemple. Elle dit que vous êtes fort ridicule; que maman a grand tort de vous laisser la liberté de me maltraiter, et que les enfans qui sont sous votre conduite sont très à plaindre.

MADEM. BONNE.

Et que lui avez-vous répondu, ma chère ?

LADY CHARLOTTE.

Je lui ai dit qu'elle parlait comme une sotte; que vous étiez douce comme un mouton, et que vous ne nous repreniez jamais que pour notre bien.

MADEM. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère, d'avoir pris ma défense; mais vous pouviez le faire sans parler durement à cette femme, qui n'en sait pas plus long que ce qu'elle dit. Pour vous remercier de la bonne volonté que vous avez eue pour moi dans cette occasion, je vous condamne à demander excuse à cette femme de l'avoir appelée sotte; vous deviez respecter son âge, et lui parler honnêtement.

MISS SOPHIE.

Voilà une singulière récompense que vous donnez à lady Charlotte ; je m'imagine qu'elle se passerait d'un tel remercîment.

LADY CHARLOTTE.

Non, sur ma conscience, ma chère ; j'ai pris la résolution d'être toujours bonne fille : comment pourrais-je l'exécuter si ma Bonne n'avait pas la bonté de me reprendre ?

MADEM. BONNE.

Je pleure de joie, ma chère Charlotte ; avec de tels sentimens, vous serez bientôt parfaite : que ne donnerais-je pas pour voir toutes ces dames dans les mêmes dispositions ! il faut espérer que cela viendra.

MISS SOPHIE.

Tenez, ma Bonne, je ne suis pas une sotte ; je sais fort bien que vous êtes très-contente de toutes ces dames ; c'est par politesse que vous les avez nommées, et je pense que cela ne regardait que moi.

LADY VIOLENTE.

Je pourrais fort bien y avoir une bonne part, madame; car je suis par fois assez méchante, et je fais assez souvent tourner la tête à ma pauvre gouvernante.

MADEM. BONNE.

Eh bien, mesdames, je veux bien que vous croyiez que je vous avais un peu en vue en disant cela. Vous sentez votre mal, c'est déjà quelque chose; c'est le commencement de la guérison; elle s'achevera, s'il plaît à Dieu: dites votre histoire, miss Bellotte.

MISS BELLOTTE.

Elisée étant revenu sur le bord du Jourdain avec le manteau d'Elie, dont il avait hérité, frappa les eaux avec ce manteau, et elles s'ouvrirent une seconde fois pour lui donner passage. Il fut ensuite dans un autre endroit, et les habitans lui représentèrent que leurs terres étaient fort bonnes, mais que la mauvaise qualité des eaux qui les arrosaient les empêchait de produire. Elisée se fit donner un vase plein d'eau; il y

mit du sel, et l'ayant jeté à la source de ces eaux, elles devinrent saines.

Le prophète monta ensuite à Béthel, et des petits garçons qui sortaient de la ville, se moquèrent de lui, parce qu'il n'avait plus de cheveux, et l'appelèrent tête pelée. Elisée les maudit, et en même tems il sortit deux ours de la forêt voisine, qui mirent en pièces quarante-deux de ces méchans enfans.

Le roi d'Israël, voulant faire la guerre aux Moabites, appela à son secours Josaphat, roi de Juda, et le roi d'Edom. Ces trois princes étant arrivés dans un lieu où il n'y avait point d'eau, Josaphat demanda s'il n'y avait point en ce lieu quelque prophète du Seigneur; et comme on lui eût nommé Elisée, il dit: Faites-le venir, car je sais que l'esprit du Seigneur habite en lui. Lorsqu'Elisée fut venu, il dit au roi d'Israël: Qu'y a-t-il entre vous et moi? que ne demandez-vous du secours aux dieux de votre père et de votre mère? Si vous étiez seul, je ne daignerais pas seulement vous regarder; mais à cause de Josaphat, le Seigneur vous donnera non-seulement de l'eau,

mais encore la victoire sur vos ennemis. Faites faire dans cette plaine quantité de grandes fosses, et elles s'empliront d'eau, quoiqu'il ne vienne ni vent ni pluie. Le Seigneur exécuta ce que son prophète avait promis de sa part : les fosses se remplirent d'eau; et le lendemain, quand le soleil donna sur ces fosses, elles parurent pleines de sang aux yeux des Moabites. Alors ils crurent que les trois rois, leurs ennemis, avaient pris querelle ensemble, et s'étaient entre-tués. Ils se hâtèrent donc d'accourir pour piller leur camp, et ils se précipitèrent comme d'eux-mêmes dans l'épée des Israélites. Ils furent défaits, leurs villes et leurs camps détruits : ce qui mit leur roi dans une si grande rage, qu'il amena sur les murailles le fils qui devait lui succéder, et l'offrit en holocauste à ses dieux devant tout Israël.

MADEM. BONNE.

Je disais à lady Charlotte, il n'y a qu'un moment, qu'il fallait respecter les vieilles gens : voyez, mesdames, le terrible châtiment que Dieu fait à ces mé-

chans petits garçons qui s'étaient moqués du prophète.

MISS MOLLY.

Je vous avoue, ma Bonne, que j'ai le défaut de rire des vieilles gens. La nourrice de maman vient nous voir quelquefois; comme cette bonne femme n'a plus de dents, cela la fait parler d'une manière si singulière, que je ris comme une folle quand elle est partie; je suis venue à bout de la contrefaire si bien, que cela fait rire aussi tous les domestiques de la maison.

MADEM. BONNE.

Le bel emploi pour une fille de qualité, de faire le singe devant des servantes et des valets! Comment voulez-vous qu'ils vous respectent, après vous avoir vu faire de telles bassesses? Apprenez qu'il n'y a rien de si bas, que de se moquer des vieilles gens, ou de ceux que Dieu a affligés de quelque défaut naturel. Les premiers méritent du respect; les seconds, de la compassion. Je vous avoue, ma chère, que je serais bien fâchée, si vous ne vous corrigiez pas de

ce défaut : il annonce ordinairement un cœur méchant et malin. Lady Spirituelle, dites à ces dames comment on en agissait à Sparte avec les vieillards.

LADY SPIRITUELLE.

La république de Sparte passait pour avoir les meilleures et les plus sages lois; je ne pense pas comme cela, mesdames, car je trouve la plus grande partie de ces lois ridicules et mauvaises; mais j'aime beaucoup celles que les Spartiates suivaient à l'égard des vieillards. Il n'était pas permis aux jeunes gens de s'asseoir en leur présence; et quand ils venaient dans les assemblées publiques, on leur cédait les meilleures places. Les Athéniens n'avaient pas les mêmes attentions. Un jour qu'il y avait à Athènes des ambassadeurs de Sparte, ils furent scandalisés de voir dans la foule de pauvres vieillards qui étaient poussés, sans pouvoir trouver une bonne place pour voir le spectacle. Les ambassadeurs, qu'on avait mis dans la place d'honneur, ne purent souffrir cela; et s'étant levés, ils forcèrent ces vieillards à s'asseoir en leur

place, et donnèrent par-là une bonne leçon aux Athéniens.

LADY VIOLENTE.

Je suis bien fâchée quand j'entends raconter quelques sottises des Athéniens; je suis comme lady Spirituelle, je les aime beaucoup plus que les Lacédémoniens, dont je trouve les lois barbares.

MADEM. BONNE.

Vous êtes bien hardies, mesdames, d'oser blâmer les lois des Lacédémoniens, que les plus grands hommes admirent. Il me prend envie de vous demander pourquoi vous aimez les Athéniens, et pourquoi vous haïssez les Lacédémoniens; car il ne faut jamais aimer ou haïr par caprice, et sans pouvoir donner de bonnes raisons de son amour ou de sa haine.

LADY VIOLENTE.

Mon amour et ma haine sont fondés sur de bonnes raisons. Je hais les Lacédémoniens, parce qu'ils étaient cruels, qu'ils voulaient toujours rester ignorans, et que leurs femmes n'avaient point de modestie. J'aime les Athéniens, parce

qu'ils étaient savans, qu'ils punissaient l'oisiveté, l'ingratitude. Il est vrai qu'ils avaient de grands défauts; mais pourtant j'aime mieux les défauts des Athéniens que les vertus des Lacédémoniens. Permettez-moi de dire à ces dames comment on traitait les enfans à Sparte.

MADEM. BONNE.

J'y consens de bon cœur; mais souvenez-vous qu'en nous faisant remarquer les défauts des Lacédémoniens, la justice demande que vous disiez quelque chose de leurs vertus.

LADY SPIRITUELLE.

Je ne leur trouve pas de vertus, je vous assure.

MADEM. BONNE.

Comment pouvez-vous dire cela, ma chère? La grande obéissance qu'ils avaient pour les lois, n'était-elle pas une vertu?

LADY SPIRITUELLE.

Non, en vérité, ma chère Bonne: je vous demande pardon de n'être pas de votre sentiment; mais vous voulez que nous vous disions toujours la vérité, et je mentirais, si je disais que je trouve

cela une vertu. Tenez, ma Bonne, je dois vous obéir : mais, si vous me disiez de tuer lady Mary, mon obéissance serait-elle une vertu ? Obéir à de mauvaises lois, n'est-ce pas être bien méchant ?

LADY VIOLENTE.

Voilà justement ce que je pense : par exemple, une des lois de Sparte était d'accoutumer les enfans à mépriser la douleur : cela est fort bien ; mais pour leur faire prendre cette bonne habitude, il y avait certains jours de fêtes où on les menait dans les temples, pour les fouetter jusqu'au sang, sans qu'ils eussent fait aucune faute : encore il ne fallait pas pleurer. Un enfant qui aurait pleuré, aurait perdu sa réputation : aussi est-il arrivé plusieurs fois que ces malheureux enfans sont morts sous les coups, sans jeter une larme ; et ce qu'il y a de plus abominable, c'est que les pères et les mères étaient là ; ils voyaient tranquillement déchirer leurs pauvres enfans, et les exhortaient à souffrir sans se plaindre.

MADEM. BONNE.

Voilà une raison sans réplique, et un

motif légitime pour les jeunes dames de haïr les Lacédémoniens. J'avoue aussi que je n'ai rien à répliquer à lady Spirituelle. Pour que l'obéissance aux lois soit une vertu, il faut que ces lois soient bonnes ; si elles sont mauvaises, plus on est exact à les observer, plus on est méchant.

MISS BELLOTTE.

Pour moi, je n'y fais pas tant de façons : d'abord que les choses me plaisent, je les crois bonnes; si elles me déplaisent, je dis d'abord qu'elles ne valent rien.

MADEM. BONNE.

C'est le moyen de juger tout de travers. J'espère que vous n'agirez pas ainsi à l'avenir. Vous avez beaucoup d'esprit, ma chère, et même un génie supérieur : il n'est question que de mettre de la justesse dans cet esprit-là ; et si vous voulez m'aider, nous y travaillerons : je suis sure que nous y réussirons. Lady Violente, vous m'avez dit que les Athéniens punissaient l'ingratitude ; il me semble que je vous ai donné, il y a deux ans, une fort jolie histoire à ce sujet ; voudriez-vous nous la raconter ?

LADY VIOLENTE.

Oui, ma Bonne; je m'en souviens fort bien. Il y avait dans la ville d'Athènes des juges qui étaient chargés de punir les ingrats; mais c'était une chose si rare, qu'ils n'avaient rien à faire. Ils s'ennuyèrent d'aller tous les jours à leur tribunal sans y trouver personne, et mirent une cloche à la porte de leur maison, afin qu'on pût la sonner, quand on aurait besoin d'eux. On fut si long-tems à sonner cette cloche, que l'herbe qui croissait à la muraille, s'entortilla avec la corde. Dans ce tems-là, il y avait dans la ville un homme qui, voyant que son cheval était devenu si vieux qu'il ne pouvait plus travailler, ne voulut pas le nourrir à rien faire, et le mit hors de son écurie. Ce pauvre cheval marchait tristement dans la rue, comme s'il eût deviné qu'il était en danger de mourir de faim. Il passa par hasard proche de la maison des juges dont j'ai parlé; et voyant de l'herbe à la muraille, il s'éleva sur le bout de ses pieds pour tâcher de l'attraper : il eut beau faire, il ne prit que la corde, ce qui fit sonner la cloche

plusieurs fois. Les juges vinrent aussitôt pour voir ce qu'on leur voulait; et voyant que c'était un cheval qui sonnait la cloche, ils demandèrent à qui il appartenait. Quelques-uns des voisins leur dirent qu'il n'appartenait plus à personne, et que son maître lui avait donné son congé, parce qu'il ne pouvait plus travailler. Vraiment, dirent les juges, cette affaire nous regarde; c'est une véritable ingratitude à cet homme de jeter dehors un pauvre animal domestique qui a usé sa vie à son service; nous ne pouvons souffrir cela. Effectivememt, ils firent venir le maître de ce cheval, et l'obligèrent à donner une somme pour nourrir cet animal le reste de ses jours.

LADY SPIRITUELLE.

Avouez, mesdames, que c'était une belle chose qu'une ville où il n'y avait pas d'ingrats, et où l'on punissait l'ingratitude, même envers les bêtes. Ce n'est pas là tout. A Londres, et dans tous les autres endroits du monde, on punit les gens qui font de mauvaises actions : à

Athènes, on punissait aussi ceux qui manquaient à en faire de bonnes.

MADEM. BONNE.

Nous dirons cela la première fois, ma chère; il est tard; il nous reste encore une histoire de la Sainte-Ecriture à écouter, et nous devons aussi dire un mot de la géographie.

MISS MOLLY.

La femme d'un prophète, qui était veuve, vint un jour trouver Elisée, et lui dit : Seigneur, vous savez que mon mari était serviteur de Dieu; il est mort avant de pouvoir payer ses dettes, et présentement ses créanciers veulent prendre mes deux fils pour être esclaves. Qu'avez-vous dans votre maison, lui demanda Elisée? Je n'ai rien qu'un pot plein d'huile, lui répondit la veuve. Allez, dit le prophète; empruntez de vos voisins une grande quantité de cruches vides; ensuite vous fermerez la porte de votre maison, et vous verserez votre huile dans ces cruches. Cette veuve obéit, et elle avait beau verser, l'huile de sa cruche coulait toujours comme si elle n'eût pas

eu de fond. Elle dit à son fils : Apportez-moi encore une cruche. Elles sont toutes pleines ; lui répondit-il : alors l'huile cessa de couler, et cette femme vendit cette huile, et paya ses créanciers.

Un jour le prophète passant par Suriem, une femme riche le pria d'entrer chez elle, pour manger un morceau : toutes les fois qu'il passait par-là, elle lui faisait la même prière. Elle dit même à son mari : Je connais qu'Elisée est un homme de Dieu ; permettez-moi donc de lui faire un lit dans notre maison en une chambre haute, afin qu'il puisse s'arrêter ici quand il le jugera à propos. Elisée fut sensible à la charité de cette femme, et souhaitait de lui en marquer sa reconnaissance. Son serviteur lui dit : Seigneur, cette femme n'a point d'enfans. Le prophète l'ayant fait appeler, lui dit : Dans un an vous aurez un fils : et cela arriva en effet. Quelques années après, cet enfant étant allé aux champs avec ceux qui allaient porter le dîné à son père, fut pris d'un si violent mal de tête, qu'il fallut bien vîte le reporter à la maison ; et sa mère l'ayant pris sur

ses genoux, lui vit rendre le dernier soupir. Cette femme alors, pleine de foi, porta l'enfant sur le lit d'Elisée, et étant montée sur un âne, elle fut à la montagne, et se jeta aux genoux du prophète. Le domestique d'Elisée voulait l'empêcher, mais il lui dit: Laissez-la faire, son ame est accablée de douleur, et le Seigneur ne m'en a point déclaré le sujet. La Sunamite lui apprit alors ce qui lui était arrivé, et Elisée dit à son domestique: Allez chez cette femme, et mettez mon bâton sur le corps mort de son enfant. Mais la Sunamite lui dit: Je ne vous quitterai pas que vous ne veniez avec moi. Le prophète la suivit donc; et s'étant enfermé dans sa chambre, il pria Dieu avec tant d'ardeur, qu'il en obtint la résurrection de l'enfant de cette charitable Sunamite.

MADEM. BONNE.

Vous voyez, mes enfans, qu'une œuvre de charité n'est jamais perdue: remarquez aussi que, quoiqu'il faille faire la charité à tous les pauvres, il faut sur-tout avoir soin d'assister ceux qui ont la crainte du

Seigneur : il a beaucoup d'égard aux prières des pauvres ; ils sollicitent sa miséricorde pour leurs bienfaiteurs. Où en sommes-nous de la géographie, Lady Sensée ?

LADY SENSÉE.

Nous avons parlé la dernière fois du Poitou, mais nous n'avons rien dit du pays d'Aunis, qui est au sud-ouest du Poitou. On y voit la Rochelle. Cette ville avait été donnée comme un lieu de sureté aux protestans de France ; elle fut assiégée par Louis XIII qui la prit après treize mois de siège, les habitans ayant mangé des choses qui font seulement horreur à penser.

On trouve aussi dans le pays d'Aunis, la ville de Rochefort, qui est un des départemens de la marine de France sur l'Océan.

La Saintonge est au sud du Poitou. Sa capitale est Saintes sur la Charente. La Garonne coule dans cette province.

MADEM. BONNE.

Nous en resterons là aujourd'hui, mesdames.

VII.e DIALOGUE.

LADY LOUISE, LADY LUCIE, MADEM. BONNE.

MADEM. BONNE.

Vous voilà de bonne heure, mesdames : nos enfans ne viendront qu'à midi, et il n'est que neuf heures ; dites-moi, je vous prie, ce qui vous amène si matin ?

LADY LOUISE.

Nous aurions quelque chose à vous dire en particulier, ma Bonne, et nous avons espéré que vous voudriez bien nous accorder une heure de votre tems.

MADEM. BONNE.

Parlez à cœur ouvert, mesdames, et comptez sur moi comme sur la plus sincère de vos amies.

LADY LUCIE.

Nous avons compté sur votre bonté et votre amitié pour nous, ma Bonne, et

c'est ce qui nous fait prendre la liberté de vous consulter. Ce que nous avons entendu depuis que nous venons ici nous fait trembler : pour moi, je vous avoue que je n'ai pas eu un moment de repos depuis ce tems-là. Ah, ma Bonne ! je connais que je ne vis pas, et que je ne pense pas comme une chrétienne. Je vois avec frayeur que les paroles du prophète s'adressent à moi : jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés, entre Dieu et le monde ? Voilà ma situation, ma Bonne ; ou plutôt toute occupée du monde et de ses plaisirs, à peine ai-je pensé à Dieu, à mon ame, à mon salut et à l'éternité.

LADY LOUISE.

Je suis dans le même cas, ma Bonne ; cependant j'entends tous les jours louer ma piété, et peu s'en est fallu que je ne m'en sois fait compliment à moi-même : parce que je n'ai pas occasion de faire de grandes fautes, j'ai bonnement cru que j'étais vertueuse, et en m'examinant bien, je suis forcée de dire comme madame, que je n'avais pas même l'idée de ce que c'est qu'être chrétienne. J'ai fait plus ; j'ai jus-

qu'à présent tourné en ridicule ceux qui pensaient mieux que moi à cet égard. Ce sont des méthodistes; voilà mon éternelle réponse lorsqu'on me parle de gens qui sont uniquement occupés de leur salut.

MADEM. BONNE.

Écoutez, mesdames, j'ai deux choses à observer par rapport à vous, et à vous faire observer à vous-mêmes. Vous êtes entre deux écueils qu'il faut éviter avec un soin égal. Le premier est le relâchement; le second, le scrupule. Il faut marcher d'un pas ferme au milieu de ces deux chemins, sans s'écarter ni à droite ni à gauche. Mes lumières sont bien bornées; mais Dieu les proportionne à nos emplois, et me donnera, par rapport à vous, des vues que je n'aurais pas par rapport à moi-même. Cest dans cette confiance que je consens à vous écouter et à vous répondre; mais pour vous bien conseiller, il faut que je vous connaisse à fond; j'ai donc besoin que vous me parliez avec confiance. Dites-moi, lady Lucie, quelle est votre idée?

LADY LUCIE.

Moi-même je vais vous faire mon portrait d'après nature, et vous verrez que mes frayeurs sont bien fondées.

MADEM. BONNE.

Souvenez-vous au moins que vous me devez l'aveu de vos bonnes qualités aussi bien que de vos défauts.

LADY LUCIE.

Mes bonnes qualités! Je vous assure que je ne m'en connais aucune; il y aurait une grande vanité chez moi, si je me croyais des vertus : il y a quelque chose qui y ressemble peut-être; mais, ma Bonne, ces vertus-là sont de la fausse monnaie.

MADEM. BONNE.

Vous devez vous rendre à vous-même la justice que vous rendriez aux autres. Je suppose que vous possédiez toutes les vertus, il n'y aurait pas là sujet d'avoir de la vanité; car enfin, ma chère, ou ces vertus seraient naturelles, ou vous les auriez acquises. Dans le premier cas,

vous n'avez pas sujet de vous glorifier de ce qui est en vous sans que vous l'y ayiez mis. Le seul sentiment raisonnable que puisse exciter chez nous la connaissance de nos bonnes qualités naturelles, est un sentiment de reconnaissance envers Dieu qui nous les a données : que si vous les avez acquises, vous savez bien que ce n'est pas par vos propres forces, mais par un secours continuel du Seigneur. Je vous le disais l'autre jour : tout ce qui en vous est mauvais, vous appartient; au contraire, ce qu'il y a de bon en vous, vient de Dieu : ressouvenez-vous-en sans cesse, pour en bénir l'auteur, et vous exciter à l'aimer. Je ne vous prie pas de me dire ce que vous êtes naturellement, mais ce que vous êtes devenue par la miséricorde du Seigneur.

LADY LUCIE.

Je vais vous parler bien sincèrement, ma Bonne : vous venez de me tirer d'un grand embarras, et de me guérir d'un scrupule insupportable. Je suis née avec d'assez bonnes dispositions, si mon amour-propre ne les gâtait pas. J'ai été élevée dans une famille très-chrétienne, où je

n'ai vu que de bons exemples. J'ai acquis par là machinalement d'assez bonnes habitudes. Quand elles se présentent à mon esprit, je refuse d'y réfléchir, comme si c'était de mauvaises pensées; j'ai toujours peur d'être dans le cas du superbe pharisien.

LADY LOUISE.

Et moi je suis tombée dans un autre excès. Je vois fort bien que je ne suis pas aussi bonne que je devrais l'être; mais je pense aussi que je suis meilleure que beaucoup d'autres; je m'occupe de cette pensée avec complaisance, comme si c'était à moi que j'eusse l'obligation de ces bonnes qualités.

MADEM. BONNE.

Ces deux excès sont condamnables; il faut les éviter. Voyons donc, lady Lucie, le bien et le mal que vous avez à dire de vous-même.

LADY LUCIE.

Pour vous faire le portrait fidèle de ce qui m'est arrivé, je n'ai qu'à vous rappeler l'histoire de cette dame qui cherchait le bonheur : je m'étais flattée de le

trouver dans le monde et dans les plaisirs qu'il présente ; je n'y ai éprouvé que des dégoûts ; mon cœur se refuse à tout, et cherche avec avidité ce qu'il ne trouve nulle part.

LADY LOUISE.

Voilà en quoi je diffère de lady Lucie. Le monde me promet des plaisirs, et il m'en donne : je m'amuse au bal, à la comédie, et dans quelques assemblées : je ne voudrais pas m'occuper de ces choses depuis le matin jusqu'au soir ; mais je les regarde comme permises à mon âge, et fort innocentes. J'aime à m'ajuster, à avoir de beaux habits ; et j'ai toujours pensé que cela était sans crime, pourvu que je ne blesse point la modestie : en un mot, ma Bonne, je vous dirai que je veux faire mon salut, et aller dans le ciel ; mais mon ambition est bornée de ce côté-là. Je n'aspire point à la première place, je souhaiterais auparavant goûter de tous les plaisirs qu'on peut prendre sans offenser Dieu.

MADEM. BONNE.

Avant de vous répondre, madame,

permettez-moi de demander à lady Lucie ce qui l'empêche de goûter les plaisirs qu'elle recherche : dites-moi, ma chère, sont-ce ces plaisirs en eux-mêmes qui vous dégoûtent, ou y a-t-il quelque chose qui vous empêche de vous y livrer?

LADY LUCIE.

Je vais vous expliquer cela, ma Bonne. Je suppose qu'on me prie d'aller à un bal. Je l'accepte dans l'espérance de m'y amuser; j'y vais avec empressement; j'écarte tout ce qui pourrait m'empêcher de m'y divertir comme les autres. Tout au beau milieu du bal, il me vient une pensée si forte, que je ne puis l'éloigner. Il me semble que j'entends une voix qui me dit : Est-ce pour cela que Dieu t'a mise au monde? Si on doit rendre compte des paroles inutiles, puis-je croire que Dieu ne me demandera pas compte des momens que je perds ici? Vous pensez bien qu'avec de telles pensées il ne m'est pas possible de goûter la satisfaction que je m'étais promise. Je me rappelle le premier bal où j'ai été : je l'avais desiré passionnément; je fus plus de trois jours

sans pouvoir dormir, dans l'impatience de voir arriver le moment d'y aller. Je fus éblouie en y entrant : toute la cour y était, et je n'avais pas assez d'yeux pour voir : tout d'un coup il me vint dans l'esprit, combien de ceux que je vois ici, mourront-ils cette année ? Ils n'y pensent pas ; auraient-ils le courage de se divertir, s'ils savaient que leur fin est si proche ? Mais qui m'a dit que je ne suis pas une de celles qui doivent mourir dans peu ? Cependant, loin de m'occuper de cet événement qui est d'une si grande conséquence pour moi, il y a huit jours que je ne pense qu'à mes habits et à de pareilles bagatelles : j'en ai des distractions étonnantes dans mes prières ; je n'ai pensé ni à Dieu, ni à mon salut.

Voilà, ma Bonne, ce qui m'occupa tout le bal. Il y a toujours quelque pensée de cette espèce cachée au fond de mon cœur, qui attend, pour se montrer, le moment que j'ai choisi pour me divertir.

MADEM. BONNE.

Je vous prie, lady Louise, de me dire

ce que vous pensez de la situation de votre amie ?

LADY LOUISE.

Je pense qu'elle est trop scrupuleuse. Il faudrait s'enterrer toute vivante, selon elle. Dieu nous défend-il les plaisirs innocens ? Parlez-moi sincèrement, ma Bonne : si vous croyez qu'il faille les sacrifier pour aller au ciel, je le ferai ; mais cela me donnera beaucoup de chagrin, car je vous le répète, j'aime le plaisir.

MADEM. BONNE.

Cela est naturel à votre âge, madame, je n'ai garde de vous en faire un crime ; mais je ne veux pas non plus vous flatter.

Je vous dis que ce n'est point un crime à votre âge de chercher à vous divertir ; cela mérite quelques éclaircissemens. Pour le faire sans blesser votre ame, il faut :

1.° Que les plaisirs que vous recherchez, ne soient point mauvais en eux-mêmes.

2.° Qu'ils ne soient point dangereux pour vous en particulier.

3.° Il ne faut pas qu'ils nuisent à vos devoirs essentiels.

4.° Il faut que vous vous y prêtiez sans vous y livrer, c'est-à-dire, qu'il ne faut point vous y abandonner si absolument que votre cœur en soit possédé.

5.° Il faut purifier votre intention en cherchant à vous amuser, c'est-à-dire, ne chercher qu'à vous délasser de vos devoirs et de vos occupations journalières, pour les reprendre ensuite avec plus de vivacité.

En dernier lieu, je vais vous donner une règle pour connaître si vos amusemens sont innocens : avant de les prendre, voyez si vous aurez la hardiesse de dire : Mon Dieu, c'est pour l'amour de vous que je vais prendre ce divertissement.

LADY LUCIE.

Est-ce qu'on peut offrir à Dieu les amusemens qu'on prend ? J'aurais cru que ç'aurait été lui manquer de respect.

MADEM. BONNE.

N'avez-vous pas remarqué ce que dit S. Paul ? *Soit que vous mangiez, soit*

que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. Il ne dit pas, soit que vous priez, soit que vous donniez l'aumône; il choisit de toutes les actions de la vie, les plus animales, pour nous montrer qu'il n'en est aucune que vous ne deviez faire pour la gloire de Dieu. Voilà le vrai secret de la sainteté (je suppose que vos actions ne soient pas criminelles) : ne faites que les actions ordinaires, et faites-les, non par contrainte, non pour vous satisfaire vous-même, mais pour la gloire de Dieu.

LADY LOUISE.

Mais qu'est-ce que cela fait à Dieu, que je m'amuse ou non?

MADEM. BONNE.

Dieu, en unissant votre ame à votre corps, a chargé la première du soin de ce dernier. C'est donc obéir à Dieu, le glorifier par votre soumission à ses ordres, que d'avoir un soin raisonnable de votre corps. Le nourrir modérément, veiller à la conservation de sa santé, le délasser par des récréations honnêtes;

toutes ces choses sont pour vous des devoirs auxquels vous ne pourriez manquer sans pécher. Puisque Dieu vous commande ces choses, vous faites une action qui lui est agréable, en les exécutant, et vous pouvez lui offrir votre obéissance. Mais remarquez que, pour oser le faire, il faut que vous vous en teniez précisément à ce qu'il vous a commandé. Par exemple, une personne qui mangerait avec excès, aurait mauvaise grace de dire : Mon Dieu, c'est pour vous obéir que je mange ainsi. Sa conscience lui dirait tout de suite : As-tu bien l'audace de croire obéir à Dieu, en sacrifiant ta santé qu'il t'a obligé de conserver ? En observant les choses que je viens de vous prescrire, vous pouvez vous amuser autant que vous le jugez à propos. Je veux vous donner ces règles par écrit : vous examinerez vous-même si vos plaisirs jusqu'à présent y ont été conformes. Alors lady Lucie goûtera sans scrupule, et pour l'amour de Dieu, ceux qui seront de la nature prescrite, et lady Louise sacrifiera généreusement tous ceux qui ne pourront s'accorder avec ces règles.

LADY LUCIE.

J'en ai plus appris aujourd'hui, que dans tout le reste de ma vie; et si vous vouliez nous accorder de tems en tems de pareilles conversations, je me croirais la plus heureuse personne du monde.

MADEM. BONNE.

Je suis tout à votre service, mesdames; mais au moins gardez-moi le secret : la conversation que nous venons d'avoir, paraîtrait bien ridicule aux gens du bel air....... Voilà nos jeunes dames qui arrivent pour la leçon de philosophie; nous y trouverons des lumières propres à confirmer ce que nous avons commencé à expliquer, et que nous approfondirons la première fois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE MAGASIN

DES

ADOLESCENTES.



Le Gouverneur de cette Isle ayant appris l'Histoire de Marie, il la trouva si bonne et si vertueuse, qu'il la demanda en mariage à son Père et l'Epousa.

Dessiné et Gravé par Texier

LE MAGASIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES
ENTRE
UNE SAGE GOUVERNANTE ET SES ÉLÈVES.

Pour servir de suite au Magasin des Enfans.

Par Madame LEPRINCE DE BEAUMONT.

Nouvelle édition, ornée de figures.

TOME I.er PARTIE II.

À PARIS,
CHEZ BILLOIS, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 31.

1811.

LE MAGASIN

DES

ADOLESCENTES.

VIII.e DIALOGUE.

MADEM. BONNE.

LADY Sensée, rappelez-nous où nous en sommes restées la dernière fois.

LADY SENSÉE.

A la définition du bonheur. Vous nous avez dit qu'un cœur heureux était celui qui ne desirait rien, et qui ne craignait rien.

MADEM. BONNE.

Et vous ai-je prouvé que cette définition était juste ?

LADY SENSÉE.

Je ne crois pas, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

En ce cas, mesdames, il faut l'exa-

miner selon la méthode que nous nous sommes prescrites ; car vous savez bien que nous ne devons croire aucune proposition, à moins que ce ne soit un axiome.

LADY LOUISE.

Permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un axiome ; je n'entends pas bien ce mot.

MADEM. BONNE.

Je devais commencer par vous l'expliquer, ainsi que plusieurs autres mots propres aux sciences ; vous les trouverez en plusieurs endroits, et faute de les entendre, vous ne pourriez comprendre des choses fort amusantes ; de plus, je veux égayer nos leçons, en y mêlant quelquefois un peu de physique : bien peu, mes enfans, car je n'en sais guère ; mais je vous ferai part de ce que j'en sais, pour faire ma cour à lady Violente.

LADY VIOLENTE.

Je vous suis bien obligée de votre complaisance ; et moi je veux vous faire ma cour aussi, en vous disant que vous avez gagné plus d'à moitié votre gageure.

MADEM. BONNE.

Comment, ma chère, vous ne me haïssez donc plus, ni moi, ni mes leçons ?

LADY VIOLENTE.

Bien au contraire, ma Bonne, car je commence à vous aimer beaucoup; mais je ne veux pas vous interrompre; dites-nous ce que c'est qu'un axiome ?

MADEM. BONNE.

C'est une vérité si claire, qu'on ne peut en douter sans renoncer aux lumières du bon sens; une vérité qu'un enfant de quatre ans pourrait comprendre. Voici un axiome. *On ne peut donner ce que l'on n'a pas.* Cela est bien clair, comme vous voyez. En voici un autre. *Le contraire d'une chose vraie est une chose fausse.* Entendez-vous bien cela, lady Mary ?

LADY MARY.

A merveille, ma Bonne : ce gros mot un *axiome* m'avait effrayée, et cependant je vois que cela est la chose du monde la plus facile à comprendre. S'il est vrai que vous soyez dans cette cham-

bre, il n'est pas vrai que vous en soyez absente. Votre présence ici est une vérité; votre absence, qui est le contraire de cette vérité, est un mensonge.

LADY LOUISE.

Ma Bonne, n'est-ce pas aussi un axiome, que si un principe est vrai, sa conséquence ne peut être fausse?

MADEM. BONNE.

Oui, madame, nous l'avions expliqué l'autre jour. Voici encore un axiome. *La partie n'est pas si grande que le tout.*

MISS MOLLY.

Je n'entends pas bien celui-là, ma Bonne.

LADY CHARLOTTE.

Mon Dieu, que vous êtes stupide! ne voyez-vous pas que ce morceau de bois qui fait le pied de cette table, en est une partie, et qu'il n'est pas si grand que la table entière? il ne faut....... Ah! ma Bonne, comme vous me regardez; j'ai fait une sottise, je le vois bien; j'ai brutalisé ma chère miss Molly. Je vous de-

mande excuse, ma chère amie, cela m'a échappé.

MISS MOLLY.

Il vous échappe toujours comme cela des brusqueries, et vous croyez en être quitte pour demander pardon aux gens.

MADEM. BONNE.

Vous me scandalisez, ma chère; faut-il se piquer ainsi entre bonnes amies? je vous croyais plus d'esprit.

MISS MOLLY.

Vous ne voyez pas tout, ma Bonne; cela lui arrive dix fois par jour, et à la fin j'en suis ennuyée.

LADY CHARLOTTE.

En vérité, ma Bonne, elle a raison. Cependant je pourrais jurer que je n'ai jamais eu l'intention de la fâcher; c'est mauvaise habitude.

MADEM. BONNE.

Vous vous en corrigerez, ma chère, et j'espère que miss Molly se corrigera aussi d'avoir l'esprit mal fait. Venez, embrassez votre compagne, ma bonne fille; et si vous êtes sage, vous serez bien honteuse de ce qui vient de vous arriver, car cela est très-laid.

MISS MOLLY.

Je sais bien que vous donnerez toujours raison à madame, parce que vous l'aimez mieux que moi.

MADEM. BONNE.

Venez ici, ma pauvre Molly : vous dites que j'aime mieux lady Charlotte que vous, et vous avez raison ; dans ce moment je l'aime plus que vous, parce qu'elle est plus aimable : cela est tout naturel. Mettez-vous à ma place, et voyez si vous ne feriez pas la même chose. Elle a fait une faute, à la vérité; mais c'est une faute d'étourderie, elle n'y pensait pas : aussitôt que je l'en ai fait apercevoir en la regardant, elle en a été bien fâchée ; elle vous a demandé pardon. Pesez à cette heure la faute que vous avez faite, et vous verrez qu'elle est bien plus grande que la sienne. Elle vous a dit que vous étiez stupide ; il ne tenait qu'à vous de lui montrer qu'elle se trompait, et que vous aviez de l'esprit, puisque vous ne vous fâchiez pas de l'injure qu'elle vous disait ; au contraire, vous nous avez fait voir que

réellement vous étiez une stupide ; car il faut l'être pour se fâcher mal-à-propos. Ensuite vous l'avez brusquée, vous lui avez répondu une plus grosse injure que celle qu'elle vous avait dite ; et au lieu d'imiter votre mauvais exemple, elle est convenue qu'elle avait tort, et parce que je lui rends justice, vous me dites aussi des injures à moi ; vous prétendez que je suis partiale, que j'agis par caprice, par fantaisie ; que je suis injuste. En un mot, ne serais-je pas en droit de me fâcher à mon tour, de bouder comme vous, et de conserver de la mauvaise humeur contre vous ? Cependant je vous pardonne : pourquoi ne voulez-vous pas pardonner à votre compagne ?

MISS MOLLY.

Oui, ma Bonne, vous avez raison ; je suis une sotte, je vous demande bien pardon, ainsi qu'à lady Charlotte, et je vous prie de n'être pas fâchée contre moi.

MADEM. BONNE.

Et pourquoi serais-je fâchée contre vous ? vous ne m'avez pas fait de mal à moi ; mais vous vous en êtes fait beau-

coup à vous-même : ainsi je suis fâchée à cause de vous, ma chère enfant ; mais je me console, parce que vous avez reconnu votre faute. N'en parlons plus, et continuons notre leçon.

Vous concevez à présent ce que c'est qu'un axiome, et nous avons dit qu'il ne fallait croire que ce qui en était un. Lady Louise a remarqué que la conséquence d'un principe vrai était un axiome, et qu'ainsi nous ne pouvions douter que l'homme ne fût créé que pour être heureux, parce que cette vérité est une conséquence de celle-ci : il y a un Dieu infiniment parfait. Nous avons aussi défini ce que c'était que le bonheur, et nous avons dit que c'était un état où l'homme ne craignait rien, et où il ne desirait rien ; mais nous n'avons pas prouvé cela. Nous allons voir si nous pourrons le prouver. Voyons, lady Spirituelle, si vous avez été heureuse jusqu'à présent, et ce qui vous a empêché de l'être ?

LADY SPIRITUELLE.

Je ne suis pas fort malheureuse a présent, ma Bonne ; mais avant de vous

connaître, je l'étais beaucoup, parce que je souhaitais passionnément d'être louée, estimée, et que je m'apercevais fort souvent que tout le monde me haïssait et me méprisait. A présent je souhaite encore un peu les louanges, mais pas beaucoup : ainsi je n'ai que de petits chagrins quand on ne me loue pas; mais j'ai quelqu'autre chose qui me tourmente beaucoup, c'est le desir d'être plus âgée pour aller aux assemblées, au bal et à la comédie. Je pleure quelquefois toute seule quand maman parle d'une belle tragédie où elle a été, et je dis : quand est-ce que je serai la maîtresse d'y aller tous les jours ?

MADEM. BONNE.

Vous étiez donc bien contente l'autre semaine, où vous avez été à la comédie ?

LADY SPIRITUELLE.

Non, ma Bonne; j'étais contente à la vérité, mais je trouvais que la comédie était trop courte, et je m'affligeais de ce que je ne pourrais pas y aller le lendemain.

MADEM. BONNE.

Et si votre chère mère vous menait tous

les jours à la comédie, croyez-vous que vous seriez parfaitement contente ?

LADY SPIRITUELLE.

J'ai bien d'autres desirs, ma Bonne : je souhaiterais encore d'aller au bal, au Wauxhall ; en un mot, j'ai tant de desirs, que quand l'un est satisfait, l'autre recommence à me tourmenter.

MADEM. BONNE.

Etiez-vous comme lady Spirituelle à son âge, lady Louise ?

LADY LOUISE.

Précisément, ma Bonne ; je croyais que je serais parfaitement heureuse lorsque je suivrais milady par-tout.

MADEM. BONNE.

Et apparemment vous êtes heureuse à présent que vos desirs sont accomplis ?

LADY LOUISE.

Il s'en faut de beaucoup, ma Bonne ; il arrive souvent que ces choses que j'ai tant souhaitées m'ennuient, et il en est d'autres que je ne puis avoir, que je desire beaucoup.

MADEM. BONNE.

Me direz-vous bien, madame, si vous êtes malheureuse de ce que vous n'êtes pas reine d'Angleterre?

LADY LOUISE.

Non, ma Bonne, car je n'ai jamais souhaité de le devenir.

MADEM. BONNE.

Et ne vous trouvez-vous pas malheureuse de n'avoir pas une robe toute brodée de diamans?

LADY LOUISE.

Non, je n'ai jamais tant desiré; mais je vous avoue que ma belle-sœur a une aigrette qui me plaît infiniment, et que cette malheureuse aigrette me trotte dans la tête, et me cause un vrai chagrin, parce que je n'en puis avoir une pareille.

MADEM. BONNE.

Remarquez bien, mesdames, que ce ne sont point les choses qui sont dans le monde qui causent vos chagrins, mais les desirs qui sont dans votre cœur. Vous n'avez pas plus besoin de l'aigrette de diamans de madame votre belle-sœur,

que de tous les diamans de la ville de Londres; pourquoi est-ce que celle-là vous donne de l'inquiétude, et que les autres vous laissent tranquille? c'est que vous vous êtes avisée de souhaiter la première, et que vous n'avez jamais pensé à desirer les seconds. Pour vous rendre contente, il ne s'agit pas de vous donner cette aigrette, dont vous n'avez pas besoin, et dont vous ne vous soucieriez guère quand vous l'auriez; il est question d'ôter ce desir de votre cœur : c'est lui seul qui le tourmente.

LADY LUCIE.

Permettez-moi de faire une supposition, ma Bonne : si nos desirs nous tourmentent parce que nous ne pouvons pas les accomplir, un homme serait donc parfaitement heureux, si, à mesure qu'il souhaite quelque chose, il pouvait l'obtenir. Le voilà maître de tout ce qui est au monde; que pourrait-il desirer davantage?

MADEM. BONNE.

Alexandre, qui était un prince fort ambitieux, comptait conquérir le monde

entier : vous croyez peut-être que cette espérance remplissait ses desirs ? oh que non, mesdames ; il s'amusait à s'affliger de ce que le monde était trop petit, et souhaitait qu'il y en eût d'autres pour les conquérir ensuite. Je suppose pourtant que cet homme n'eût plus rien à souhaiter, il s'ennuierait de l'oisiveté de son cœur, et d'ailleurs il serait tourmenté par la crainte de les perdre.

LADY LOUISE.

Voici une contradiction, ma Bonne. Vous dites que ce sont nos desirs qui font nos malheurs ; vous dites aussi qu'un homme qui n'aurait pas de desirs s'ennuierait de n'avoir rien à desirer : ainsi l'homme qui desire, et l'homme qui ne desire pas, seront également malheureux. Il n'est donc pas vrai que l'homme soit créé pour le bonheur, et qu'il puisse devenir heureux ?

MADEM. BONNE.

Voilà ce qui s'appelle raisonner juste, madame ; voyons si je pourrai me tirer de ce mauvais pas.

Il est bien décidé que l'homme est fait

pour être heureux ; cette vérité est la conséquence de celle-ci : *il y a un Dieu infiniment parfait.* Ce sont donc mes autres propositions qu'il faut examiner.

J'ai dit que ce sont nos desirs qui nous empêchaient d'être heureux, et je le répète, parce qu'il n'est pas possible que nous obtenions tous les objets de nos desirs.

Je dis encore que quand nous pourrions remplir tous nos desirs, nous ne serions pas heureux, parce que notre cœur s'ennuierait de n'avoir rien à souhaiter. S'il s'ennuyait de n'avoir rien à souhaiter, c'est parce qu'il lui manquerait quelque chose qu'il voudrait connaître pour la souhaiter ensuite, parce qu'il n'est pas content de ce qu'il a.

LADY LUCIE.

Cela est clair : s'il était content de ce qu'il possède, il ne chercherait pas à souhaiter quelque chose. Je commence à en deviner la raison, ma Bonne : n'est-ce point que le cœur de l'homme est si grand, que, quand on rassemblerait tous les biens du monde, il n'y en aurait pas assez pour

le remplir ? Il me semble que mon cœur est comme un enfant qui pleure pour avoir tout ce qu'il voit : on lui donne une chose, il la prend avec avidité, la regarde, la tourne de tous côtés, ensuite la jette à terre avec dédain, et recommence à pleurer pour en avoir une autre, dont ensuite il ne fait pas plus de cas.

MADEM. BONNE.

Cette comparaison est excellente, ma chère : voilà l'image de notre cœur.

LADY LOUISE.

Je conviens que mon cœur ressemble à cet enfant ; mais convenez aussi, ma Bonne, que nous ne sommes pas faites pour le bonheur, puisque rien ne peut nous le procurer.

MADEM. BONNE.

Non, madame, nous ne serions jamais heureuses, à moins que nous ne pussions trouver un objet beaucoup plus grand que notre cœur, qu'il ne tienne qu'à nous de pouvoir posséder, et dans lequel nous pussions trouver, dans tous les momens, quelque chose de nouveau pour exciter de nouveaux desirs, qu'il soit aussi tou-

jours en notre pouvoir de satisfaire. En sorte qu'à peine aurons-nous formé un souhait, qu'il sera rempli et remplacé par un autre aussi facile à remplir.

LADY LOUISE.

Je ne vois que Dieu qui soit plus grand que notre cœur, puisque notre cœur est plus grand que l'univers entier.

MADEM. BONNE.

Aussi n'y a-t-il que Dieu qui puisse nous rendre parfaitement heureuses dans l'éternité, et dont la possession puisse commencer notre bonheur dès cette vie.

LADY TEMPÊTE.

Mais comment peut-on posséder Dieu dans cette vie ?

MADEM. BONNE.

Pour que Dieu puisse remplir votre cœur, il faut commencer par le vider de tout ce qui y est ; il faut en chasser l'ambition, l'orgueil, l'avarice, et toutes les autres passions qui l'embarrassent, et qui empêchent Dieu de s'y placer : en chassant toutes les passions déréglées, vous chasserez tous les obstacles au bonheur.

De tout ceci, il faut conclure que ma définition du bonheur n'était pas juste, et ainsi il faut la réformer encore une fois, et dire :

Le bonheur est un état dans lequel le cœur ne forme aucun desir qu'il ne soit en état de satisfaire sans craindre le dégoût.

LADY LUCIE.

J'aurais juré que l'autre définition du bonheur était la véritable, et cependant elle ne l'était pas. Je conçois actuellement combien il est nécessaire d'examiner les choses qui paraissent les plus sures, et il n'y a rien qui me donne plus de plaisir que de penser que je pourrai être sure de trouver la vérité.

MADEM. BONNE.

La vérité est la nourriture de l'esprit, et les plaisirs qu'on trouve en la découvrant, surpassent infiniment ceux qu'on recherche dans les puérils amusemens du monde ; vous en ferez l'expérience un jour, ma chère, et vous serez bien surprise d'avoir pu perdre votre tems à des inutilités, pendant que vous aviez sous

vos mains une récréation si digne d'une créature raisonnable ; mais notre leçon a été bien sérieuse ; il faut l'égayer un peu. Lady Tempête, racontez-nous, je vous prie, ce que vous avez traduit hier de l'aventurier.

LADY TEMPÊTE.

Mesdames, c'est un homme qui conte son histoire lui-même ; ainsi je le ferai parler.

Je suis né dans une province d'Angleterre, éloignée de cent cinquante milles de la capitale. Je restai maître à vingt ans d'une fortune honnête, et je pensai aussitôt à me marier : je trouvai une femme de ma condition, de mon caractère, et qui avait une fortune égale à la mienne ; elle m'a donné trois enfans que j'aime beaucoup ; et, au milieu de ma petite famille, je me trouvais plus heureux qu'un roi. J'avais une bonne bibliothèque, et je passais à lire tout le tems où je n'étais point avec ma femme et mes enfans. Quoique j'aye du goût pour toutes sortes de lect res en général, j'en avais un particulier pour la

poésie, sur-tout pour la dramatique. Je me passionnais à la lecture des tragédies de Shakespear; je les relisais sans cesse, et je pensais quelquefois que les personnes qui vivaient à Londres étaient fort heureuses, parce qu'elles pouvaient aller quelquefois aux spectacles où l'on représentait de si belles choses. Cette pensée, qui me revenait fort souvent, devint un desir, et même un desir violent: tout me devint insipide, et je me trouvai fort misérable. Il est vrai que j'étais le maître d'aller à Londres; personne ne m'en eût empêché; mais en vérité ma raison s'opposait à ce voyage, et j'aurais été honteux de faire cent cinquante milles seulement pour voir jouer la comédie. Je souffris mon mal pendant deux ans, et tout le monde me trouvait méconnaissable, tant j'étais devenu mélancolique et rêveur. Au bout de ce tems, j'appris qu'une de mes tantes était morte à Londres, qu'elle m'avait fait son héritier, et qu'il était nécessaire que j'y fisse un voyage pour arranger les affaires de cette succession. Je sentis une joie inexprimable en recevant cette nouvelle, ce qui sur-

prit tout le monde : on savait que j'avais été désintéressé jusqu'alors, et on ne pouvait comprendre pourquoi une augmentation de fortune pouvait me transporter à un tel point. Je sentis un vrai chagrin d'être pris pour un avare ; cependant je ne pus me résoudre à déclarer le vrai motif de ma joie ; car, comme dit fort bien un auteur français, nous sommes plus jaloux de notre esprit que de nos mœurs, et nous aimons mieux passer pour vicieux que pour ridicules. Cela m'arriva du moins dans cette occasion. Je laissai penser tout ce qu'on voulut ; je ne m'occupai qu'à presser mon départ ; à peine laissai-je à ma femme le loisir d'arranger quelques chemises dans un portemanteau ; et, quoique j'aimasse tendrement ma famille, je ne m'aperçus pas des pleurs qu'elle répandit en me voyant monter à cheval. Je courus jour et nuit, et je ne vis rien de tout ce qui était sur la route ; je n'étais occupé que du spectacle que j'allais voir ; et tout en descendant de cheval, je demandai au maître de l'auberge, à quelle heure on ouvrait la salle de comédie ? A cinq heures, me

répondit-il ; il n'en est encore que onze ; ainsi vous avez six heures à vous tranquilliser. Bourreau, dis-je en moi-même, cet animal-là parle de six heures comme de six minutes, et croit qu'on n'a d'autre affaire qu'à se tranquilliser. Je manquai battre cet homme, tant il me semblait que c'était lui qui était la cause qu'on ouvrait cette porte si tard. Il fallut pourtant en revenir à suivre son conseil : je dînai avec autant de précipitation que si l'on n'eût attendu que moi pour commencer. Mon impatience augmentait à mesure que le tems avançait, et je dis des injures à un barbier que j'avais envoyé chercher pour me raser, lui répétant à tout moment, qu'il me ferait manquer l'ouverture ; je regardais ma montre à chaque minute, ne pouvant me persuader que la lenteur avec laquelle elle allait fût naturelle. Enfin je fis toutes les actions d'un extravagant, et je laissai tous les gens de la maison très-persuadés que j'avais le cerveau fêlé. Je me rendis à la comédie à quatre heures juste ; et, comme elle ne s'ouvrit qu'à cinq, j'eus tout le tems de ronger mon frein, en me prome-

nant en long et en large. Je pestais alors de bon cœur contre le portier, croyant fermement que c'était exprès qu'il venait plus tard qu'à l'ordinaire. Cette porte s'ouvrit pourtant à la fin ; j'entre, ou plutôt je me précipite ; mais il fallut malgré moi ralentir ma marche : il n'y avait point encore de lumières, et je courais risque de me casser le cou ; car on ne voit absolument rien quand on passe du grand jour dans un lieu obscur. Au bout de quelques minutes je recouvrai la vue, et je jetai des yeux avides sur le lieu où j'avais tant souhaité de me trouver. Je m'occupai, en attendant la pièce, à chercher la place la plus favorable pour voir plus à mon aise. Je crois que j'en changeai bien vingt fois ; je ne me fixai que par lassitude. Pendant ce tems, le public s'assemblait, et paraissait partager mon impatience. Les uns l'exprimaient par des cris, les autres en frappant les bancs avec leurs bâtons ; quelques-uns sifflaient ; on piétonnait dans un autre lieu : en un mot, tous ensemble faisaient un bruit si étourdissant et si désagréable, que si je n'eusse

en qu'un desir médiocre de voir la piècé, je me serais sauvé. Enfin, le moment où elle devait commencer arrive; et, dans l'instant qu'on lève la toile, ne voilà-t-il pas qu'un homme d'une taille démesurée vint se placer devant moi. Comme il me passait de toute la tête, il ne me resta d'autre moyen de voir que celui de me pencher tout de côté : c'était bien la peine de venir de si bonne heure, et d'avoir tant changé de place. Je ne sentis pourtant cette incommodité que bien peu. L'acteur venait d'ouvrir la scène; mon ame était passée dans mes yeux et dans mes oreilles; toutes mes autres facultés étaient presque anéanties.

Je ne revins à moi qu'à la fin du premier acte. Ce fut alors que je me demandai compte du plaisir que j'avais goûté. Il était grand à la vérité; mais il n'était pas comparable à celui que j'avais espéré. Ce mécompte produisit le dégoût, et ce dégoût me laissa assez de sang-froid pour examiner la pièce, et en remarquer les défauts. Il y en avait beaucoup : en sorte que je murmurai

contre l'auteur, les acteurs, le décorateur et le tailleur; aucun n'avait, ce me semblait, atteint la perfection où il pouvait aller pour rendre le spectacle accompli.

La petite pièce amena d'autres désagrémens. C'était une pantomime fort jolie, à la vérité, mais dont le sujet, à ce qu'on en pouvait juger par le geste des acteurs, était fort mal-honnête. J'aurais pourtant voulu y donner toute mon attention, mais comme elle faisait naître chez moi quantité de mauvaises pensées, et que je ne voulais pas m'y arrêter, je n'étais occupé qu'à les rejeter; en sorte que je ne vis pas la moitié de cette pantomime où ma conscience me forçait de fermer les yeux à tout moment. Elle finit, et je regagnai tristement mon auberge. Il m'était arrivé mille fois de me trouver seul sans ennui; mais, au sortir de cette cohue, ma chambre me parut un vrai désert que je trouvai insupportable. Au milieu de ma mauvaise humeur, je fis la réflexion suivante.

Mon histoire n'est-elle pas celle de la plupart des humains? Une jeune per-

sonne, à l'âge de quatorze ou quinze ans, entend parler de la comédie du monde, elle brûle d'envie d'assister au spectacle, et tâche d'en avancer le moment. Elle arrive enfin dans les assemblées. Quelle attention! quels soins pour se procurer une bonne place, pour voir, et être vue de la manière la plus propre à flatter sa vanité! Mais, lorsqu'elle croit avoir réussi à trouver une telle place, il arrive une personne plus grande qu'elle c'est-à-dire, plus belle, mieux faite, plus spirituelle, qui possède plus de talens; elle s'empare de tous les regards, fixe tous les yeux, la cache; et, pour être vue seulement de côté dans les lieux où se rencontre cette dangereuse rivale, il faut se donner la torture, et être dans la posture la plus gênée pour parvenir du moins à partager l'admiration et les regards. Quelque dure que soit la contrainte que s'impose une jeune personne dans une pareille occasion, elle s'en console, et la supporte par l'espoir du plaisir qu'elle attend. Quels sont sa surprise et son chagrin? Ce plaisir ne répond pas à ce qu'elle attendait; elle n'en trouve

pas la moitié, le quart de ce qu'elle s'était promis; elle s'en afflige, et commence à se dégoûter d'un monde qui exige tant, et qui donne si peu; mais trop souvent ce dégoût ne produit point le goût de la retraite, et n'aboutit qu'à causer de la mauvaise humeur par la connaissance des défauts de la pièce, et de ceux qui la jouent, c'est-à-dire, par les accidens de la vie, la mauvaise foi des personnes indifférentes, l'ingratitude des amis. On est trompé d'un côté, trompé de l'autre. On est forcé de partager la peine de celui-ci, de souffrir l'injustice de celui-là; mais ce n'est pas encore tout. Cette comédie du monde, qui n'est guère amusante, est scandaleuse; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, porte au mal. Celui qui a la crainte du Seigneur appréhende de se salir au milieu de ces ordures; il faut toujours résister, combattre. Ici, il faut fermer les oreilles; là, les yeux; presque toujours retenir sa langue : quelle pitié! Enfin, la pièce finit; la nuit, c'est-à-dire la vieillesse, arrive; que reste-t-il du spectacle? peu de plaisir, beaucoup d'ennui, des desirs inutiles, des

remords cuisans. Heureux ceux qui, comme moi, rebutés de la première représentation, prennent leur parti de bonne grace, et suivent mon exemple. Je ne fus pas tenté de retourner à la comédie, et, ayant chargé quelqu'un de mes affaires, je repris dès le lendemain le chemin de chez moi, que je fis avec autant de promptitude, et où j'arrivai avec autant de joie que j'en avais eu à en sortir.

LADY LUCIE.

Ma Bonne, avouez que cette histoire est la mienne : j'ai grande envie de suivre l'exemple de cet homme, et de quitter à la première représentation.

MADEM. BONNE.

Doucement, mademoiselle. La paresse s'habille quelquefois en dégoût du monde : ceci demande des réflexions ; nous les ferons ensemble la première fois que nous nous verrons en particulier.

MISS SOPHIE.

Est-ce que vous voyez quelquefois ces dames en particulier, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Pourquoi me faites-vous cette question, ma chère ?

MISS SOPHIE.

C'est qu'il y a quelques jours que je meurs d'envie de vous parler toute seule, et je n'osais vous demander cette grace.

MADEM. BONNE.

J'ai presque envie de me fâcher, ma chère. Oubliez-vous que je suis votre amie, et que vous devez en agir librement avec moi? Dites-moi toujours sans façon ce que vous souhaitez ; et, quand je ne pourrai pas le faire, je vous dirai sincèrement les raisons qui m'en empêcheront. Mettez-vous bien dans l'esprit, mesdames, que je n'ai pas de plus grand plaisir dans le monde que celui de vous obliger quand vous êtes bonnes. Retenez bien cela, miss Sophie, et venez de bonne heure la première fois, je vous écouterai de tout mon cœur.

IX.e DIALOGUE.

MADEM. BONNE, MISS BELLOTTE, MISS SOPHIE.

MISS SOPHIE.

VOULEZ-VOUS bien me permettre, ma Bonne, que ma sœur soit ici avec moi? elle sait les choses dont je veux vous parler.

MADEM. BONNE.

Comme vous voudrez, mes chers enfans.

MISS SOPHIE.

Il s'agit de deux jeunes dames de nos amies, qui n'ont pas le bonheur de vous connaître, et qui nous ont priées de vous consulter. L'aînée de ces dames est la plus malheureuse personne du monde: tous les domestiques de la maison se sont mis dans la tête, que sa mère l'aime plus que ses autres enfans, et à cause de cela ils ne peuvent la souffrir, et lui font tout le mal qu'ils peuvent: cela lui donne

beaucoup de chagrin ; et je crois qu'elle en mourrait, si sa sœur ne la consolait pas.

MISS BELLOTTE.

Remarquez, ma Bonne, que cette sœur cadette est fort impertinente, et que, quand elle voit que sa servante ou les autres domestiques ne veulent pas entendre raison, elle les envoie promener et se moque d'eux. Elle dit souvent à sa sœur aînée, qu'elle est une stupide de s'affliger pour les discours de ces sortes de gens ; mais elle a beau lui remontrer sur ce sujet, rien ne la console, et elle passe une partie de la nuit à pleurer.

MADEM. BONNE.

Il faut que vous aimiez bien cette dame, ma chère Sophie, car vous pleurez actuellement du chagrin qu'elle a.... Voulez-vous me permettre de deviner le nom de ces deux dames ?

MISS SOPHIE.

Oui, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Eh bien, je devine qu'elles se nomment Sophie et Bellotte. Mais, dites-moi pour-

quoi ne m'avez-vous pas dit d'abord que c'était de vous que vous parliez ?

MISS SOPHIE.

J'étais honteuse que vous sussiez que l'on ne m'aime pas ; il me semble que c'est le plus grand malheur du monde. Comment avez - vous pu deviner que c'était de nous que je parlais ?

MADEM. BONNE.

Cela n'était pas fort difficile ; je connais si bien votre caractère, que je ne puis pas être trompée sur ce qui vous regarde.

MISS BELLOTTE.

Ah ! mon Dieu, ma Bonne, que je souhaiterais de connaître mon caractère ! Je vous serais bien obligée, si vous vouliez me faire mon portrait.

MADEM. BONNE.

Vous avez bien raison de souhaiter cela, mes enfans : c'est la science la plus nécessaire ; sans elle, comment pourrions-nous nous corriger des défauts que nous ne connaîtrions pas ? Je vais donc vous faire votre portrait, ma chère Bellotte.

MISS SOPHIE.

Pourquoi ne pas commencer par moi, ma Bonne ? vous savez que je suis l'aînée.

MADEM. BONNE.

J'aurais gagé que vous m'auriez dit cela, ma chère ; à tout moment vous rappelez votre droit d'aînesse à vos sœurs ; vous faites sentir à votre gouvernante et aux autres que vous vous croyez sure du cœur de votre mère, et en droit de les gouverner. Comment voulez-vous qu'on vous aime avec un tel caractère ?

MISS SOPHIE.

Vous parlez de mon caractère comme s'il était mauvais : je vous assure, ma Bonne, que j'ai le cœur fort bon, et que j'aime beaucoup ceux même qui me donnent tout ce chagrin ; je ne suis malheureuse que parce qu'ils ne m'aiment pas.

MADEM. BONNE.

Je suis obligée de vous dire la vérité, ma chère, et j'espère que vous serez assez raisonnable pour ne pas vous en fâcher. Vous dites que vous aimez les autres, et moi j'ai bien peur que vous n'aimiez que vous-même.

MISS SOPHIE.

Vous vous trompez, ma Bonne, et je vais vous faire voir que j'ai un bon cœur. Nous avons, depuis deux ans, une gouvernante qui me gronde depuis le matin jusqu'au soir; malgré cela je l'aime, et je pleure comme une sotte quand je la crois fâchée contre moi.

MADEM. BONNE.

Ce n'est pas une preuve que vous l'aimez beaucoup, ma chère; cela signifie seulement que vous souhaitez d'être aimée, et vous le voulez d'une manière tyrannique. Vous souvenez-vous de cette coiffure que vous choisîtes l'autre jour, et que vous trouviez la plus jolie chose du monde? Vous fûtes de mauvaise humeur toute la journée, parce que je trouvai celle de votre sœur plus jolie: pour vous rendre contente, il faudrait toujours penser comme vous, aimer ce que vous aimez, haïr ce que vous haïssez.

MISS SOPHIE.

Je ne saurais croire que cela soit vrai, je ne suis pas d'un si mauvais caractère.

MISS BELLOTTE.

Prenez garde, ma sœur; ma Bonne nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes; et si je n'avais pas peur de vous fâcher.....

MISS SOPHIE.

Mais on ne vous demande rien, ma sœur; quand ma Bonne parlera de votre caractère, je ne me mêlerai pas de dire mon avis.

MADEM. BONNE, *prenant un petit miroir de poche.*

Vous voulez être aimée, ma chère? voyez si vous êtes aimable à ce moment: votre physionomie est toute changée...... Vous détournez les yeux, vous craignez de vous voir. Au lieu de penser à me remercier, vous vous fâchez contre moi. Si je vous ressemblais, je vous laisserais bouder tout à votre aise; mais je vous aime trop pour cela. Venez m'embrasser tout-à-l'heure...... Vous me baisez du bout des lèvres, ce n'est pas là mon compte: je veux que vous m'embrassiez d'aussi bon cœur que vous avez coutume

de le faire quand vous êtes bonne fille, sinon..... prenez-y garde au moins, je vais vous faire une terrible menace..... sinon je ne vous aimerai plus..... Voilà qui est bien, cela. Regardez-vous à présent, vous êtes redevenue jolie.

MISS SOPHIE.

Mon Dieu, ma Bonne, que je suis sotte! Si j'avais suivi ma mauvaise humeur, je vous aurais battue il n'y a qu'un moment, aussi bien que ma sœur.

MADEM. BONNE.

Et si votre gouvernante vous en avait dit autant, que serait-il arrivé?

MISS SOPHIE.

Je suis sure que nous aurions eu à quereller pour toute une journée, car assurément elle n'aurait pas eu autant de patience que vous, et aurait voulu me faire entendre raison en me grondant bien fort. En vérité, ma Bonne, cette femme est insupportable.

MADEM. BONNE.

Est-ce que vous croyez qu'elle ne vous aime pas?

MISS SOPHIE.

Pardonnez-moi, ma Bonne, je crois qu'elle m'aime; elle a beaucoup de soin de moi, quand je suis malade, et est fort inquiète à la moindre chose qui m'arrive; je crois pourtant qu'elle aime ma sœur plus que moi.

MISS BELLOTTE.

Vous savez, ma sœur, qu'elle me querelle aussi souvent que vous, quoiqu'il soit vrai qu'elle m'aime davantage. Que ne faites-vous comme moi : je commence par lui dire tranquillement mes raisons; et quand elle ne veut pas les écouter, je passe dans l'autre chambre, et je la laisse gronder toute seule, sans pour cela me fâcher contre elle.

MISS SOPHIE.

Vous êtes bien heureuse de pouvoir prendre ainsi votre parti : pour moi, quand on me gronde, je ne puis m'empêcher de pleurer.

MISS BELLOTTE.

Je ne vous dis pas que je n'aie quelquefois tout autant d'envie de le faire que vous; mais je ne veux pas lui faire

voir que je suis sensible à ce qu'elle dit : c'est par vengeance que je parais gaie ; j'étouffe toute la journée, à moins que je puisse pleurer toute seule dans un coin sans qu'elle me voye.

MADEM. BONNE.

C'est-à-dire que Bellotte a beaucoup plus d'orgueil que sa sœur ; mais qu'il est d'une autre espèce.

MISS BELLOTTE.

Tout justement, ma Bonne ; je vais tâcher de vous expliquer mon orgueil : je le connais très-bien, et je le souhaite à ma sœur ; car le sien la rend très-malheureuse. Supposez qu'on nous donne à chacune une robe ; ma sœur montre la sienne à quelqu'un qui s'avise de ne pas la trouver jolie : la voilà au désespoir ; elle n'aime plus sa robe ; elle la trouve vilaine ; elle ne la porte pas de bon cœur ; vous voyez bien qu'elle ne peut jamais être contente une heure, puisque son bonheur dépend de la fantaisie des autres. Moi, au contraire, qui ai choisi ma robe parce qu'elle me paraissait jolie, si quelqu'un me dit qu'elle ne l'est pas, je pense que ce n'est

pas la faute de ma robe, et que ce quelqu'un-là a mauvais goût.

MADEM. BONNE.

Il n'y a rien à ajouter à ces deux portraits ; vous vous connaissez très-bien, ma chère Bellotte ; vous avez un orgueil bien solide : celui de votre sœur n'est rien au prix. Mais, mes bons enfans, ce n'est pas assez de se connaître, il faut se corriger.

MISS BELLOTTE.

Comment faire pour nous débarrasser de nos mauvais caractères ?

MADEM. BONNE.

Vous vous trompez, ma chère ; vos caractères sont plutôt bons que mauvais, et si vous voulez les employer comme il faut, ils peuvent servir à vous rendre parfaites et heureuses.

MISS SOPHIE.

Cela serait-il bien vrai, ma Bonne ? Ah ! que je vous aurais d'obligation, si vous vouliez m'apprendre à faire un bon usage de mon caractère ; car j'ai beau vouloir bien penser de moi, je connais souvent que je ne suis pas fort aimable, et je voudrais le devenir.

MADEM. BONNE.

Cela ne sera pas fort difficile, ma chère. Vous me dites bonnement vos défauts, je vais vous dire les miens. Quand j'étais jeune, j'avais, comme vous, le malheur d'être la favorite de mon père; je dis que c'est un malheur, ma chère, parce qu'il est très-aisé d'en abuser, et j'en abusais. Vous me faites souvenir de ce que j'étais à votre âge, ma bonne amie : j'étais vraiment un petit tyran. A la vérité, j'aimais mes frères et mes sœurs; mais je voulais en être respectée, sans penser à me rendre respectable. Je croyais qu'ils faisaient une grande faute quand ils prenaient la liberté de me contredire; je voulais toujours avoir la préférence, et je disais vingt fois par jour, comme vous, je suis l'aînée. Qu'arriva-t-il de cela? tout le monde me détestait. Les domestiques, par pitié pour mes frères et sœurs, prenaient leur parti dans toutes les occasions: alors je grondais les domestiques; je les faisais quereller par mon père, et cela augmentait encore la haine qu'ils avaient pour moi. Fatiguée d'être haïe, je m'examinai, et me deman-

dai à moi-même : pourquoi personne ne peut-il me souffrir ? est-ce que je suis méchante ? Non, assurément ; j'ai un très-bon cœur, mais je suis impertinente. Si quelqu'un voulait toujours l'emporter sur moi, l'aimerais-je ? Non. Pourquoi donc suis-je étonnée que les autres ne m'aiment pas ? Cela est tout naturel. Après avoir fait ces réflexions, je pris la résolution de me corriger ; mais cela était bien difficile, car je ne m'apercevais pas quand j'étais impertinente. Heureusement pour moi, je trouvai une bonne amie qui voulut bien avoir la charité de m'avertir toutes les fois que je serais impertinente, et que je ferais le tyran. Je ne me fâchai point quand elle le fit, quoique cela me fît beaucoup de peine dans le commencement. Enfin, au bout d'un an, je fus si bien corrigée, qu'on ne me connaissait plus, et que mes sœurs, mes frères et tous les domestiques m'aimaient à la folie.

MISS SOPHIE.

Vous êtes bien fine, ma Bonne ; vous avez trouvé le moyen de me dire de bonnes injures sans que je puisse m'en

fâcher; car sous prétexte de faire votre portrait, vous avez fait le mien.

MADEM. BONNE.

Ce n'est point un prétexte, ma chère; je vous jure que j'étais telle que vous êtes.

MISS SOPHIE.

Mais où trouverai-je cette bonne amie qui m'avertira quand je ferai des fautes?

MADEM. BONNE.

Votre sœur vous rendra ce service, et vous ne vous fâcherez pas. Si vous pouvez gagner cela sur vous, vous deviendrez très-aimable; car pour vous rendre justice, vous avez un fort bon cœur, et vous ne manquez pas d'esprit. J'ai connu que vous aviez le cœur bon, parce que vous êtes fort attachée à vos sœurs, quoique vous les maltraitiez quelquefois. Commencez donc par me promettre que vous souffrirez que votre sœur vous avertisse de vos fautes; et si vous êtes fidèle à garder votre parole, je vous promets de vous enseigner les moyens de devenir extrêmement aimable.

MISS BELLOTTE.

Et moi, ma Bonne, comment ferai-je pour corriger mon orgueil ?

MADEM. BONNE.

Nous parlerons de cela un autre jour, ma chère; ces dames sont arrivées, je les entends dans la chambre de lady Sensée ; il ne faut pas les faire attendre.

X.e DIALOGUE.

MADEM. BONNE.

Nous avons lu hier une histoire qui nous a fait pleurer toutes les trois, mesdames. Lady Tempête m'a demandé permission de vous la dire.

LADY LOUISE.

Avant de la commencer, ma Bonne, permettez-moi de vous demander une nouvelle grace. Nous avons deux de nos amies auxquelles nous avons beaucoup parlé de vous, ce qui leur a donné une grande envie de vous connaître; elles sont entrées chez milady, en attendant que j'eusse obtenu la permission de vous les présenter.

MADEM. BONNE.

Je les verrai avec plaisir, madame, et je vous prie de les faire entrer. Connaissez-vous ces dames, lady Lucie ?

LADY LUCIE.

Il y en a une qui est mon amie depuis

plusieurs années ; elle se nomme Zinna, et je suis sure qu'elle deviendra votre favorite. Je connais peu l'autre, qui se nomme miss Frivole ; je me persuade qu'elle a grand besoin de vos leçons, aussi-bien que moi ; je crois même qu'elle en profitera..... Mais les voici.

MADEM. BONNE.

Vous avez bien de la bonté, mesdames, de croire que je puis vous être utile à quelque chose ; asseyez-vous, s'il vous plaît, et permettez-moi de commencer notre leçon. Il faut pourtant auparavant vous avertir, mesdames, que ceci est plutôt une conversation qu'une leçon. Nous sommes une petite société d'amies, qui nous amusons à nous entretenir ; nous nous parlons à cœur ouvert, chacune de nous dit ce qu'elle pense : j'espère que vous voudrez bien imiter l'exemple que ces dames vous donneront de dire librement vos pensées.

MISS ZINNA.

Pour moi, je vous promets de bien écouter, voilà tout ce dont je me crois capable.

MISS FRIVOLE.

Je suivrai l'exemple de mademoiselle, car outre que je m'explique difficilement en français, je suis fort timide.

MADEM. BONNE.

J'espère que vous ne le serez pas long-tems avec nous ; car il faut avoir de l'assurance quand on n'est qu'avec ses amis. Commencez votre histoire, lady Tempête.

LADY TEMPÊTE.

Une demoiselle de qualité fut mariée fort jeune à un homme qui était extrêmement riche, et très-vieux ; comme cette fille était fort vertueuse, elle eut beaucoup de complaisance pour son mari ; il en fut si reconnaissant qu'avant de mourir, il fit un testament, par lequel il lui laissait tout son bien. Elle n'vait pas vingt ans ; elle était belle comme un ange ; elle avait beaucoup d'esprit ; et ce qui est bien plus considérable, elle avait la réputation d'une femme très-sage. Avec tous ces avantages, elle ne man-

qua pas d'amans; il s'en présenta un grand nombre qui regardaient comme un grand avantage le bonheur de l'épouser. Elle choisit le marquis de Ganges, qui était extrêmement aimable. Tout le monde disait que c'était le mariage le mieux assorti, et l'on croyait que ces deux personnes seraient extrêmement heureuses. Ils le furent d'abord; mais peu-à-peu ils commencèrent à avoir moins de complaisance l'un pour l'autre. Je vous ai dit que madame de Ganges était jeune, belle, spirituelle; elle joignait à ces avantages tous les talens. Elle chantait bien, jouait de toutes sortes d'instrumens, dansait à merveille; vous sentez bien qu'une telle personne devait être souhaitée dans toutes les bonnes compagnies; si on donnait un bal, une fête, une assemblée, elle y était invitée, et comme elle aimait à se divertir, elle y allait de bon cœur. Son mari, qui était un peu jaloux, lui représenta que cette vie dissipée faisait tort à sa réputation, et lui donnait à lui-même beaucoup de chagrin, qu'ainsi il la priait de ne plus tant courir, et de rester plus souvent

chez elle. Madame de Ganges trouva ce discours fort extraordinaire ; elle était sage, et elle croyait que cela suffisait : elle ne cherchait dans les assemblées qu'à sauter, à rire et à se divertir avec les personnes de son âge ; et comme elle n'y trouvait point de mal, elle trouvait étrange qu'on lui en fît un crime. Elle répondit donc à son mari, que sa conscience ne lui reprochait rien, qu'elle n'était ni d'âge ni d'humeur à s'enterrer toute vive pour les sots discours des médisans ; qu'il était le maître de la suivre dans ces assemblées, où il pourrait examiner sa conduite, et qu'il était inouï de vouloir priver une femme de son âge, des plaisirs innocens et honnêtes. Le marquis fut fort mécontent de cette réponse ; il gronda, la femme gronda de son côté, enfin la bonne intelligence qui avait régné entr'eux, disparut, pour faire place aux querelles, aux reproches, à la froideur et à la haine. Le marquis regardait sa femme comme une entêtée, et peut-être comme une coquette : madame regardait son mari comme un jaloux, un tyran, ils ne pou-

vaient plus se souffrir. Je vous ai dit que le premier mari de madame de Ganges lui avait laissé une grande fortune ; elle était maîtresse d'en disposer à sa fantaisie. Dans le desir qu'elle avait de se venger de son mari, elle prit la résolution de le priver de l'administration de son bien si elle mourait. Elle avait deux enfans qu'elle aimait beaucoup; elle fit un testament par lequel elle leur laissait tout son bien, comme cela était juste ; mais elle ajouta que si elle mourait avant qu'ils fussent en âge d'en jouir, elle voulait que sa mère, qui n'était pas fort âgée, fût leur tutrice, et non pas leur père. Elle ajouta ces paroles au bas de son testament, comme si elle eût prévu le malheur qui devait lui arriver.

Je déclare dans la présence de Dieu, que c'est ici ma vraie et ma dernière volonté, à laquelle je ne veux rien changer; que s'il arrivait par la suite que je fisse un autre testament, j'avertis que je le ferai malgré moi, que j'y serai forcée, et je déclare cet autre testament nul.

Le marquis, je ne sais par quel moyen, découvrit que sa femme avait fait ce testament, dans lequel il était si maltraité. Il lui en fit de grands reproches, et lui remontra que ce testament le déshonorait. Des amis communs, pour lesquels la marquise avait beaucoup de respect, lui représentèrent la même chose, et entreprirent de la réconcilier avec son mari; et à force de soins, ils en vinrent à bout. Le marquis promit d'être plus complaisant, et sa femme d'être moins dissipée; elle tint parole de bonne foi, et commença à se dégoûter réellement du monde. Le marquis parut aussi revenir de sa mauvaise humeur, il faisait mille caresses à sa femme, et allait au-devant de tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Elle, qui était sincère et bonne, fut touchée de ce changement; et oubliant tous les sujets de plainte qu'il lui avait donnés par le passé, elle résolut de s'appliquer à le rendre heureux; et pour lui prouver qu'elle lui pardonnait sans rancune, elle fit un autre testament tel qu'il le voulut.

Le marquis avait deux frères; l'un était ecclésiastique, et on le nommait

monsieur l'Abbé ; l'autre était chevalier de Malte, et l'on prétend que c'était par leurs mauvais discours que le trouble s'était mis entre le mari et la femme. Quoi qu'il en soit, la marquise, qui était douce, vivait honnêtement avec eux ; elle leur faisait même des présens, sur-tout au chevalier, qui n'ayant pas de fortune, aurait eu peine à soutenir son rang sans ses bienfaits. L'été étant venu, la marquise partit pour aller à une de ses terres qui n'était pas fort éloignée, et ses deux beaux-frères l'accompagnèrent : son mari lui promit de la rejoindre en peu de tems, et lui dit qu'il avait quelques affaires qui l'obligeaient de rester à Avignon. Cette pauvre femme avait la plus grande répugnance du monde à ce voyage, qu'elle avait pourtant fait plusieurs fois dans la même compagnie, elle semblait avoir un pressentiment qui lui disait de n'y pas aller. Avant de partir elle fit beaucoup d'aumônes pour obtenir de Dieu la grace de ne pas mourir subitement, et d'avoir le tems de lui demander pardon de ses péchés. Il n'y avait que quelques jours

qu'elle était à la campagne, lorsqu'elle se trouva fort mal après avoir mangé d'une tarte à la crême, et il se trouva que cette tarte était empoisonnée; mais la crême avait empêché que le poison fît tout son effet. Elle devait, ce semble, quitter la campagne après cet accident. Malheureusement pour elle, elle ne le fit pas, et crut que c'était une méprise du cuisinier. Un dimanche elle eut envie de se purger, on lui apporta une médecine qui était si noire et si dégoûtante qu'elle ne put se résoudre à l'avaler; elle prit des pilules qu'elle avait apportées avec elle. L'après-dîner se trouvant fort bien, elle invita plusieurs demoiselles du village à la venir voir, et leur donna une jolie collation; et comme la médecine lui avait donné un grand appétit, elle mangea beaucoup elle-même. Sur les six heures du soir, ces demoiselles sortirent, et les beaux-frères de la marquise les reconduisirent. Comme madame de Ganges était fatiguée, elle défit sa robe, et ne garda qu'une jupe et un corselet, car il faisait chaud. Elle se jeta sur son lit, n'ayant d'autre coiffure que ses beaux cheveux,

qui étaient tressés sur sa tête. A peine y avait-il un quart-d'heure qu'elle y était, quand elle vit entrer son frère l'abbé; les yeux lui sortaient de la tête, et elle ne put s'empêcher de frémir en le voyant; il tenait d'une main un pistolet, et de l'autre un verre plein de poison. Il faut mourir, madame, lui dit-il d'une voix terrible, choisissez. Ah! mon cher frère, lui dit-elle, en joignant les mains : quel mal vous ai-je fait? Pourquoi voulez-vous ma mort? Comme elle achevait ces paroles, elle vit entrer le chevalier l'épée nue; elle crut d'abord qu'il venait à son secours, elle se trompait; il lui mit la pointe de son épée à la gorge, et la força de prendre le poison. Comme le plus épais était au fond du vase, ces barbares prirent un petit bâton, et l'ayant mis sur le bord du verre, il fallut encore qu'elle prît ce reste; mais elle ne l'avala pas; s'étant mise la tête dans son lit, elle le cracha dans les draps. Cette malheureuse victime ne voyant plus de remède à son mal, conjura ses bourreaux d'avoir pitié de son ame, et de lui envoyer du moins un confesseur; ils y consentirent, et en

se retirant ils fermèrent la porte de sa chambre.

Quand la marquise se vit seule, elle chercha à se sauver; et comme la fenêtre de sa chambre qui donnait sur les écuries, n'était pas fort haute, elle se jeta dans la cour. Un moment plus tard, elle n'en eût pas été la maîtresse. L'ecclésiastique qu'on avait envoyé chercher pour elle, et qui sans doute était d'intelligence avec ses beaux-frères, entra assez tôt pour la retenir par le bout de sa jupe : ce qui ne fit que la redresser, en sorte qu'elle tomba sur ses pieds, sans se faire aucun mal. Ce méchant homme jeta après elle un pot de fleurs qui était sur cette fenêtre, et qui lui aurait cassé la tête, s'il l'eût attrapée.

La première chose que fit la marquise, fut de se fourrer les tresses de ses cheveux dans la gorge pour se faire vomir: ce qu'elle fit aisément, parce qu'elle avait beaucoup mangé. Le poison était si subtil, qu'un porc qui mangea ce qu'elle avait rejeté, en mourut. Ensuite la marquise conjura un valet d'écurie de lui sauver la vie, en lui donnant la liberté

de sortir par une porte de derrière qui donnait dans la rue. Ce garçon la prit dans ses bras, et l'ayant mise dehors, elle courut toute échevelée et à moitié nue à travers le village, et arriva chez le curé, où elle trouva toutes les dames auxquelles elle avait donné la collation. Elles firent un cri en la voyant dans cette situation. Cette pauvre dame n'eut pas le tems de leur dire qu'elle était empoisonnée, et qu'elle était poursuivie par ses beaux-frères. L'abbé se tint sur la porte, le pistolet à la main, disant qu'il brûlerait la cervelle au premier qui voudrait entrer. Le chevalier monta en haut, en disant que la marquise était devenue folle, et qu'il ne voulait pas qu'on la vît dans cette situation. Leur discours avait assez d'apparence : cependant une de ces dames qui avait de la thériaque dans sa poche, en donnait de tems en tems de gros morceaux à la marquise. Cette pauvre dame, qui avait les entrailles dévorées par l'ardeur du poison, demanda de l'eau, et le chevalier eut la barbarie de lui casser le verre dans les dents. Malgré cette dernière preuve de

sa cruauté, elle résolut de faire une dernière tentative pour l'attendrir. Elle demanda à lui parler en particulier. Étant entrée avec lui dans une chambre voisine de celle où était la compagnie, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Mon cher frère, il est encore tems de réparer le mal que vous avez fait; je vous jure sur mon salut de ne parler jamais de tout ce qui s'est passé; personne n'en sait encore la vérité, et je dirai comme vous que j'ai eu un accès de folie. Pendant ce discours, le chevalier la regardait d'un air furieux, et au lieu de lui répondre, il se jette sur elle, la perce d'une grande quantité de coups, et ne l'aurait point quittée, si son épée ne s'était cassée dans son corps. Aux cris de la marquise, toutes ces femmes effrayées accoururent; mais nulle n'eut la hardiesse d'arrêter le chevalier, qui dit à son frère que tout était fini, et qu'ils devaient penser à se sauver.

Cependant une partie de ces dames s'efforçait de secourir la marquise, pendant que les autres criaient par la fenêtre, au secours et au meurtre. Le juge du village fit armer une vingtaine de paysans

qu'il mit en garde à la porte : cette précaution ne fut pas inutile, car le chevalier ayant entendu dire que sa belle-sœur n'était pas morte, revint sur ses pas pour l'achever ; mais voyant la porte si bien gardée, il se retira. Pendant qu'on était allé chercher un chirurgien, ces femmes tâchaient d'arracher le tronçon de l'épée qui était resté dans l'épaule de la marquise. Cette courageuse femme dit à l'une d'elles d'appuyer son genou contre son dos, et de tirer de toute sa force : ce qui réussit. Le chirurgien, qui arriva dans le moment, visita ses blessures et assura qu'il n'y en avait pas une de mortelle ; qu'ainsi, si on pouvait remédier au poison, il y avait de l'espérance de sauver cette infortunée. Mais ce poison était trop violent, et elle avait été secourue trop tard ; on connut à une fièvre violente et aux douleurs aiguës qu'elle ressentait dans les entrailles, qu'il n'y avait point de remède : cependant on avait fait partir des courriers pour avertir la mère et l'époux de la marquise, et ses enfans. M. de Ganges, au lieu de partir sur-le-champ, resta un jour entier dans Avi-

gnon, contant à tout le monde le malheur qui lui était arrivé, comme s'il en eût été au désespoir. Quand il vint, la mère de la marquise, qui le regardait avec quelque raison comme complice du crime de ses frères, ne voulait pas permettre qu'il entrât dans la chambre de la mourante; mais cette pauvre femme avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie et de sa vengeance; elle voulut voir son mari, lui tendit la main, et fit tout ce qu'elle put pour persuader à tout le monde, par ses manières, qu'elle le croyait innocent. Elle vécut encore quelques jours, et les passa à recommander à sa mère et à ses enfans de ne jamais penser à venger sa mort, qu'elle pardonnait de tout son cœur à ses assassins. Ce fut dans ces sentimens si chrétiens, qu'elle rendit son ame à Dieu. On ouvrit son corps, et on trouva ses entrailles toutes brûlées par le poison. . . . .

LADY MARY.

Mais, ma Bonne, cette histoire est-elle bien véritable? Je ne puis croire que des hommes soient capables de telles mé-

chancelés; je croirais plutôt que ce sont des démons.

MADEM. BONNE.

Il est vrai qu'on a peine à concevoir une telle barbarie. Mais, mesdames, réfléchissez, s'il vous plaît, sur l'origine des malheurs de cette femme infortunée. Son goût pour le monde et pour les plaisirs, son peu de complaisance pour son mari, les contradictions que cela lui attira, firent naître sa haine contre lui. Cette haine la porta à se venger et à faire un testament qui lui était injurieux; et la crainte qu'eût le marquis qu'elle ne changeât celui qu'il en avait obtenu en second lieu, l'engagea sans doute à charger ses frères du soin de le défaire d'une femme qui avait perdu son amitié; car on a toujours cru que ces barbares n'avaient agi que par ses ordres. Je ne prétends pas le justifier au moins, c'était un monstre; je veux dire seulement que peut-être la marquise eût évité ses malheurs, si elle se fût montrée plus complaisante à ce qu'il exigeait d'elle. Un mari a tort sans doute d'exiger trop de sa

femme, mais une femme a tort de ne pas se prêter aux bizarreries de son mari. Il faut qu'elle se mette bien dans l'esprit, en se mariant, qu'elle prend un maître auquel elle doit sacrifier ses goûts, ses inclinations et même ses penchans les plus innocens, s'il est assez injuste pour exiger ce sacrifice.

MISS FRIVOLE.

Vous m'avez dit, mademoiselle, que vous aimiez que chacun dît son sentiment; permettez-moi donc de vous dire que, sur ce pied-là, une fille qui a le sens commun, ne devrait jamais se marier. Je pense que, dans l'état du mariage, les devoirs sont réciproques, et qu'un mari est autant obligé à la complaisance envers sa femme, que sa femme envers lui.

MADEM. BONNE.

Cela devrait être, mademoiselle; mais souvent cela n'est pas. Dans ce cas, si une femme ne prend toutes les complaisances de son côté, il faut qu'elle se détermine à être malheureuse toute sa vie; car la contradiction perpétuelle doit

produire la haine. N'est-ce pas un enfer anticipé que d'être obligée de vivre avec un homme qu'on déteste ?

LADY LOUISE.

Mais, ma Bonne, serait-on plus heureuse avec un mari aux caprices duquel il faudrait sacrifier à tout moment ses inclinations les plus innocentes ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; on vient à bout d'apprivoiser les lions et les tigres : il faudrait qu'un homme fût plus féroce que ces animaux, s'il n'était pas touché des complaisances d'une épouse sage et raisonnable. Mais je suppose qu'il y ait un homme assez bizarre et d'un assez mauvais caractère pour n'être pas touché des bonnes façons de son épouse, elle aurait du moins la satisfaction de n'avoir rien à se reprocher.

LADY SPIRITUELLE.

Mais encore, ma Bonne, quel mal faisait cette pauvre marquise, en se divertissant honnêtement ? Ne disait-elle pas à son époux qu'il était le maître de

venir à ses assemblées, et de veiller sur sa conduite ?

MADEM. BONNE.

Il ne suffit pas, ma chère, qu'une femme soit sage, il faut encore qu'elle le paraisse. Le public est attentif à la conduite d'une jeune personne ; si elle est aimable surtout, elle ne saurait prendre assez de précautions. Elle peut compter sur la mauvaise volonté de toutes les femmes qui ne sont pas aussi aimables qu'elles ; la jalousie lui en fait autant d'ennemies qui sont attentives à toutes ses démarches, pour les empoisonner. Si elles lui voient un si grand goût pour le monde, et qu'elles puissent découvrir que ce goût déplaît à son mari, aussitôt voilà leurs langues en campagne. Elles décident que cette femme qui néglige de plaire à son mari, souhaite de plaire à quelque autre, et que c'est pour le rencontrer, qu'elle cherche les assemblées. Cela est souvent très-injuste, mais tel est le monde ; et puisque nous ne pouvons le réformer, il faut nous assujétir à un tel genre de vie, que nous mettions sa malice en défaut.

MISS CHAMPÊTRE.

Ah! que j'aime ma solitude! je puis, sans craindre les sots discours, jouir de tous les plaisirs innocens : pardonnez-moi cette exclamation, ma Bonne; mais tout ce que j'entends dire du grand monde, m'en donne une telle horreur, que, si ce n'était le desir que j'ai de profiter de vos leçons, j'y retournerais tout-à-l'heure pour n'en sortir de ma vie.

LADY LUCIE.

Je serais bien de votre goût, mademoiselle; mais il est des devoirs auxquels il faut sacrifier nos inclinations.

MADEM. BONNE.

Il y aurait beaucoup à dire sur cet article, mesdames, mais il se fait tard. Nous reprendrons cette conversation une autre fois, à présent nous allons dire nos histoires.

LADY MARY.

La mienne m'a paru bien drôle, ma Bonne, et j'ai ri comme une folle en l'apprenant; je tâcherai pourtant d'être sérieuse.

Il y avait une grande famine en Israël, et les fils des prophètes vinrent en la montange de Carmel. Elisée dit à son valet: mettez la grande chaudière, et faites cuire des herbes pour leur donner à dîner. Le valet obéit à son maître, et partit pour aller cueillir des herbes avec un des fils des prophètes, qui s'offrit honnêtement de lui aider. Cet homme était un très-mauvais jardinier, et n'avait aucune connaissance des herbes; en sorte qu'il cueillit plein sa robe de coloquinte, et, l'ayant coupée par morceaux, il la mit dans la soupe : or, la coloquinte est la chose du monde la plus amère. Quand la soupe fut faite, ceux qui avaient la plus grande faim commencèrent à la manger; mais à peine y eurent-ils touché qu'ils firent une laide grimace, et crachèrent ce qu'ils avaient dans la bouche. L'un d'eux tout effrayé dit à Elisée : Seigneur, la mort est dans la chaudière, car il croyait fermement être empoisonné. Elisée commanda à son serviteur de lui apporter de la farine; il en jeta dans la marmite, et aussitôt la soupe perdit toute son amertume et fut trouvée fort bonne. Comme on ache-

vait de la manger, des personnes charitables apportèrent à Elisée vingt petits pains d'orge. Le prophète dit à son serviteur de distribuer ce pain à la compagnie; mais celui-ci lui répondit: ils sont ici plus de cent personnes, comment voulez-vous qu'elles aient toutes un morceau de pain de cette petite quantité? Obéissez, dit le prophète, et je vous assure qu'il y en aura de reste. Effectivement, tous ceux qui étaient là furent rassasiés, et il en resta plusieurs morceaux.

LADY CHARLOTTE.

Qu'est-ce que du pain d'orge, ma Bonne? est-il meilleur que celui que nous mangeons?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; c'est du pain fait avec ce que vous appelez *barley*; il est très-grossier, et il n'y a que les gens qui sont fort pauvres qui en mangent.

LADY CHARLOTTE.

Le prophète régalait bien mal ceux qui venaient le voir. Une soupe amère, du pain d'orge; puisqu'il n'avait qu'à

souhaiter les choses pour les voir arriver, que ne demandait-il à Dieu un bon dîner pour régaler ceux qui venaient le voir?

MADEM. BONNE.

Vous imaginez-vous, ma chère, que Dieu eût fait un miracle pour contenter la friandise de ces gens-là? Non, sans doute. Il fait agir sa toute-puissance pour fournir le nécessaire aux pauvres; mais il n'a garde de faire des miracles pour les mettre dans une abondance qui souvent leur serait nuisible. La bonne chère, les beaux habits, les trésors, ne sont des biens qu'aux yeux de l'orgueil, de la vanité, de la gourmandise et de la paresse: le bon Dieu fait si peu de cas de ces sortes de biens, que souvent il les abandonne aux méchans. Il garde pour ses amis la patience dans la pauvreté, la maladie, la foi, l'espérance, la charité et toutes les vertus qui sont les richesses de l'ame.

MISS MOLLY.

Il a pourtant donné de grandes richesses à Abraham qui était son ami.

MADEM. BONNE.

Parce qu'Abraham les lui avait géné-

reusement sacrifiées, en abandonnant son pays et en quittant la maison de son père. Un homme assez fidèle à Dieu pour lui sacrifier ce qu'il avait de plus cher, son fils unique, n'avait garde de s'attacher à des richesses périssables; c'est pourquoi Dieu qui prévoit l'avenir et qui le connaît comme le présent, les lui avait données parce qu'il savait qu'au lieu d'en faire un mauvais usage, il les emploierait à faire de bonnes actions.

LADY SENSÉE.

C'est donc très-souvent un bonheur d'être née pauvre ?

MADEM. BONNE.

Il est certain, ma chère, que les pauvres ont moins d'occasion de pécher que les riches; mais ces derniers, s'ils le veulent, ont occasion de pratiquer de grandes vertus: d'ailleurs, on peut être pauvre avec cent mille pièces de rente, et on peut être un mauvais riche avec dix pièces, dix schellings même.

LADY MARY.

Comment cela, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Ecoutez bien ce que je vais vous dire, mesdames. Un jour un jeune homme demanda à Jésus-Christ : que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? Observez les commandemens de Dieu, dit Jésus-Christ. Je les ai observés dès ma jeunesse, reprit le jeune homme. Jésus lui répondit : vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres ; après cela, venez et me suivez. Ces paroles rendirent le jeune homme tout triste, parce qu'il était fort riche ; et, au lieu d'obéir aux ordres du Sauveur, il se retira. Alors Jésus élevant sa voix, s'écria : je vous dis en vérité qu'un chameau passera plutôt par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux : or, comme un chameau, qui est beaucoup plus grand qu'un bœuf, ne peut pas passer par le trou d'une aiguille, il faut dire de même qu'un riche ne peut jamais entrer dans le ciel ; car Jésus-Christ, qui ne peut mentir, en a juré.

LADY LUCIE.

Vous me faites une si grande frayeur,

ma Bonne, que je crois; si j'étais en âge, et que je pusse disposer de mon bien, je le vendrais tout-à-l'heure pour le donner aux pauvres.

MADEM. BONNE.

Ce n'est pas moi qui vous fais cette frayeur, mademoiselle, c'est l'évangile. Mais rassurez-vous; tout le tems que vous serez dans cette disposition, c'est-à-dire, que vous serez disposée à sacrifier vos richesses à votre salut, vous serez véritablement pauvre. Quand Jésus dit qu'un riche ne peut entrer dans le royaume de Dieu, il entend parler de ceux qui aiment leurs richesses plus que lui, et qui ne voudraient pas les lui sacrifier dans l'occasion; qui seraient prêts à faire de mauvaises actions pour les acquérir ou les conserver. Un homme qui a cent mille pièces de rente, et qui serait prêt à les perdre plutôt que de commettre une injustice; cet homme, dis-je, est un pauvre, et peut espérer d'aller au ciel. Au contraire, celui qui n'a que dix pièces, dix schellings, dix sous, et qui, pour les conserver, serait prêt à faire un faux serment,

à laisser périr de faim son prochain plutôt que de les perdre ou de les lui donner; cet homme, dis-je, est le mauvais riche; et il serait plus facile qu'un chameau passât par le trou d'une aiguille, qu'un tel homme entrât dans le royaume des cieux.

LADY SPIRITUELLE.

J'avais bien besoin de cette explication, ma Bonne, sans quoi les paroles de Jésus-Christ m'auraient fait devenir folle; car vous savez qu'un jour j'aurai tout le bien de papa, qui est fort riche.

MADEM. BONNE.

L'avarice ne sera jamais votre défaut: vous êtes née généreuse, ma chère, et je souhaiterais que vous n'eussiez pas plus de vanité que d'amour pour les richesses. Mais n'y a-t-il point parmi nous de mauvais riches?

MISS MOLLY.

Je crois que c'est moi, ma Bonne. Maman me donne quelquefois des schellings, et je les garde bien soigneusement dans une boîte; je ne voudrais pas pour chose au monde en dépenser un sou, j'ai déjà amassé trois guinées.

MADEM. BONNE.

Ah ! ma chère, prenez bien garde de devenir le mauvais riche. Ces trois guinées-là sont dans votre cœur ; il faut vîte les en arracher, autrement vous prendriez la mauvaise habitude d'aimer l'argent ; et quand vous seriez grande, vous seriez dure aux pauvres, injuste envers les autres et envers vous-même, et vous n'entreriez point dans le royaume des cieux. Quand même l'avarice ne serait point un péché, il faudrait vous en corriger bien promptement; car c'est un vice bas, qui déshonore les personnes de qualité. Plus on est grand, plus on doit avoir l'ame généreuse : d'ailleurs c'est une folie d'aimer l'argent pour l'enfermer. Il n'est bon à rien dans un coffre. Retenez bien cela, mesdames. J'ai lu un roman anglais nommé les *Aventures de Robinson Crusoé*. Cet homme fit naufrage, et vint dans une île où il resta tout seul pendant vingt-sept-ans. Il y avait quelques années qu'il y était, lorsqu'un vaisseau vint se briser proche du rivage ; en sorte que Robinson trouva le moyen d'y aller quand la

mer fut basse ; il trouva de l'or dans la chambre du capitaine, et il le jeta à terre, de dépit, en disant : à quoi me peut servir cet or ? il n'est bon ni à manger, ni à faire des habits, ni à me guérir si j'étais malade. J'aimerais bien mieux un tonneau de biscuit, ou une demi-douzaine de chemises. Lady Sensée, racontez à ces dames l'histoire de Pythius ; elle vient admirablement bien à notre sujet.

LADY SENSÉE.

Pythius était un prince lydien qui avait beaucoup de mines d'or dans ses petits états : il y faisait travailler ses pauvres sujets jour et nuit, sans leur donner un moment de relâche. Sa femme, qui avait beaucoup d'esprit, voulut le corriger de son avarice ; car quoiqu'il eût tant d'or, il craignait de le dépenser pour les choses nécessaires, et n'avait d'autre plaisir que de l'enfermer dans ses coffres. Un jour donc que Pythius avait été à la chasse, et qu'il avait grand' faim, elle lui fit servir pour son dîner des plats pleins de pièces d'or. D'abord le prince fut charmé de voir tant d'or, et

passa quelques minutes à le regarder avec complaisance ; cependant, comme cette vue ne remplissait pas son estomac, il pria sa femme de lui faire donner quelque chose à manger. Comment, lui dit-elle, n'avez-vous pas pour votre dîner ce que vous aimez le mieux ? Vous vous moquez, lui dit Pythius, je ne saurais manger de l'or, et je pourrais mourir de faim avec tout celui qui est dans l'univers. C'est donc un grande folie, dit la princesse, d'aimer si passionnément une chose qui ne peut vous servir à rien dans vos coffres : apprenez que l'or ne vaut rien quand il est enfermé, et qu'il n'est utile qu'à ceux qui savent le changer à propos contre les choses nécessaires à la vie. Pythius sentit la sagesse de cette leçon. Il se corrigea si bien, qu'il fut dans la suite aussi généreux qu'il avait été avare jusqu'alors.

MADEM. BONNE.

Il faut en demeurer là, mesdames, car il est trop tard pour continuer la leçon.

LADY LUCIE, *tout bas.*

Ma Bonne, miss Zinna aurait grande envie de venir à la conversation particulière que vous voulez bien nous accorder.

MADEM. BONNE.

Amenez-la, ma chère, je la recevrai avec plaisir.

XI.e DIALOGUE.

Lady LOUISE, Lady LUCIE, Miss ZINNA, Madem. BONNE.

MISS ZINNA.

Mademoiselle Bonne, je suis bien reconnaissante de la faveur que vous me faites en me recevant à vos conversations particulières. Ces dames ont eu la bonté de me dire les choses dont vous vous êtes entretenues la dernière fois. Elles sont de la dernière conséquence, et je serai charmée d'en profiter.

MADEM. BONNE.

Puisque ces dames vous ont instruite de notre dernière conversation, nous continuerons, si vous le voulez bien. Lady Louise a-t-elle examiné ses occupations et ses amusemens, conformément aux règles que je lui ai prescrites ?

LADY LOUISE.

Oui, ma Bonne; voici quels sont les

plaisirs que je prends ordinairement : les spectacles, c'est-à-dire l'opéra et la comédie ; le bal, le jeu, les assemblées, les promenades, et quelquefois un peu de lecture : j'ai beau examiner toutes ces choses, je ne les trouve pas mauvaises en elles-mêmes.

MADEM. BONNE.

Qu'en pensez-vous lady Lucie ?

LADY LUCIE.

Je pense, ma Bonne, qu'à la comédie on dit bien des sottises ; il est vrai qu'il n'y en a pas dans les tragédies, mais dans les meilleures il y a des sentimens bien opposés au christianisme. On y approuve la vengeance, on y loue l'ambition : en un mot, ma Bonne, il me semble qu'au sortir de la plus belle tragédie, je trouve mon cœur vide des choses de Dieu, et plein des maximes du monde. Au commencement de la plus pure tragédie, il y a un épisode qui quelquefois ne l'est guère, et à la fin une petite pièce qui ordinairement est infâme.

MADEM. BONNE.

Si lady Lucie dit la vérité, mesdames,

il faut conclure que la comédie, telle qu'on la joue aujourd'hui, est mauvaise, et que la tragédie est tout au moins dangereuse. Je dis la comédie telle qu'on la joue aujourd'hui. S'il plaisait à messieurs les auteurs de faire de bonnes comédies, ce serait une excellente école pour les jeunes gens. Nous avons en français plusieurs pièces très-bonnes pour former les mœurs, et on peut en conscience aller à celles-là ; mais je soutiens qu'une personne qui aime son salut, ne doit point aller aux autres. J'ai vu l'autre jour une compagnie de jeunes dames qui allèrent voir jouer Amphitrion : eh bien, cette pièce est infâme, et je ne conçois pas comment des femmes ont la hardiesse de s'y trouver.

MISS ZINNA.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'il ne m'arrivera jamais d'aller à la comédie sans savoir bien précisément ce que l'on joue. J'y fus l'autre jour avec une de mes sœurs ; je manquai mourir de honte, et je fus vingt fois sur le point de sortir.

LADY LOUISE.

Vous êtes apparemment plus susceptible que moi, mesdames. Il y a bien des choses qui peuvent être mauvaises, mais elles ne me font point d'impression. Cela m'entre par une oreille, et sort par l'autre.

MADEM. BONNE.

Parlons sincèrement, ma chère. Quoi! une sottise que vous avez entendue à la comédie ne vous revient jamais dans l'esprit?

LADY LOUISE.

Je ne dis pas cela, ma Bonne, car je mentirais; mais quand cela me revient, j'en suis quitte pour les chasser et penser à autre chose.

MADEM. BONNE.

Croyez-vous, madame, que vous puissiez, par vos propres forces, chasser une mauvaise pensée? Ne vous faut-il pas pour cela un secours particulier du Seigneur? et pensez-vous qu'il vous le donnera toujours, si vous continuez à vous exposer sans nécessité au péril?

Seriez-vous d'humeur de vous empoisonner chaque jour, parce que par hasard vous auriez fait usage d'un contre-poison qui vous aurait tiré d'affaire quelquefois? Ne craindriez-vous pas que votre contre-poison, après vous avoir guérie plusieurs fois, ne fût impuissant une seule, ce qui suffirait pour vous ôter la vie? Vous me direz que la comédie vous donne du plaisir; eh! ma chère, mettez dans une balance ce plaisir et la peine de chasser les mauvaises pensées qu'elle vous donne, je ne crois pas qu'il y ait aucune comparaison. Vous me dites encore que vous n'entendez pas la plus grande partie des sottises qui s'y disent; en ce cas vous devez vous ennuyer; mais ne voyez-vous pas non plus les gestes et les actions libres des acteurs? d'ailleurs les hommes qui vous voient à cette comédie, croiront-ils que vous n'entendez pas ce qui s'y dit? ne se persuaderont-ils pas être en droit de vous tenir de pareils discours que ceux que vous écoutez avec plaisir dans la bouche des acteurs? On est quelquefois étonné de l'insolence des hommes, de la liberté des conversations;

c'est à la comédie qu'on se familiarise avec ce style. Je ne veux point vous donner de scrupule ridicule ; parlez librement : trouvez-vous que j'aie dit rien de trop ?

LADY LUCIE.

Je ne le trouve pas, ma Bonne, et je renonce de bon cœur à un divertissement qui pourrait me faire offenser Dieu.

LADY LOUISE.

Je n'ai pas tant de courage; mais je prends la résolution de n'aller qu'aux tragédies ; et de me retirer avant la petite pièce.

MISS ZINNA.

Ma Bonne, nous ne sommes pas toujours maîtresses de faire là-dessus ce que nous jugeons à propos. Si ma mère veut me mener au spectacle, irai-je lui faire un sermon, lui dire qu'elle a tort d'y aller, et que je ne veux pas l'y accompagner ? Si une femme a un mari qui exige qu'elle aille à la comédie un tel jour, parce qu'il a arrangé une partie pour cela, fera-t-elle changer la pièce,

ou se brouillera-t-elle avec son mari, en refusant d'y aller ?

MADEM. BONNE.

Ce n'est guère pour de pareils sujets, mesdames, que les femmes se brouillent avec leurs maris, c'est bien plutôt tout le contraire : les mères les moins chrétiennes ne sont pas fâchées que leurs filles le soient, et même beaucoup ; ce n'est que pour leur faire plaisir qu'elles les mènent au spectacle. Une femme raisonnable trouve le moyen de faire faire à son mari ce qu'elle veut ; mais enfin, je suppose qu'il exige absolument qu'elle le suive ; au lieu d'y aller avec plaisir, une fille, une femme chrétienne ne s'y trouverait qu'en tremblant : elle aurait soin de se prémunir, avant d'y aller, par la prière et les bonnes réflexions; et Dieu qui connaît le cœur, lui donnerait la force de résister aux dangers auxquels elle n'aurait pas cherché à s'exposer.

LADY LOUISE.

Cela est bien terrible qu'il faille renoncer à presque toutes les comédies par

la faute de ceux qui arrangent le spectacle ; j'ai presque envie de faire une ligue avec le plus grand nombre des dames que je pourrai trouver, et de signifier toutes ensemble à M. Garrick, que pas une de nous ne se trouvera à son spectacle, à moins qu'au lieu d'une farce, il ne joigne à la fin de ses belles tragédies une petite pièce qui n'ait rien que d'innocent. Depuis quelque tems il y joint une pantomime, où l'on ne dit point de sottises, à la vérité, car on n'y parle point ; mais en récompense le sujet en est mauvais, et les gestes assortis au sujet. Et le bal, ma Bonne, est-il aussi mauvais par lui-même ? Pour moi je le regarde comme un bon exercice pour la santé.

MADEM. BONNE.

Je condamne le bal ; mais je vous permettrai la danse tant que vous voudrez ; je m'offre même à vous faire danser chaque semaine une journée entière, pourvu que ce soit entre vous, et qu'il n'y ait point de messieurs.

LADY LOUISE.

On s'ennuierait, ma Bonne, si on

n'était que des dames, on a l'habitude de danser avec des hommes.

MADEM. BONNE.

Vous oubliez, madame, que le bal, selon vous, n'est qu'un exercice nécessaire à la santé. Avouez que la santé n'est qu'un prétexte, et apprenez que malgré tout le mal que je vous ai dit des spectacles, j'aimerais encore mieux vous voir aller à quatre comédies qu'à un bal.

Ecoutez, mesdames, et parlons franchement : nous naissons toutes faibles et portées au mal. Celles qui ne conviendront pas de cette vérité, seront celles qui, n'ayant jamais rentré dans leur propre cœur, en ignorent les penchans; mais parce qu'elles ne les y ont pas vus, ces mauvais penchans n'y sont pas moins, et font que nous portons au mal une disposition prochaine qui n'a pas besoin d'être aidée. Parmi les penchans corrompus qui dominent dans notre cœur, celui de plaire est sans doute le plus violent. C'est lui qui produit chez les femmes l'amour de la parure, la jalousie, la vanité. Or le lieu où ce desir

de plaire prend une nouvelle force, est le bal. On n'y va que pour cela, si on s'examine à fond. Et quel mal y a-t-il, me dites-vous, à chercher à plaire? La femme la plus sage peut chercher cet avantage, pourvu que personne ne lui plaise à elle. Je vous passerai cela, quoiqu'il s'en faille bien que cela soit vrai. Croyez-vous de bonne foi, mesdames, que parmi ce grand nombre d'hommes auxquels vous tâcherez de plaire, il ne s'en trouvera pas quelques-uns qui vous plairont à leur tour? Ce n'est pas encore un crime, me direz-vous; nous sommes dans l'âge de nous établir, et il faut bien, pour nous marier, que quelqu'un nous plaise.

A la bonne heure, mesdames, et c'est par cette raison que, s'il était en mon pouvoir, vous n'iriez jamais au bal.

LADY LUCIE.

Je n'entends pas bien cette raison, ma Bonne; vous convenez que pour nous marier, nous avons besoin de trouver quelqu'un qui nous plaise. Avouez plutôt, ma Bonne, que c'est au bal que l'on

se connaît le mieux, parce que l'on s'y contraint le moins, et que c'est là fort souvent que se font les connaissances qui aboutissent au mariage? N'allez pas croire au moins que j'aie envie de me marier; je me trouve fort heureuse comme je suis à présent, et je ne m'établirai, si j'en suis la maîtresse, qu'à vingt-deux ans. Je vous parle en général, et seulement pour défendre un divertissement que j'aime.

MADEM. BONNE.

Dites-moi, ma chère, quels sont les hommes qui font profession de courir les bals?

LADY LOUISE.

Tous ceux qui aiment à se divertir.

MADEM. BONNE.

Et croyez-vous que ce soit dans cette classe qu'il faille chercher les hommes raisonnables?

LADY LOUISE.

Pourquoi ne le seraient-ils pas? est-ce que je ne suis pas raisonnable, parce que j'aime le bal?

MADEM. BONNE.

Si je vous disais que non, ma chère, vous me regarderiez comme une personne injuste; mais si je vous le prouve, que me direz-vous? considérez-vous comme chrétienne, et puis comme un être raisonnable, et vous verrez qu'en ces deux qualités vous devez condamner le bal.

MISS ZINNA.

Je vous avoue, ma Bonne, que le bal ne me paraît pas opposé au christianisme.

LADY LUCIE.

Pour moi je le trouve opposé à la raison. Je passe une nuit au bal, et pendant tout ce tems, mon esprit est dans mes yeux et mes jambes; je n'en fais aucun usage; je ne suis qu'un automate regardant et dansant. Voilà donc une nuit perdue pour ma raison. Le jour qui précède le bal, n'a pas été mieux employé; je n'ai été occupée que de mes habits. Si j'examine le tems qui suit le bal, c'est encore pire. Je reviens à la maison, si fatiguée, qu'il n'est point question de prière avant de me coucher; si je veux

la faire, ou je m'en dors, ou je ne suis occupée que de ce que j'ai vu. Je perds toute la matinée à dormir, je me réveille la tête encore pleine du spectacle de la nuit; ma prière du matin s'en sent aussi bien que tous mes autres exercices, et je suis deux ou trois jours avant de me remettre. Ce n'est pas tout : si je m'accoutume à aimer le bal, lorsque je serai ma maîtresse, j'aurai un violent desir d'y aller le plus souvent que je pourrai. Si je cède à ce desir, voilà la moitié de ma vie perdue pour ma raison; je m'échauffe le sang, je détruis ma santé en changeant les heures du sommeil. Pendant que je dors, mes enfans, si j'en ai, mes domestiques ont la bride sur le cou; je ne puis veiller au bon ordre de ma maison; il faut l'abandonner à une femme de charge, et je deviens coupable de toutes les fautes qui se commettent chez moi.

MADEM. BONNE

J'ajouterai quelque chose d'important à ce que mademoiselle vient de dire. Les hommes, au bal, se permettent des dis-

cours qu'ils n'oseraient tenir autre part. C'est un lieu de plaisir, de liberté. Un homme avec lequel vous avez dansé, vous regarde comme une connaissance, quoiqu'il ne vous ait jamais vue. Sa charge est de vous entretenir quand, fatiguée de la danse, vous voulez vous reposer; et de quoi vous parlera-t-il? de vos charmes, du bonheur qu'il a eu de danser avec vous, de la bonne grace avec laquelle vous vous acquittez de cet exercice. La belle conversation! celle-là est pourtant fort modeste. Le tumulte du bal, qui ne vous permet pas de rester à côté de vos mères, vous expose à quelque chose de pis : il arrivera même que votre imagination, échauffée par l'action de la danse, ne vous permettra pas de vous apercevoir sur-le-champ de l'indécence des discours qu'on vous y tiendra. Ne vous flattez pas, mesdames : une jeune personne perd une partie de sa décente timidité dans un bal; elle donne la main à un homme, elle saute et figure avec lui; pour danser du bel air, il faut qu'elle le regarde en face, qu'elle minaude en lui donnant la main. Elle ne peut s'offen-

ser, s'il la regarde fixement et de la manière la plus hardie. En ai-je trop dit, lady Louise ? lady Lucie s'est-elle trompée dans les remarques qu'elle a faites ?

LADY LOUISE.

Non, ma Bonne ; je me rends, et je vous promets de n'aller au bal que quand je ne pourrai absolument m'en dispenser. J'ai été frappée de ce qu'a remarqué lady Lucie de la difficulté de prier en sortant du bal : il est vrai qu'alors je prie sans attention, ou je ne prie point du tout.

MADEM. BONNE.

Mais qu'avez-vous, ma chère, vous paraissez toute triste ?

LADY LOUISE.

Oui, ma Bonne, je le suis ; j'en reviens toujours à ce que je vous disais l'autre jour ; il est bien désagréable de renoncer à tous les plaisirs : vous m'aviez promis de m'en donner d'autres à la place de ceux-là, dépêchez-vous de me les montrer, j'en ai grand besoin.

MADEM. BONNE.

Demandez à lady Lucie si elle s'est

ennuyée depuis deux mois qu'elle a renoncé à presque tous ces frivoles amusemens.

LADY LUCIE.

Non, en vérité, ma Bonne, et je puis jurer à lady Louise que je n'ai de ma vie été si heureuse.

LADY LOUISE.

Par charité, ma bonne amie, dites-moi donc comment vous passez votre vie. Quand j'aurai renoncé à tous ces plaisirs, je crois que je trouverai la journée d'une longueur insupportable.

LADY LUCIE.

Et moi je la trouve si courte, que je n'ai pas le tems de faire la moitié de ce que je souhaiterais. Je me lève à huit heures, et je mets un demi-quart d'heure à m'habiller. Ensuite je fais ma prière et quelques réflexions.

MADEM. BONNE.

Voyons, mademoiselle, ce que c'est que ces réflexions?

LADY LUCIE.

Je vais vous le dire, mesdames; mais n'allez pas croire que ce soit moi qui les

ai faites; ma Bonne me les a suggérées, et c'est elle aussi qui m'a enseigné la manière d'employer ma journée de façon qu'elle me paraît fort courte.

MADEM. BONNE.

Vous découvrez mes secrets, ma chère, cela n'est pas bien. Mais j'entends arriver nos jeunes dames, il faut remettre cette conversation à une autre fois.

XII.e DIALOGUE.

MADEM. BONNE.

Nous n'avons pas dit toutes nos histoires la dernière fois, et nous avons aussi oublié la géographie ; il faut, s'il vous plaît, commencer par-là aujourd'hui. C'est à vous, miss Molly.

MISS MOLLY.

Le chef des armées du roi de Syrie se nommait Naaman. Il était fort aimé de son maître, parce qu'il était un grand capitaine et un fort honnête homme ; mais il lui était arrivé un grand malheur, il était devenu lépreux, c'est-à-dire, qu'il était couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une gale affreuse. Il avait dans sa maison une fille Israélite qui avait été faite esclave ; et comme on la traitait bien, elle était fort attachée à son maître, et avait une grande compassion du triste état dans lequel il était réduit. Un jour elle dit à sa maîtresse : Je suis sure

que le prophète Elisée guérirait mon maître, s'il voulait l'aller trouver. Naaman ayant fait savoir cela au roi son maître, ce prince lui donna une lettre, par laquelle il priait le roi d'Israël de guérir Naaman de sa lèpre. Le roi d'Israël ayant reçu cette lettre, déchira ses habits, comme c'était la coutume quand on avait une grande affliction, et dit : Suis-je un Dieu pour guérir les malades? On voit bien que le roi de Syrie me cherche querelle. Elisée ayant appris cela, envoya dire au roi d'Israël : Pourquoi t'affliges-tu? que cet homme vienne ici, et qu'il sache qu'il y a un prophète du vrai Dieu en Israël. Naaman étant venu à la porte d'Elisée, le prophète lui envoya dire de se laver sept fois dans le fleuve du Jourdain. Naaman, à ces paroles, se mit en colère et dit : Je croyais qu'il sortirait au-devant de moi, qu'il invoquerait le nom de son Dieu et qu'il toucherait ma lèpre. N'avons-nous pas dans la Syrie des eaux aussi bonnes que celle du Jourdain. Il s'en allait donc tout fâché, mais ses serviteurs lui dirent : Seigneur, si le prophète vous eût

commandé des choses fort difficiles, vous eussiez dû lui obéir : pourquoi donc ne le faites-vous pas, puisqu'il vous ordonne une chose si aisée? Naaman pensa que ses domestiques avaient raison, et s'étant lavé sept fois, il fut guéri de sa lèpre. Alors il vint remercier le prophète, et lui apporta des présens magnifiques, en lui promettant de n'avoir jamais d'autre Dieu que le Dieu d'Israël. Elisée, quoiqu'il fût fort pauvre, comme vous l'avez vu, ne voulut recevoir aucun présent de Naaman : ce qui fâcha beaucoup son serviteur; et lorsque Naaman fut parti, ce valet avare courut après lui, et lui dit : Seigneur, il vient d'arriver chez mon maître un fils de prophète qui est pauvre, et mon maître m'a dit : Courez après Naaman, et lui demandez deux robes et une somme d'argent que je veux donner à cet homme. Naaman lui donna ce qu'il demandait; et ce domestique d'Elisée porta cet argent et ces deux robes dans une maison où il les cacha. Quand il fut retourné, Elisée lui dit : D'où venez-vous? D'aucun endroit, répondit le serviteur. Pourquoi mentez-

vous, dit le prophète? j'étais présent lorsque vous avez reçu l'argent et les deux robes : gardez-les, mais en même tems gardez la lèpre de Naaman pour vous et pour votre postérité. A peine le prophète eût-il achevé de parler, que son valet fut couvert de lèpre en punition de son avarice, de son vol et de son mensonge.

MADEM. BONNE.

Vous voyez, miss Molly, combien l'avarice est un vilain péché. Ce serviteur du prophète devient menteur et voleur par amour de l'argent. Cette passion change le caractère ; et au lieu de diminuer avec l'âge, comme les autres passions, elle va toujours en augmentant. Continuez, lady Charlotte, et après que nous aurons fini nos histoires, je vous raconterai la mort terrible de deux avares, arrivée de notre tems.

LADY CHARLOTTE.

Le roi de Syrie, qui avait dessein de détruire le royaume d'Israël, y envoyait souvent des troupes pour faire des entreprises; mais c'était presque toujours inutilement, parce que le prophète Elisée

avertissait le roi d'Israël, qui se tenait sur ses gardes. Le roi de Syrie, voyant que tous ses desseins étaient découverts, crut qu'il y avait quelques-uns de ses sujets qui le trompaient. Ses serviteurs lui dirent : seigneur, personne ne vous trahit; mais ne savez-vous pas que le prophète Elisée sait tout ce que vous dites, quand même vous parleriez tout seul dans votre chambre? Le roi voulant se venger d'Elisée, envoya un grand nombre de soldats pour le prendre dans une ville où il était. Le serviteur du prophète voyant ces soldats, eut une grande peur; mais Elisée lui dit : ne voyez-vous pas que ceux qui nous défendent sont en plus grand nombre que ceux qui nous attaquent? En même tems il pria Dieu d'ouvrir les yeux de son serviteur, qui vit toute la montagne couverte de chevaux et de chariots de feu. En même tems Dieu, à la prière du prophète, éblouit les yeux de ceux qui venaient pour le prendre, et il leur dit : suivez-moi, je vous menerai dans un lieu où vous trouverez l'homme que vous cherchez. Ils le suivirent, et il les mena

dans la ville de Samarie, capitale du royaume d'Israël. Alors leurs yeux furent ouverts, et ils eurent une grande peur de se voir au milieu de leurs ennemis et en leur pouvoir. Le roi d'Israël demanda à Elisée, tuerai-je ces gens-là? Gardez-vous-en bien, dit le prophète; au contraire, donnez-leur à boire et à manger. Ces gens-là étant retournés vers leur maître, ils lui racontèrent le bon traitement qu'ils avaient reçu, et le roi de Syrie en fut si touché, qu'il laissa les Israélites en repos pour un peu de tems.

MADEM. BONNE.

Remarquez, mesdames, que le meilleur moyen de désarmer nos ennemis, est de leur rendre le bien pour le mal. Si Elisée eût consenti à la mort de ces hommes qui voulaient le prendre, il n'eût pas procuré la paix aux Israélites. Remarquez encore avec quel soin Dieu garde ses serviteurs. Si nous avions les yeux ouverts, nous verrions que Dieu nous environne sans cesse de son secours, pour nous délivrer de mille périls que nous ne connaissons pas. De combien

d'accidens fâcheux Dieu ne nous a-t-il pas sauvés ? Nous connaîtrons tout cela au jour du jugement.

LADY MARY.

Ma Bonne, vous nous avez promis une histoire.

MADEM. BONNE.

C'est celle d'un magistrat nommé monsieur Tardieu. Je vous le nomme, mesdames, parce que c'est une chose publique. Cet homme, qui était fort avare, voulut se marier. Ce n'était ni la beauté, ni la jeunesse, ni la vertu qu'il recherchait dans une épouse ; il voulait une femme riche et aussi avare que lui. Il la trouva telle qu'il la souhaitait, car il n'y eut jamais, je crois, une femme aussi intéressée ; son mari auprès d'elle pouvait passer pour un homme libéral. Il acheva de se perdre dans la compagnie d'une telle femme : un volume entier ne serait pas assez grand pour contenir le récit de toutes les vilenies de ces deux personnes. Cette femme commença par mettre dehors tous les domestiques, et ensuite elle inventa des moyens jusqu'alors in-

connus, pour gagner ou épargner l'argent. Son mari vendait la justice ; et quand un criminel avait beaucoup d'argent, il était sûr d'avoir sa grace. Comme on connaissait l'humeur de ce juge, tous ceux qui avaient de mauvaises affaires lui faisaient des présens. Un jour on lui apporta deux dindons. Sa femme garda le plus petit qu'elle fit cuire elle-même pour leur dîné, et envoya vendre l'autre au marché, parce qu'il était extrêmement pesant. Quel fut son désespoir lorsqu'elle apprit que le plaideur qui lui avait fait ce présent, avait mis une bonne somme d'or dans le ventre du dindon qu'elle avait fait vendre? Elle manqua en devenir folle. Elle volait tout ce qu'elle pouvait attraper, et n'entrait jamais chez un pâtissier de ses voisins, qu'elle ne lui prît quelques biscuits. Cet homme, pour la punir et se venger, mit un vomitif dans un biscuit qu'il laissa traîner exprès, ce qui la rendit extrêmement malade. Elle se faisait des jupes avec les thèses de satin dont on faisait présent à son mari. Je vous ai dit qu'elle avait renvoyé ses domestiques, et qu'elle vivait seule avec son mari ;

elle avait fait faire des serrures qui s'ouvraient par un secret, et il n'y avait qu'eux qui sussent les ouvrir : cette précaution ne put lui faire éviter son malheur. Des voleurs trouvèrent le moyen de se glisser dans sa maison, et l'égorgèrent avec son mari. Il est vrai que ces voleurs ne purent jamais sortir, parce qu'ils ne savaient pas le secret des portes; ainsi on les trouva dans la cheminée, où ils étaient cachés; mais leur châtiment ne rendit pas la vie à ces avares que personne ne plaignit.

LADY MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit dans la dernière leçon que le prince Pythius avait des mines d'or; voulez-vous bien m'apprendre ce que c'est ?

MADEM. BONNE.

De tout mon cœur, ma chère. Vous voyez que le dessus, ou la surface de la terre, produit des arbres, de l'herbe, des fleurs et des fruits. Eh bien, le dedans de la terre produit les métaux, dont le premier et le plus parfait est l'or.

LADY MARY.

Comment, ma Bonne, les guinées se trouvent-elles dans la terre, comme les choux dans le jardin ?

MADEM. BONNE.

Pas tout-à-fait, ma chère ; l'or est d'abord mêlé avec de la terre. Quand on a découvert qu'il y a des mines d'or dans un endroit, ou qu'on le soupçonne, on fait des trous fort profonds dans la terre ; on y fait descendre des hommes, et ces misérables sont quelquefois écrasés sous la terre qui s'éboule, c'est-à-dire, qui retombe sur eux. On tire de grands paniers de cette terre, qui est mêlée avec l'or que l'on en sépare. On prend ensuite celui dont on veut faire des guinées, et on le porte à la monnaie pour le travailler.

MISS BELLOTTE.

Mon Dieu, ma Bonne, que ces pauvres gens qui travaillent dans les mines, sont à plaindre !

LADY SPIRITUELLE.

Ceux qui vont chercher des perles au

fond de la mer, ont encore plus de peine. J'ai lu, il y a quelque tems, qu'ils y trouvent de gros poissons qui les mangent.

LADY MARY.

C'est pour rire qu'on a écrit cela, madame; est-ce qu'il y a des poissons assez grands pour manger les hommes?

MADEM. BONNE.

Vraiment, ma chère, il y a des poissons grands comme cette chambre, d'autres aussi grands qu'une maison; ce sont les baleines; mais ce ne sont pas ceux-là qui font du mal aux pauvres pêcheurs de perles; il y en a une quantité d'autres qui sont beaucoup plus petits et qui sont extrêmement dangereux; le requin, par exemple: il n'est pas plus grand qu'un veau, mais il a des dents tranchantes comme des rasoirs, et il coupe d'un seul coup la jambe ou la cuisse d'un homme. Heureusement on les voit venir de loin. J'ai ouï dire à un de mes amis, qui a beaucoup voyagé, qu'étant un jour dans un vaisseau par un tems extrêmement calme, il lui prit envie de se baigner; il descendit donc dans la mer, et se tenait

à une corde : tout d'un coup il vit venir un de ces cruels animaux, et il n'eut que le tems de crier qu'on le *hissât*, c'est-à-dire, qu'on le tirât avec cette corde. Quand il fut hors de l'eau et tout près du bord du vaisseau, le poisson s'élança en l'air pour lui attraper la jambe; mais heureusement il le manqua.

LADY CHARLOTTE.

J'avais pitié des poissons qu'on pêchait; je pensais que c'était dommage de les tuer, puisqu'ils ne faisaient mal à personne; mais à présent on pourrait les détruire tous sans que j'en fusse touchée.

MISS CHAMPÊTRE.

Nous avons beaucoup d'étangs dans notre terre, et l'on y pêche très-souvent. La première fois que je vis pêcher, j'étais fort petite alors, je me mis à pleurer lorsque je vis les pauvres poissons se débattre sur l'herbe avant de mourir; mais tout-à-coup il me vint une pensée. Pour attraper ces poissons, on mettait au bout de la ligne des vers ou des poissons fort petits. Je me dis donc à moi-

même : si ces gros poissons n'avaient pas voulu manger leurs petits camarades, ils n'auraient pas été pris ; c'est leur cruauté envers leurs semblables qui est cause de leur mort ; ils ne méritent donc pas que je les plaigne. Effectivement, depuis ce tems-là je pêche fort bien moi-même, sans avoir aucune compassion pour les poissons que je prends. Les grands qui aiment à manger ceux qui sont plus petits qu'eux, méritent d'en trouver de plus grands qu'eux qui les mangent à leur tour.

LADY SPIRITUELLE.

Véritablement cela est juste ; mais, pour revenir à nos pêcheurs de perles, ce sont des hommes qu'on accoutume, dès leur jeunesse, à retenir leur respiration ; on les nomme plongeurs. Quand ils ont pris l'habitude de rester quelque tems dans l'eau sans respirer, on leur attache un panier devant eux, puis on leur passe une corde par-dessous les aisselles, et on leur attache une autre corde à la main. Cette corde tient à une cloche qui est au bord du bateau. Dans

cet équipage, on les descend au fond de la mer, et ils se dépêchent de remplir leurs paniers d'huîtres. Quand il est plein, ou qu'ils ne peuvent plus retenir leur haleine, ils sonnent la cloche; on les retire, puis ils y retournent encore. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on dit qu'en touchant ces huîtres, ils connaissent s'il y a de grosses perles dedans, et qu'il arrive quelquefois qu'ils ouvrent ces huîtres, et avalent les perles.

MADEM. BONNE.

Je l'ai ouï dire aussi; mais cela me paraît difficile à croire. Si cela est vrai, nous ne pouvons assez admirer la folie des hommes qui semblent compter leur vie pour rien, quand il s'agit de s'enrichir; car ils peuvent fort bien étouffer pendant le tems qu'ils emploient à ouvrir ces huîtres. Dites-nous votre histoire, miss Sophie.

MISS SOPHIE.

Les Israélites, après avoir été quelque tems en paix avec les Syriens, virent recommencer la guerre, et le roi des Syriens mit le siège devant Samarie.

Comme il n'y avait pas beaucoup de vivres dans cette ville, il y eut bientôt une si grande famine, que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent ; une petite mesure d'ordures de pigeon fut aussi vendue cinq pièces.

Un jour que le roi d'Israël passait sur la muraille, une femme lui cria : seigneur, rendez-moi justice. Quel mal vous a-t-on fait ? lui demanda le roi. Seigneur, lui répondit-elle, ma voisine et moi sommes convenues de manger nos enfans : hier j'ai fait bouillir le mien, et j'en ai donné la moitié à cette femme, et aujourd'hui elle a caché son fils, et ne veut pas m'en donner la moitié. Le roi, saisi d'horreur, déchira ses habits, et l'on vit qu'il avait un sac sur sa chair pour fléchir la justice de Dieu ; mais, au lieu de porter ce sac, il aurait dû renoncer à ses mauvaises inclinations, et c'est à quoi il ne pensait pas ; au contraire, il se mit dans une grande colère, et jura de faire couper la tête à Elisée. Comme il envoyait des soldats pour le prendre, le prophète qui était assis avec ses disciples, leur dit : je vois le fils du meurtrier

qui envoie des soldats pour me tuer. Le roi suivait ces soldats, et le prophète lui dit : demain, à cette heure, le bled et l'orge se donneront presque pour rien aux portes de Samarie. Un seigneur qui accompagnait le roi, dit à Elisée : à moins que Dieu ne fasse pleuvoir des vivres, cela ne se peut. Elisée lui répondit : vous le verrez, mais vous n'en mangerez pas.

Cependant Dieu fit entendre aux oreilles des Syriens un grand bruit de chariots et de chevaux ; et comme ils crurent qu'il venait une grande armée au secours de Samarie, ils se sauvèrent en grande hâte et abandonnèrent leurs vivres et leurs bagages. Leur camp resta donc tout seul, et personne ne savait cela dans la ville. Dans ce tems-là, les lépreux n'avaient pas permission de demeurer dans la ville, ils étaient obligés de rester hors des portes. Or, il y avait quatre de ces lépreux qui prirent résolution d'aller se rendre aux Syriens ; car ils disaient en eux-mêmes : Il vaut mieux que ces gens-là nous tuent, que de mourir ici de faim.

Ils furent fort étonnés de trouver le camp abandonné; et ayant bu et mangé, ils prirent ce qu'il y avait de meilleur, et furent le cacher. Bientôt après, ils se reprochèrent de ne pas donner cette bonne nouvelle à la ville. Ils y revinrent donc; et comme il était nuit, on fit éveiller le roi. Il crut d'abord que les Syriens s'étaient mis en embuscade; et pour le découvrir, il envoya deux hommes à cheval. Il ne pouvait pas en envoyer une plus grande quantité, car on avait mangé tous les chevaux, et il n'en restait que cinq dans toute la ville. Ces deux hommes trouvèrent tous les chemins couverts d'habits et d'autres choses que les Syriens avaient jetées pour fuir plus vîte, et ils revinrent dire cela au roi. Alors le peuple courut en foule au camp ennemi; mais, pour empêcher qu'il n'y eût du désordre à la porte, le roi commanda à ce seigneur qui avait douté de la parole d'Elisée, de s'y tenir. Il vit véritablement la grande quantité de bled qu'on y apportait, et qu'on vendait à très-bon marché; mais il n'en goûta pas, car il fut écrasé par la foule. Ainsi la

parole que Dieu avait dite par son prophète, fut accomplie.

MISS BELLOTTE.

Cette histoire fait dresser les cheveux: une mère manger son fils!

MISS SOPHIE.

Ma Bonne, j'ai entendu dire qu'il y a des peuples qui tuent leurs pères quand ils sont vieux, et qui les mangent ensuite : cela est-il vrai ?

MADEM. BONNE.

Les Iroquois, peuples qui habitent dans l'Amérique septentrionale, le faisaient autrefois, mais à présent ils ne le font plus. N'allez pas croire, mes enfans, qu'ils fissent cela par méchanceté : tout au contraire, quand les Européens vinrent dans leur pays, et qu'ils surent que chez nous on laissait vivre les vieilles gens et qu'on les enterrait ensuite, ils nous trouvèrent fort cruels. Quelle barbarie, disaient-ils, de laisser souffrir des personnes qui nous ont donné la vie, et de les jeter ensuite dans un trou pour être mangés des vers! Nous avons bien

plus d'amour pour nos parens, ajoutaient-ils; nous leur épargnons les incommodités dans une grande vieillesse, et nous leur donnons notre estomac pour tombeau. En mangeant la chair de nos pères, nous nous rendons présentes leurs belles actions, et nous faisons passer leur courage en nous et en nos petits-enfans.

LADY MARY.

Mesdames, quand j'étais petite, ma Bonne s'amusait à se moquer de moi, et elle me proposait d'être reine de ces honnêtes gens-là.

MADEM. BONNE.

Je ne me moquais point de vous, ma chère; je cherchais à connaître vos sentimens, et j'en fus fort édifiée. Oui, mesdames, je dis à ma chère Mary que les reines de ce pays-là n'avaient que des habits de peau, des colliers de coquillages, qu'elles couchaient quelquefois dans la neige, et qu'elles étaient très-mal nourries. Tout cela ne la dégoûta point; elle consentait de bon cœur à souffrir toutes ces incommodités, pour faire connaître le bon Dieu à ces pauvres

gens, et pour leur apprendre à vivre en société.

MISS MOLLY.

Est-ce que ces gens-là ne connaissent pas qu'il y a un Dieu? Ne voient-ils pas bien le ciel et la terre, et ne pensent-ils pas qu'il faut qu'il y ait un Dieu qui ait fait toutes ces belles choses?

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; les peuples les plus barbares ont été frappés du grand spectacle de l'univers, et ont compris que les hommes n'ayant pu faire ce qu'ils admiraient, il fallait nécessairement qu'il y eût quelque chose au-dessus de l'homme qui méritait leur respect et leurs adorations. Chaque peuple s'est fait à cet égard des idées particulières. Les peuples du Pérou adoraient le soleil, aussi bien que ceux du Mexique. Les Iroquois et les autres sauvages de l'Amérique septentrionale disent qu'il y a un grand esprit qui a tout fait, et ils l'adorent. Ils croient qu'il y a au-dessous de lui plusieurs esprits qu'ils appellent *Manitous*, dont les uns sont bons et les au-

tres méchans. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils honorent davantage les mauvais que les bons, et qu'ils leur font quantité de présens.

LADY VIOLENTE.

Cela est bien ridicule : et pourquoi font-ils cela, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

Par la même raison que quelques peuples de l'Asie prient et honorent le diable plus que Dieu, quoiqu'ils en ayent l'idée. Dieu est si bon, disent-ils, qu'il n'a pas besoin d'être prié pour nous faire du bien, cela lui est naturel. Mais, comme le diable est un méchant, il a besoin d'être désarmé par nos prières et nos présens, sans quoi il se laisserait aller au penchant qui le porte à nous faire du mal.

MISS BELLOTTE.

Les Iroquois croient-ils qu'il y a un paradis et un enfer?

MADEM. BONNE.

Ils croient que l'ame est immortelle, et qu'elle va, après sa mort, dans un

grand pays où elle sera traitée selon ses œuvres. Les ames de ceux qui ont bien vécu, trouveront dans ce pays beaucoup d'animaux et de poissons, en sorte qu'ils pourront chasser et pêcher tout à leur aise. Elles y auront aussi de grands festins, où l'on chantera et dansera beaucoup. Comme ces peuples passent leur vie à chasser et à pêcher, et qu'ils aiment passionnément la musique et la danse, ils font de ces choses le bonheur de l'autre vie. Quand un Iroquois meurt, on enterre avec lui son arc, ses flèches et les autres choses dont on croit qu'il aura besoin dans l'autre vie. Ils ont aussi des espèces de prêtres qu'ils nomment Jongleurs : quand ils sont malades, ils les font venir pour chasser le mauvais Manitou qui cause leurs maladies. Ce Jongleur fait des contorsions, des grimaces; et si le malade guérit, ces pauvres gens lui en ont beaucoup d'obligation, et lui font de grands présens.

LADY VIOLENTE.

Vous ne sauriez croire, ma Bonne, combien j'aime à connaître les mœurs de

tous ces peuples. Je vous prie de nous dire tout ce que vous en savez.

MADEM. BONNE.

Ils habitent par villages, c'est-à-dire, qu'une certaine quantité de ces sauvages se bâtissent des cabanes à côté l'une de l'autre. Alors ils se choisissent un chef parmi ceux qui se sont le plus distingués à la guerre.

MISS SOPHIE.

Et avec qui ces peuples font-ils la guerre ?

MADEM. BONNE.

La seule Amérique septentrionale est d'une grandeur prodigieuse, encore n'a-t-on pas été jusqu'au bout. Ce grand et vaste pays est tout rempli de bois et de lacs, et peuplé d'une infinité de nations toutes différentes les unes des autres, c'est-à-dire, qu'ils ont une autre physionomie. Les uns sont blancs comme nous, d'autres ont la couleur olivâtre; les uns ont la tête plate, les autres l'ont pointue. Tous ces peuples se font continuellement la guerre, et ils la font d'une manière si

cruelle, qu'ils parviennent enfin à se détruire. Ils tuent leurs prisonniers de guerre, et les font rôtir pour les manger: mais n'allez pas croire qu'ils attendent qu'ils soient morts pour les faire cuire; on les rôtit tout vivans et à petit feu, c'est-à-dire, qu'ils sont loin du feu, et restent fort long-tems à souffrir avant de perdre la vie.

LADY MARY.

Comment les autres ont-ils le courage d'entendre les cris que doivent jeter ces pauvres malheureux que l'on fait tant souffrir?

MADEM. BONNE.

Ceux que l'on brûle ainsi, ne crient point, ma chère : ils seraient déshonorés, et passeraient pour n'avoir point de courage. Au contraire, ils composent sur-le-champ une chanson qu'ils nomment leur chanson de mort, dans laquelle ils racontent toutes leurs belles actions; et ces belles actions sont d'avoir brûlé plusieurs hommes de ceux de la nation qui les brûle actuellement : ils chantent ainsi jusqu'à leur mort; et comme s'ils n'étaient

pas assez tourmentés par le feu, les femmes et les enfans se divertissent à les tourmenter encore. Quelquefois il y a des prisonniers assez heureux pour éviter ce cruel traitement. Une femme sauvage qui a perdu un fils dans le combat, a la liberté d'en choisir un autre parmi les prisonniers, et alors il est regardé comme le fils de celle qui l'a adopté.

LADY VIOLENTE.

Ces gens-là qui chantent pendant qu'on les brûle, ont sans doute été à l'école chez les Lacédémoniens. Vous souvient-il, ma Bonne, de cet enfant qui avait volé un renard?

MADEM. BONNE.

Je m'en souviens, ma chère; mais il y a peut-être quelques-unes de ces dames qui ne savent pas cette histoire, ainsi je vous prie de la raconter; et toutes les fois que vous en saurez quelqu'une qui viendra à propos de ce que nous dirons, je vous prie de nous la raconter aussi, cela vous habituera à parler français.

LADY VIOLENTE.

Si j'avais su votre intention, ma Bonne, je vous en aurais déjà raconté quelques-unes : par exemple, quand vous nous avez parlé des Iroquois, qui tuent leurs pères pour leur épargner les incommodités de la vieillesse, cela m'a rappelé cet excellent remède contre la colique, que vous m'apprîtes il y a deux ans. Je vais commencer par l'histoire du petit garçon de Sparte, et je dirai l'autre ensuite.

Dans la ville de Sparte, on donnait permission aux enfans de venir dans les salles publiques où l'on mangeait, et d'y voler tout ce qu'ils pourraient, pourvu qu'on ne s'en aperçût pas ; car si l'on découvrait leur vol, ils étaient méprisés, et ils craignaient le mépris plus que la mort. Un jour un jeune garçon vola un petit renard et le cacha sous sa robe. Ce renard, qui s'impatientait d'être mal à son aise, déchira tout le ventre du petit garçon. Vous sentez bien, mesdames, qu'il devait souffrir les plus grandes douleurs ; cependant il ne jeta pas un seul cri, dans la crainte qu'on ne découvrît son vol, et il tomba mort sans s'être plaint.

MISS MOLLY.

Ce devait être un joli pays que Sparte, puisqu'on accoutumait les enfans à voler: on n'était pas en sureté dans sa maison, et les gens riches étaient à tout moment en danger de devenir pauvres.

MADEM. BONNE.

Il n'y avait ni pauvres, ni riches à Sparte, comme nous l'expliquerons la première fois....... Mais qu'avez-vous, lady Violente? vous faites une vilaine grimace; qu'est-ce qui vous fâche, ma chère?

LADY VIOLENTE.

Ne voyez-vous pas que miss Molly m'a interrompue; j'avais encore une autre histoire à raconter, que ne m'a-t-elle laissé dire avant de parler?

MADEM. BONNE.

Ecoutez-moi bien, ma chère. Si cela vous était arrivé l'année passée, je n'aurais eu garde de vous reprendre: vous étiez alors une sotte petite fille qu'il fallait flatter; mais aujourd'hui que vous êtes une dame raisonnable et pleine d'es-

prit, je vous dirai que vous êtes une orgueilleuse et un esprit mal fait, de bouder pour une semblable bagatelle. J'avoue qu'il eût été plus poli à miss Molly d'attendre, pour parler, que vous eussiez fini, car il ne faut jamais interrompre personne; mais parce qu'elle a manqué de politesse, faut-il que vous manquiez de bon sens? Y a-t-il rien de si sot que de se fâcher contre une personne qui n'a pas eu dessein de vous offenser? Convenez-en, ma chère; et au lieu d'être fâchée contre votre compagne, pensez au contraire qu'il serait fort heureux pour vous de rencontrer souvent de pareilles aventures, parce que cela vous accoutumerait à vaincre vos passions, et sur-tout à être contrariée. Vous n'aimez pas cela, ma chère.... Mais vous riez.

LADY VIOLENTE.

Oui, et je pleure en même tems, quand je pense que pour avoir la liberté de me dire des injures, vous avez commencé à me faire des complimens, je ne puis m'empêcher de rire de votre ruse. Vous avez bien de la malice, ma Bonne,

vous ressemblez à maman : quand elle veut me faire prendre une médecine, elle l'enveloppe dans des confitures.

MADEM. BONNE.

Et quel mal y a-t-il à cela, ma chère? Etes-vous fâchée que j'aye cherché à vous mettre de bonne humeur en vous flattant un peu, pour vous engager à bien recevoir la petite correction que j'avais envie de vous faire?

LADY VIOLENTE.

J'en suis bien aise et j'en suis fâchée tout à la fois. J'en suis bien aise, parce que je me serais mise en colère sans cela; mais je suis fâchée d'être encore si sotte, qu'il faille prendre tant de précaution avec moi, cela me rend bien honteuse.

MADEM. BONNE.

Voilà d'excellentes dispositions. D'ailleurs, ma chère, quand je dis que j'ai commencé par vous flatter, je m'exprime mal; je n'ai point exagéré : il est certain que vous vous êtes si fort corrigée que vous n'êtes plus reconnaissa-

ble; il est vrai aussi qu'il reste encore un grand ouvrage à faire ; mais je réponds que vous en viendrez à bout, ce qui ne m'empêchera pas de prendre toujours, en vous avertissant de vos fautes, toutes les précautions que je croirai nécessaires pour ne vous pas fâcher. Je serais très-contente si je pouvais vous apprendre par mon exemple comment vous devez reprendre ceux qui dépendront de vous quelque jour. La première fois nous écouterons votre histoire, et nous dirons un mot des lois des Lacédémoniens : aujourd'hui nous n'avons que le tems nécessaire pour répéter la géographie.

LADY LOUISE.

Comme vous nous avez beaucoup parlé de l'Amérique aujourd'hui, voudriez-vous avoir la bonté de nous donner une idée de cette partie du monde ?

MADEM. BONNE.

De tout mon cœur, mesdames. Lady Sensée, dites à ces dames tout ce que vous savez au sujet de l'Amérique.

LADY SENSÉE.

On appelle l'Amérique le nouveau

monde, parce qu'elle n'a été découverte qu'en 1493. On croit pourtant que les anciens en avaient quelque connaissance, et que c'était ce vaste continent qu'ils nommaient l'isle Atlantique. Quoique ce soit Christophe Colomb, génois, à qui l'on doit la découverte de ce grand pays, l'honneur en est à Vespuce Americ, qui lui a donné son nom. L'Amérique étant située dans trois zones, a des climats très-différens. Dans quelques endroits il y fait des chaleurs prodigieuses, en d'autres un froid excessif, et en d'autres le climat est tempéré. On divise l'Amérique en méridionale et septentrionale. La méridionale n'est qu'une grande presqu'île qui a 1330 lieues de longueur et 940 de largeur.

LADY LUCIE.

Je vous demande pardon, madame, ne vous trompez-vous point? Cette partie de l'Amérique a-t-elle une si prodigieuse longueur?

MADEM. BONNE.

Elle ne se trompe pas, ma chère; cette partie du monde est plus grande que les

trois autres. Je me souviens d'avoir ouï dire que M. Pen et mylord Maltimore ont eu un procès pour des terres qui leur appartenaient dans ce pays. Il était question de la trente-deuxième partie du monde.

MISS CHAMPÊTRE.

La terre ne fait pas un objet aussi considérable en ce pays-là qu'ici ; j'y suis héritière d'une île dont on dit des merveilles, et qui me rendrait une grande dame, si on pouvait la transporter dans ces quartiers.

LADY LOUISE.

Eh, ma chère, vous qui avez un si grand amour pour la solitude, vous devriez vous transporter dans cette île ; comme vous en seriez souveraine, vous pourriez en fermer l'entrée à tous les hommes, et vous y seriez aussi seule que vous le souhaitez.

MISS CHAMPÊTRE.

Vous vous moquez de moi, ma chère ; mais j'entends raillerie. Je suis pourtant bien aise de vous dire que je ne suis point

une misantrope ni une sauvage ; j'aime la société, et si je pouvais toujours me trouver en une compagnie telle que celle-ci, je vous jure que je ne regretterais pas ma solitude. Je vais vous dire pourquoi j'aime mes bois ; c'est que les arbres sont muets, et ne me disent pas d'impertinences ; au lieu qu'à Londres je suis obligée de passer une partie de ma vie à en écouter. On dit qu'on a trouvé une manière de caractère, ou plutôt des traits pour peindre les conversations ; je vous assure q ue je peindrais dans une page toutes, ou du moins la plus grande partie de celles que j'ai entendues depuis que je suis ici ; tout roule sur une vingtaine d'impertinences qu'on répète de mille manières différentes.

MADEM. BONNE.

Vous me surprenez, ma chère ; je connais la plupart des dames que vous voyez, et ce sont des personnes du premier mérite.

MISS CHAMPÊTRE.

Cela est vrai, ma Bonne, et j'ai un vrai plaisir quand ma mère va prendre

le thé le matin avec ces dames : comme elles sont seules, la conversation est charmante, et j'en profite. L'après-dîner, c'est toute autre chose : ces dames d'esprit sont obligées de recevoir des sottes, et de parler avec elles de toutes les pauvretés dont ces dernières ont la tête remplie.

MADEM. BONNE.

Je les en estime davantage, ma chère; c'est avoir beaucoup d'esprit que de le cacher à de telles femmes, et de se mettre à leur portée.

MISS CHAMPÊTRE.

Oh ! je les admire aussi, et je les estime; mais je serais bien fâchée d'être jamais dans l'occasion de les imiter. Je trouve la vie trop courte pour perdre le tems et me gêner. Il y a mille personnes à qui les babillardes peuvent conter tout à leur aise toutes les fadaises qu'elles souhaitent; il n'est pas nécessaire que j'en augmente le nombre : que sais-je si à la fin je ne deviendrais pas aussi sotte que toutes ces femmes-là.

MADEM. BONNE.

C'est-à-dire que vous croyez vous suffire à vous-même, et que vous prétendez ne vous gêner pour personne ? cela n'est pas juste, ma chère; la société ne subsiste que par le sacrifice mutuel qu'on se fait de ses inclinations.

MISS CHAMPÊTRE.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît, ma Bonne. J'aime beaucoup à me gêner pour mes amis ; je vous promets même de me gêner pour les autres quand il le faudra, mais ce sera toujours avec répugnance ; et tant que je le pourrai, sans blesser la bienséance, j'en éviterai les occasions. Etes-vous contente de moi à présent ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, à-peu-près du moins ; pour l'être tout-à-fait, je voudrais que vous pussiez être heureuse par tout ce que vous serez obligée de faire : cela viendra. Reprenons l'Amérique.

LADY SENSÉE.

On divise l'Amérique méridionale en sept parties, qui sont le Pérou, le Para-

guai, le Chilli, la terre Magellanique, le pays des Amazones, la Terre-Ferme, et le Brésil.

Le Pérou est le plus riche pays du monde, et appartient au roi d'Espagne. Il fut découvert par François Pizaro. La capitale du Pérou est Lima. Quoiqu'il y ait peu de rivières dans ce pays, il est assez fertile. On trouve dans le Pérou une grande chaîne de montagnes qu'on nomme les Cordelières, et qui sont d'une hauteur prodigieuse. Dans cette partie du monde, on trouve en même tems les quatre saisons de l'année. Au bord de la mer, il fait une chaleur étouffante. On monte ensuite une montagne assez longue, mais fort douce, qui conduit dans une plaine où l'on a bâti la ville de Quito. Dans cette plaine, qui est plus élevée que nos plus hautes montagnes, on trouve toute l'année le printems et l'automne, des fruits et des fleurs : en un mot, il n'y fait ni chaud ni froid. Au bout de cette plaine on trouve les Cordelières, au haut desquelles il fait un si grand froid, qu'il est capable d'ôter la vie.

LADY LUCIE.

Cela est-il possible, ma Bonne ? Le Pérou est dans la zone torride, et ces montagnes qui sont si élevées sont bien plus proches du soleil que les bord de la mer ; comment donc peut-il y faire si froid ?

MADEM. BONNE.

Quelques savans ont conclu que ce n'était pas le soleil qui était chaud. Nous parlerons de cela quelque jour ; à présent il faut nous séparer. Nous irons demain à la campagne, et nous n'en reviendrons que jeudi : ainsi, mesdames, je n'aurai pas le plaisir de vous voir demain.

XIII.e DIALOGUE.

MADEM. BONNE.

COMMENÇONS par nos histoires. Dites celle que vous avez apprise, lady Charlotte.

LADY CHARLOTTE.

Tous les prodiges que Dieu avait faits aux yeux des Israélites n'ayant pas été capables de leur faire abandonner le culte des idoles, Dieu se lassa de les supporter. Le roi de Juda adorait Baal, comme celui d'Israël, car il avait épousé une fille de Jésabel; et toute cette famille étant vendue au crime et à l'idolâtrie, cette méchante femme engagea son mari à sacrifier à ses dieux. Le moment arriva enfin auquel Dieu voulut exécuter les menaces qu'il avait portées contre la maison d'Achab : voici comment cela se passa.

Le roi de Syrie étant tombé malade, envoya un de ses serviteurs consulter Elisée, pour savoir s'il guérirait de cette

maladie. Ce serviteur, qui se nommait Hasaël, demanda au prophète : la maladie de mon maître est-elle mortelle ? Non, lui répondit-il, et pourtant il n'en relevera pas. En même tems Hasaël s'aperçut qu'Elisée, qui le regardait fixement, versait des larmes, ce qui fit qu'il lui dit : pourquoi pleurez-vous ? Le prophète lui répondit : parce que je prévois les maux que tu feras aux Israélites quand tu seras roi de Syrie; ils n'auront jamais eu de plus cruel ennemi. Hasaël quitta le prophète, et quelque tems après, ayant étouffé son maître, il fut reconnu roi de Syrie, et déclara la guerre aux Israélites. Le roi de Juda vint pour secourir le roi d'Israël, qui était son beau-frère, et alors Elisée dit à un des fils du prophète : cours sacrer Jéhu comme roi d'Israël, car le Seigneur l'a choisi pour accomplir les menaces qu'il a portées, et il va demander compte à Jésabel du sang qu'elle a fait verser. Cet homme prit une fiole d'huile, et exécuta les ordres du prophète. Les compagnons de Jéhu ayant appris qu'il venait d'être sacré roi, le proclamèrent et le suivirent. Il vint avec

cette troupe contre les rois d'Israël et de Juda, qui furent tués. Comme Jéhu rentrait dans la ville, Jésabel, qui s'était coiffée et fardée, parut à la fenêtre, et fit des reproches à Jéhu ; celui-ci s'écria : n'y a-t-il point dans la chambre quelqu'un qui soit mon serviteur ? Les domestiques de Jésabel lui répondirent : vous n'avez qu'à commander, nous sommes prêts à vous obéir. Jéhu leur dit : puisque cela est, jetez cette femme par la fenêtre ; ils lui obéirent, et le sang de cette malheureuse et méchante femme rejaillit contre la muraille, son corps fut foulé aux pieds des chevaux. Le lendemain le roi commanda qu'on enterrât son corps, parce qu'elle était née princesse ; mais on n'en trouva que le crâne et les os des mains, les chiens ayant mangé son corps. Après cela Jéhu fit exterminer les restes de la famille d'Achab, puis il dit qu'il voulait faire un sacrifice à Baal, et pour cela, il commanda à tous les prophètes de ce faux dieu de s'assembler ; il n'en manqua pas un seul, et Jéhu les fit tous mourir.

Ce nouveau roi d'Israël, qui venait

d'exterminer le culte de Baal, ne servit pas le seigneur plus fidèlement que ceux qui l'avaient précédé, car il conserva les veaux d'or que Jéroboam avait fait fondre.

MADEM. BONNE.

Cette histoire nous fournit une belle leçon, mesdames. Quelle fut la cause du malheur du roi de Juda ? L'alliance qu'il avait contractée avec une fille de Jésabel, qui était aussi méchante que sa mère. Une jeune dame à qui l'on propose de se marier, examine avec soin la figure de celui qu'on lui présente ; elle pousse quelquefois son attention jusqu'à s'informer de son humeur : si on lui répond qu'il est gai, qu'il aime à se divertir, et qu'il voit une grande compagnie, la voilà contente. Ses parens, pendant ce tems-là, s'informent de la fortune de celui qui demande leur fille ; s'il est riche, tout est dit, c'est un mariage avantageux. Mais ce jeune homme est d'une famille où l'on n'a pas beaucoup de respect pour la religion, et il y a quelque apparence que le fils a sucé avec

le lait les principes de ses parens : c'est un honnête homme, répond-on ; et par un honnête homme, on n'entend que celui qui n'a point de vices grossiers. Combien de filles, dans la société d'un tel mari, ont-elles vu disparaître les principes de religion dans lesquels elles avaient été élevées, et se sont perdues ensuite. Evitez ce danger, mesdames; mettez-vous bien dans l'esprit qu'un homme qui n'a pas de religion ne peut être un honnête homme, et que très-surement il vous rendrait malheureuses.

LADY LOUISE.

Je vous assure, ma Bonne, que je connais plusieurs gentilshommes qui n'ont point de religion, et qui malgré cela sont les plus honnêtes gens du monde.

MADEM. BONNE.

Ils le paraissent, ma chère; mais en vérité ils ne le sont pas, ou ils sont dans un danger prochain de cesser de l'être. Il n'y a que la religion qui puisse nous engager à vaincre nos passions dominantes, il n'y a qu'elle qui puisse nous

donner les secours suffisans pour cela : la philosophie n'y est pas suffisante. Si notre leçon finit de bonne heure, lady Sensée vous rapportera une histoire qui est très-propre à vous prouver ce que je vous dis. Continuez l'histoire sainte, miss Molly.

MISS MOLLY.

La fille de Jésabel, qui avait épousé le roi de Juda, se nommait Athalie. Ayant appris que son mari avait été tué, elle extermina tous les princes de la maison royale, sans en excepter ses petits-fils, parce qu'elle voulait régner seule. Cependant une des sœurs du roi trouva le moyen d'en sauver un qui était au berceau, et l'ayant caché dans le temple, il y fut élevé jusqu'à l'âge de sept ans. Au bout de ce tems, le grand prêtre ayant assemblé des soldats, fit couronner cet enfant, qui se nommait Joas. Athalie ayant entendu le bruit des acclamations du peuple, vint au temple, et frémit en voyant Joas sur le trône ; mais le grand prêtre ne lui donna pas le tems d'exhaler sa rage, car il ordonna qu'on la tirât du temple, et qu'on la fit mourir. Joas n'avait donc que sept

ans lorsqu'il commença à régner, et pendant la vie du grand prêtre, dont il suivit toujours les conseils, il servit fidèlement le Seigneur. Malheureusement il perdit ce fidèle ami, et ayant donné sa confiance à des flatteurs, il devint si méchant, qu'il fit tuer le fils de ce grand prêtre qui lui avait conservé la vie, et lui avait servi de père. Presque tous ses successeurs imitèrent ses méchancetés. Pour les Israélites, ils continuèrent, comme leurs rois, à être idolâtres; et Dieu, pour punir leur aveuglement, les livra au roi d'Assyrie, qui les mena dans son pays, où ils furent captifs fort long-tems.

MISS SOPHIE.

Ah! ma Bonne, que je suis fâchée de ce que vous venez de m'apprendre de Joas! M. Racine a fait une tragédie où il est si bon, que je l'aimais à la folie. Comment se peut-il faire qu'un prince qui avait une si belle éducation, et qui paraissait avoir un si bon caractère, soit devenu si méchant et si ingrat?

MADEM. BONNE.

La flatterie vient à bout de détruire

les vertus qui paraissent les mieux établies. C'est une peste, mes enfans, et si une fois vous ouvrez l'oreille aux discours des flatteurs, il n'est point de crimes dans lesquels ils ne soient capables de vous faire tomber...... Lady Violente, vous aviez envie de nous dire une petite histoire, vous pouvez le faire à présent.

LADY VIOLENTE.

Ma bonne me dit très-sérieusement, il y a deux ans, qu'elle allait m'écrire une jolie histoire; elle mit au haut de son papier : *Remède contre la colique.* Elle faisait cela pour m'exciter à la lire, car dans ce tems je n'aimais point du tout le français. Elle réussit à exciter ma curiosité, et je lus avec plaisir l'histoire que je vais vous raconter.

Dans le tems qu'Alexandre était dans les Indes, il rencontra des philosophes qu'on nommait Bracmanes. Un de ces philosophes, appelé Calanus, lui demanda permission de le suivre; et l'ayant obtenue, il l'accompagna dans ses voyages. Calanus était fort vieux, et n'avait jamais été malade. Quelque tems après il

fut pris d'une violente colique ; et comme il n'était pas accoutumé à souffrir, il s'impatienta beaucoup. Quand sa colique fut passée, il fut trouver Alexandre, et lui demanda permission de se brûler. Le roi crut qu'il était devenu fou, et lui refusa cette permission. Calanus ne se rebuta point, et lui dit : que vous ai-je fait, seigneur, pour vous engager à me refuser la grace que je vous demande ? Je suis vieux, et je sens que je n'ai plus à attendre que des douleurs et des incommodités. L'horrible colique dont j'ai ressenti hier les douleurs, est passée à la vérité ; mais elle reviendra bientôt avec la toux, la gravelle, le dégoût et les insomnies : laissez-moi donc la liberté de prévenir tous ces maux, et ne me condamnez pas à traîner une vie qui ne peut plus être regardée que comme un long supplice. Alexandre, qui n'était guère plus raisonnable que ce philosophe, se rendit à ce beau raisonnement ; il permit à Calanus de se brûler, et lui accorda même la grace qu'il lui demandait, de faire un grand festin pour honorer ses funérailles. Calanus fort content, fit dresser un bucher, s'y coucha aussi

tranquillement que s'il se fût mis dans un bon lit, et se laissa brûler sans faire aucun mouvement. Le festin qui suivit, fut digne de cette mort; plusieurs personnes y burent si excessivement, qu'elles en moururent.

Eh bien, mesdames, ne voilà-t-il pas un excellent remède contre la colique?

MISS FRIVOLE.

Je suis la très-humble servante du remède; mais je ne crois pas qu'il me prenne envie de l'éprouver, je n'ai pas autant de courage que Calanus.

MADEM. BONNE.

Qu'appelez-vous courage, ma chère? Je vous assure qu'il n'y a que les lâches qui se tuent; une personne vraiment courageuse supporte les maladies et les pertes; il n'y a que les cœurs faibles qui se laissent surmonter par la peine.

LADY LOUISE.

Vous avez raison, ma Bonne, et je le conçois bien à présent; mais auparavant je vous avoue que j'étais dans l'erreur. Je croyais que se tuer était un péché;

mais je ne pensais pas que c'était une lâcheté.

MISS ZINNA.

Ma Bonne, nous avons chez nous un livre qu'on appelle les Lettres Persannes. On dit qu'il est fait par un grand homme, et ce grand homme soutient qu'il est permis de se tuer. Il dit que la vie est un présent du Créateur, qu'il ne nous oblige de garder qu'autant qu'elle nous est agréable; et que s'il se trouvait un homme accablé sans ressource de toutes sortes de maux, Dieu ne pourrait sans cruauté le forcer à garder un présent qui lui serait devenu funeste. Je sens bien quelque chose au-dedans de moi-même qui répugne à croire ce raisonnement; mais en vérité, je ne saurais y répondre.

MADEM. BONNE.

Parce que vous n'avez pas pris l'habitude d'examiner un principe que l'on établit: permettez à lady Sensée de discuter la proposition de cet homme; c'est le célèbre Montesquieu: il s'est bien repenti de cet ouvrage les dernières années de sa vie, car il est mort en bon chrétien.

LADY SENSÉE.

La vie est un présent du Créateur, qu'il ne nous oblige de garder, qu'autant qu'elle nous est agréable. Je crois, ma Bonne, que l'auteur aurait mieux fait de dire, qu'autant qu'elle nous est utile. Sa proposition dans ce cas eût été vraie. Il ajoute ensuite, que *Dieu ne pourrait sans cruauté forcer l'homme à garder un présent qui lui serait devenu funeste.* Il explique ensuite ce qu'il entend par une vie qui deviendrait funeste; c'est, dit-il, celle où un homme serait accablé sans ressource de toutes sortes de maux. Il s'appuie sur une supposition fausse. Il n'est point de maux qui soient sans ressource : donc il n'y a point de situation où la vie devienne un présent funeste; donc il n'y a point de situation où il soit permis à l'homme de quitter une vie qu'il lui est utile de garder, puisque Dieu la lui laisse, et qu'il est très-certain qu'il la lui ôterait si elle lui était inutile.

MISS ZINNA.

J'admire comment lady Sensée a fait l'examen de cette proposition, et nous

en a montré la fausseté. Cependant, ma Bonne, s'il se trouvait des personnes qui lui soutinssent qu'un homme qui aurait perdu ses biens, sa santé, sa réputation, ses amis, est malheureux sans ressource, que lui répondrait-elle ?

MADEM. BONNE.

Nous examinerons cela dans notre leçon de philosophie. Nous traitons du bonheur, par conséquent il est essentiel de trouver ce qui peut produire le malheur, qui est le contraire du bonheur. Aujourd'hui il faut tenir la parole que j'ai donnée à ces dames, et leur parler des lois de Sparte. Lady Spirituelle, dites-nous ce que vous en savez.

LADY SPIRITUELLE.

Je vais commencer par dire à ces dames ce que c'était que Lycurgue, qui avait fait ces lois. C'était, je pense, un fort honnête homme, qui avait grande envie de pratiquer la vertu et de la faire pratiquer aux autres, mais qui n'avait jamais bien examiné en quoi elle consistait. Faute d'avoir fait cet examen, il conduisit les Spartiates tout de travers.

MADEM. BONNE.

Cela est bientôt dit, ma chère; il n'est plus question que de le prouver.

LADY SPIRITUELLE.

De tout mon cœur, ma Bonne. Je vais raconter tout simplement à ces dames ce qu'il fit pour faire recevoir ses lois, et ensuite je m'en rapporterai à leur jugement.

Lycurgue était frère d'un roi de Sparte, qui mourut sans enfans et laissa sa femme grosse. Les Spartiates offrirent la couronne à Lycurgue, mais il leur répondit: Je vous suis obligé de votre bonne volonté; mais, si par hasard ma belle-sœur accouchait d'un fils, vous sentez bien que la couronne appartiendrait à cet enfant et non pas à moi. Cette belle-sœur de Lycurgue était une méchante femme, qui aurait souhaité d'être toujours reine; ainsi elle dit à son beau-frère: Si vous voulez m'épouser, je tuerai mon enfant, et vous serez roi. Lycurgue aurait pu faire punir cette mauvaise mère; mais comme la vie de son enfant

était encore entre ses mains, il feignit d'être fort content de sa proposition, et lui dit qu'il savait des moyens surs de faire périr son enfant aussitôt qu'il serait au monde. Quand il fut né, Lycurgue l'ôta des mains de sa mère et le fit reconnaître pour roi; et jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner lui-même, il voulut bien être régent du royaume, et prit ce tems pour changer les lois de Sparte.

Il y avait dans ce pays-là, comme dans tous les pays du monde, un très-grand nombre de pauvres et quelques personnes riches. Lycurgue pensa que cela n'était pas juste, et que tous les hommes d'un même pays devaient être égaux. Après s'être persuadé à lui-même que cette égalité était une chose juste, il prit un bon nombre de soldats, et dit à tous ceux qui avaient de grandes terres, qu'il fallait absolument qu'ils les partageassent avec ceux qui n'en avaient point, parce qu'il ne voulait pas qu'il y eût à Sparte un seul homme qui eût plus de terre que les autres. Eh bien, mesdames, que pensez-vous de cette action?

MISS MOLLY.

Je pense que Lycurgue était un homme bien charitable, puisqu'il donnait de quoi vivre à tous les pauvres.

MISS BELLOTTE.

Mais, ma chère amie, pensez donc qu'il faisait l'aumône du bien d'autrui; et que cela n'est pas permis. Que diriez-vous, ma chère, si je prenais un couteau, et que je vous dise : Miss Molly, je vais vous tuer, si vous ne me donnez votre argent : voici des pauvres qui n'ont pas un jardin, pendant que vous avez des guinées : cela n'est pas juste ; il faut leur partager votre bien ?

MISS MOLLY.

En vérité, madame, je dirais que vous seriez une voleuse ; que vous pouvez donner votre argent tant qu'il vous plaira, parce qu'il est à vous ; mais que le mien ne vous appartient pas, et que vous êtes injuste de vouloir me forcer à le donner. Ainsi je vois que j'ai jugé comme une sotte, quand j'ai dit qu'il était charitable : il était injuste. Que ne faisait-il

comme ma Bonne? J'avais trois guinées que j'aimais beaucoup; ma Bonne m'a fait honte de mon avarice, et elle est cause que je les ai données aux pauvres de bon cœur. Lycurgue devait donc engager les Spartiates, par de bonnes raisons, à partager leurs terres, et non pas les y forcer.

MADEM. BONNE.

Voilà le pauvre Lycurgue condamné sans miséricorde. Il est vrai, mesdames, que je pense aussi bien que vous, qu'il avait tort. La loi naturelle est la première de toutes les lois; elle défend d'ôter à un homme ce qui lui appartient, et jamais il n'est permis de manquer à cette loi; mais la belle passion de Lycurgue était l'égalité, et il croyait que tout lui était permis, pourvu qu'il n'y eût pas dans Sparte un seul homme plus riche que l'autre.

LADY CHARLOTTE.

Si j'avais été là, je l'aurais bien attrapé: je lui aurais laissé prendre mes terres, puisque je n'aurais pu l'empêcher; mais, pour mon or et mon argent, il ne les

aurait pas eus; je les aurais plutôt enterrés.

MADEM. BONNE.

Ce serait vous qui auriez été attrapée, ma chère, car il trouva le moyen de rendre l'or et l'argent inutiles.

LADY CHARLOTTE.

Comment cela?

LADY MARY.

Permettez-moi de le dire, ma Bonne. Vous savez bien, mesdames, qu'on ne peut manger l'argent, ni s'habiller avec; il n'est bon qu'à acheter les choses nécessaires à la vie. Or, Lycurgue fit défendre aux marchands, sous peine de la vie, de donner aucune chose pour de l'or ou de l'argent. Alors ceux qui avaient gardé le leur, furent bien sots, car ils ne savaient plus qu'en faire. Lycurgue, à la place de la monnaie ordinaire, en fit faire une de fer, et on en donna à chaque famille la même quantité: ainsi ils furent tous exactement aussi riches les uns que les autres, car ils avaient la même quantité de monnaie et de terres.

MISS FRIVOLE.

Cela était bon pour le moment; l'égalité était parfaite alors, mais cela ne pouvait pas durer : il y avait sans doute dans Sparte des gens plus gourmands les uns que les autres, ou qui voulaient être mieux habillés. Ceux-là devaient dépenser leur monnaie plutôt que les autres; ce qui devait bientôt faire des pauvres.

LADY SPIRITUELLE.

Lycurgue avait pensé cela comme vous, madame, et il y avait trouvé un remède : il n'était pas permis de manger dans sa maison. Il avait établi de grandes salles où quinze familles se rassemblaient pour manger ensemble. Chacun fournissait sa part de vin, d'huile, de farine et de viande; en sorte qu'il n'était pas possible à un homme de dépenser plus que son voisin; et si quelqu'un ne mangeait pas de bon appétit, on l'appelait gourmand, et on l'accusait d'avoir mangé chez lui avant de venir : ce qui était un grand affront.

MISS SOPHIE.

Et qui payait le cuisinier et les autres domestiques ?

LADY SPIRITUELLE.

Il n'y avait point de domestiques à Sparte, mesdames. Nos valets ne nous servent que parce qu'ils n'ont pas de quoi vivre ; mais là tout le monde ayant le nécessaire, vous pensez bien qu'il n'y avait personne qui voulût se faire valet ou ouvrier. Tous les ouvrages se faisaient par les prisonniers de guerre, qui étaient esclaves ; et comme il y en avait un grand nombre d'une nation appelée Ilote, on nommait tous les esclaves de ce nom.

MISS CHAMPÊTRE.

On m'avait toujours dit que les Spartiates étaient sobres, désintéressés, vertueux, et ils n'étaient rien moins que tout cela, car ils n'avaient pas la liberté d'être le contraire. Il me semble que pour être sobre, il faut avoir à choisir entre un grand repas et un médiocre ; l'homme sobre est celui qui préfère le dernier, quand il est absolument maître de choisir le premier.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; pour être vertueux, il faut avoir la liberté de ne l'être pas, et ne s'en pas servir : mais ce n'est pas cela qui me choque davantage dans les lois de Lycurgue, c'est l'amour déréglé qu'elles inspiraient aux Spartiates pour leur pays. La patrie était leur idole, à laquelle il fallait toujours être prêt de tout sacrifier, jusqu'à la bonne foi, l'honneur, l'humanité et les autres vertus. Les autres hommes deviennent méchans, parce qu'ils s'abandonnent à la violence de leurs passions, qui sont excitées par un intérêt faux, à la vérité, mais vif et pressant. Chez les Spartiates, on était injuste et cruel par principe.

LADY LOUISE.

Mais, ma Bonne, permettez-moi de vous dire que je connais des personnes très-savantes et très-vertueuses qui sont d'un autre sentiment que vous. Elles regardent les lois de Lycurgue comme la chose la plus parfaite, et les Lacédémoniens comme les premiers peuples du

monde. Ne seriez-vous pas un peu prévenue contre eux.

MADEM. BONNE.

Je vais vous parler comme lady Spirituelle, madame. Je vous dirai sur quoi je fonde mon jugement, et je m'en rapporterai ensuite au vôtre ; mais auparavant il faut que je vous explique qu'il y à deux sortes de bontés, une bonté physique et une bonté morale.

LADY LUCIE.

Je ne comprends pas cela, ma Bonne; voulez-vous bien nous l'expliquer ?

MADEM. BONNE.

Ne dites-vous pas tous les jours : J'ai eu une bonne fièvre; cet homme est un bon voleur ? Une chose physiquement bonne, est celle qui a tout ce qu'il faut pour être parfaitement ce qu'elle doit être. La fièvre, par exemple, pour être vraiment fièvre, doit avoir certaines qualités, et produire certains effets. Si elle n'avait pas ces qualités, et qu'elle ne produisît pas ces effets, elle ne serait plus fièvre.

Voici deux hommes qui se sont déterminés à devenir voleurs : l'un est hardi, intrépide, adroit et subtil ; il méprise le danger quand il est question de parvenir à son but, qui est de prendre de force la bourse d'un voyageur, ou avec adresse la montre d'un curieux qui s'expose à la foule. L'autre est timide, il craint de s'exposer, d'être pris ; ou il est si maladroit, qu'il ne peut rien tirer d'une poche, sans que les gens s'en aperçoivent. N'est-il pas vrai que l'un de ces hommes est un bon voleur, et que l'autre est un mauvais voleur ? Voilà donc ce que c'est qu'une bonté, une perfection physique. La bonté morale est toute différente : une action est moralement bonne, quand elle ne choque pas les principes naturels, et qu'elle est faite pour une bonne fin. Cela une fois entendu, je dis que les lois de Lycurgue étaient parfaitement bonnes d'une bonté physique, parce qu'elles produisirent et qu'elles devaient produire l'effet qu'il s'était proposé : mais comme pour produire cet effet, il fallait employer des moyens contraires aux principes naturels, je dis qu'elles étaient mo-

ralement mauvaises : m'entendez-vous à présent, lady Lucie?

LADY LUCIE.

Pardonnez à ma stupidité, ma Bonne, je distingue parfaitement ce que vous entendez par bonté physique et bonté morale; mais je ne comprends pas bien quel rapport il y a de ces bontés aux lois de Lycurgue.

MADEM. BONNE.

Peut-être me suis-je mal expliquée. Je vais tâcher de le faire plus clairement: dites-moi, je vous prie, quel était le but, l'intention de Lycurgue dans les lois qu'il donna aux Spartiates?

LADY LUCIE.

De faire un peuple guerrier, qui ne pût ni être vaincu, ni faire des conquêtes; c'est-à-dire qu'il prétendait que la république de Sparte restât telle qu'elle était, sans augmenter ni diminuer.

MADEM. BONNE.

Et quels moyens employa-t-il pour réussir dans le projet qu'il avait conçu?

LADY LUCIE.

En général, il fit les plus grands efforts pour inspirer aux citoyens un grand amour pour la patrie, et leur apprit qu'il fallait sacrifier pour elle ce qu'on avait de plus cher.

LADY LOUISE.

J'ai ouï dire qu'il faut encore être aujourd'hui dans la disposition de sacrifier toutes ces choses à son pays; en ce cas Lycurgue n'avait pas tort. Mais vous nous avez dit, ce me semble, qu'il fallait aussi sacrifier ses vertus à la patrie?

MADEM. BONNE.

Oui, madame, et je vais vous le prouver. Lycurgue voulant que Sparte ne pût jamais être vaincue, destina tous les Spartiates à être de parfaits soldats. Or, pour être un bon soldat, il faut avoir un corps fort et robuste, ne point craindre la fatigue, la douleur, la mort même. Il établit donc que ces qualités du corps devaient être préférées à tout, et qu'on devait tout employer pour les acquérir. Les parens, pour entrer dans ses

vues, ne devaient souhaiter des enfans et les élever, que pour donner des soldats à Sparte; ainsi, quand ils mettaient au monde un enfant faible et difforme, ils disaient : cet enfant ne pourra faire un bon soldat, par conséquent il sera inutile à la patrie, qui n'a besoin que de soldats : comme nous ne devons aimer nos enfans que par rapport à la patrie, nous ne devons pas aimer celui-là, il faut lui en faire le sacrifice; car cet inutile enfant vivrait aux dépens de la république, qu'il ne pourrait servir, et mangerait la substance d'un autre enfant propre à faire un soldat. En conséquence de ce beau raisonnement, on tuait cet enfant faible et difforme, et c'était par principe d'obéissance aux lois de Lycurgue qu'on devenait barbare, inhumain, injuste et désobéissant aux lois de la nature; m'entendez-vous à présent?

LADY LUCIE.

Oui, ma Bonne; cette loi de tuer les enfans était physiquement bonne pour son dessein, qui était d'avoir des soldats; et elle était moralement mauvaise,

parce qu'elle était contraire aux lois de la nature.

LADY SENSÉE.

Vous m'allez trouver bien hardie, ma Bonne; je pense que cette loi n'était bonne ni physiquement, ni moralement. Pourquoi Lycurgue voulait-il former un peuple de soldats? pour rendre Sparte invincible. Or il me semble qu'on a plus besoin de têtes que de bras pour cet ouvrage. A quoi eût servi cette quantité d'hommes forts et robustes, s'il n'y eût pas eu parmi eux de bons chefs capables de les commander? Or la force du corps n'est pas essentielle aux chefs; souvent dans un corps délicat il loge une ame forte et courageuse: parmi ces enfans qu'on tuait, il pouvait fort bien se rencontrer un homme capable de commander, dont on privait la patrie. Les Lacédémoniens furent fort heureux de ce que le roi, père d'Agésilas, n'observa pas cette loi barbare. Agésilas était petit et boiteux, et on fit payer une somme d'argent à son père, pour le punir d'avoir épousé une petite femme. Cependant cet

Agésilas né boiteux, et par-là condamné à mort, devint un des plus grands capitaines, et un des plus grands rois de Sparte. Peut-être a-t on étranglé au berceau plusieurs Agésilas, ce qui aura privé la république d'un grand nombre d'hommes illustres.

MADEM. BONNE.

Votre remarque est excellente, ma chère; d'ailleurs, comme Rolin le remarque dans son histoire, il arrive tous les jours qu'un enfant qui était très-faible en naissant, se fortifie en devenant grand.

LADY SENSÉE.

Permettez-moi de prouver que toutes les mauvaises actions des Lacédémoniens ont eu pour principe cette loi de Lycurgue. Ecoutez une histoire bien horrible, mesdames, et qui va prouver ce que je dis.

Les Ilotes, comme vous le savez, étaient esclaves à Sparte, et il y en avait un très-grand nombre; car, comme nous l'avons remarqué, les Lacédémoniens n'exerçaient aucune profession. Ils n'é-

taient ni bouchers, ni tailleurs, ni maçons. Ils ne s'appliquaient qu'aux choses qui regardaient la guerre, et laissaient faire le reste à leurs esclaves. Or il arriva une guerre dans laquelle les Lacédémoniens avaient besoin de troupes, parce que le nombre de leurs ennemis était beaucoup plus considérable que le leur. Ils firent des soldats de leurs esclaves, et promirent la liberté à ceux de ces esclaves qui se distingueraient par quelque belle action. Comme les Ilotes étaient très-malheureux à Sparte, le desir de sortir d'un état si misérable les engagea à faire les plus grands efforts. La guerre étant finie, on ordonna à tous les esclaves qui avaient fait quelque action extraordinaire, de venir aux magistrats, pour faire écrire leur nom et leur action, et être ensuite récompensés. Il s'en trouva plusieurs milles qui avaient mérité la liberté. Vous croyez peut-être qu'on la leur donna? Eh bien non, mesdames. Voici comme raisonnèrent les Spartiates. Ces gens-là qui ont fait de si belles actions, ont le cœur trop élevé, leur courage pourrait nous devenir funeste : ils se souviendraient sans

doute des mauvais traitemens qu'ils ont soufferts parmi nous, et il pourrait fort bien leur prendre envie de se venger. L'intérêt de Sparte demanda qu'ils soient sacrifiés. Effectivement, on fit périr ces malheureux esclaves dont l'unique crime était d'avoir trop de mérite pour des gens de leur condition.

LADY LOUISE.

Voilà qui est fait; j'abandonne Lycurgue et les Lacédémoniens, ce sont des tigres, ou plutôt des monstres qui ne peuvent être comparés à rien, car les bêtes les plus féroces ne font point de mal à leurs semblables, et aiment leurs petits.

LADY VIOLENTE.

J'ai à vous raconter un autre trait des Lacédémoniens, qui n'est pas à leur louange. Un de leurs capitaines s'empara de la ville de Thèbes, quoique les Spartiates et les Thébains ne fussent point en guerre. Ces derniers se plaignirent de cette action, et les Spartiates la trouvèrent mauvaise, car ils condamnèrent celui qui l'avait faite à payer une

amende, c'est-à-dire, une certaine somme; mais après cela ils gardèrent cette ville qui avait été prise, contre toute sorte de justice.

MISS BELLOTTE.

C'est comme si j'allais me plaindre aux juges d'un voleur qui m'aurait pris ma montre, et que les juges condamnassent ce voleur à être pendu, et missent la montre dans leur poche.

MADEM. BONNE.

Tout justement, ma chère; la comparaison est excellente. Nous aurions encore bien des choses à dire des Lacédémoniens : je vous charge, mesdames, de lire dans l'abrégé de votre histoire universelle, et ensuite dans monsieur Rolin, ce qui les regarde, et la première fois, chacune de vous me dira ce qu'elle aura remarqué. Présentement lady Sensée continuera à nous parler de l'Amérique.

LADY SENSÉE.

Nous avons dit que l'Amérique méridionale était divisée en sept parties, et nous avons parlé de la première, qui est

le Pérou. La seconde est le Paraguai, qu'on nomme aussi Rio de la Plata, du nom d'une grande rivière qui en reçoit plusieurs autres. La Plata veut dire rivière d'argent, et on la nomme ainsi, parce qu'on y trouve beaucoup de ce métal. Le roi de Portugal possède une partie de ce pays : le reste est habité par des espèces de géans qui sont antropophages ; ils ne connaissent point Dieu, et craignent fort le diable, qu'ils se représentent avec de grandes cornes. L'air de ce pays est fort tempéré et très-sain, et on y trouve en abondance les choses nécessaires à la vie. La capitale de cette partie est l'Assomption.

La troisième partie de l'Amérique méridionale est le Chili ; ce nom signifie un pays froid, parce qu'en hiver il y fait un froid si rigoureux, sur tout vers les montagnes, qu'il est capable d'ôter la vie. Les rivières gèlent pendant la nuit, et dégèlent le jour. On y trouve de gros moutons qui servent de chevaux. Cette partie appartient au roi d'Espagne, et la capitale est St.-Jago.

Magellan a donné son nom à la terre

Magellanique. L'air y est très-froid, et la terre n'y est fertile qu'en pâturages et en forêts. Les habitans du pays se nomment Patagons, et on dit qu'ils ont dix à douze pieds. On les connaît fort peu; les Espagnols n'ont d'autre ville en ces quartiers que Nahuelhuapi.

La terre ferme a l'air très-sain, excepté proche l'isthme de Panama. Il y fait excessivement chaud. Ce pays est très-fertile et très-riche. On y trouve la rivière de l'Orenoque qui coule près de trois cents lieues. Ce pays, qui appartient aux Espagnols, a pour capitale la ville de Santa-Fé de Bagota.

MADEM. BONNE.

Nous finirons d'examiner l'Amérique méridionale la première fois.

XIV.e DIALOGUE.

MAD. BONNE, LADY LUCIE, LADY LOUISE, LADY SINCÈRE.

LADY LUCIE, *seule avec mad. Bonne.*

IL y a si long-tems que je n'ai eu le plaisir de vous voir en particulier, que je n'ai pas eu la patience d'attendre plus long-tems. D'ailleurs je ne sais si nous aurons aujourd'hui miss Zinna : il y a bien des affaires sur le tapis par rapport à elle ; on parle d'un mariage extraordinairement avantageux : j'en suis charmée ; elle le mérite, et je regarde cet établissement comme une récompense de sa vertu.

MADEM. BONNE.

Pourrais-je vous demander ce que vous entendez par un mariage avantageux ?

LADY LUCIE.

Ce que tout le monde entend, ma Bonne ;

c'est-à-dire, qu'elle trouve un mari très-riche et d'une grande maison.

MADEM. BONNE.

Mais, ma chère, vous n'êtes pas faite pour entendre les choses comme tout le monde les entend. On peut fort bien épouser un homme très-riche, de grande qualité, et faire avec cela un mariage très-désavantageux.

LADY LUCIE.

Vous avez raison, ma Bonne, je dois suspendre mon jugement jusqu'à ce que je connaisse le caractère et les mœurs de celui qui l'épouse. Je vous avoue pourtant que, sans le connaître, j'ai bonne opinion de lui; car enfin, ma Bonne, miss Zinna est essez jolie, mais ce n'est pas une beauté éblouissante: elle a de l'esprit, du bon sens; cependant, à moins de la connaître très-particulièrement, on ne peut en être sûr; car elle est si timide, qu'il est difficile de savoir ce qu'elle vaut. Tout ce qu'on voit d'elle, c'est qu'elle est fort modeste, très-décente, et qu'elle cherche avec soin toutes les occasions de faire du bien.

Vous voyez qu'un homme qui ne la connaît que par ces endroits, et qui la choisit, quoiqu'elle n'ait pas de fortune, est un homme de bon sens.

MADEM. BONNE.

La conséquence est juste, mademoiselle : j'ai entendu dire mille biens d'elle et de sa famille.

LADY LUCIE.

Oh pour cela, ma Bonne, elle a eu une excellente éducation. Son père, qui était un homme de mérite, a été lui-même son gouverneur, et l'a élevée tout justement comme vous avez élevé lady Sensée. Elle m'a conté que lorsqu'elle n'avait que six ans, il apporta devant elle plusieurs étoffes et lui donna huit guinées; il lui dit : voilà pour vous acheter une robe, ma chère Zinna. Si vous prenez cette belle étoffe, vous dépenserez vos huit guinées; et, comme elles sont à vous, vous êtes la maîtresse de le faire. Si vous prenez cette autre étoffe, vous ne serez pas si magnifique, mais il vous restera deux guinées : or il y a dans ce village une pauvre femme dont le mari est ma-

lade depuis long-tems ; cette pauvre malheureuse a six enfans qui sont presque tout nuds, et qui auront un grand froid cet hiver ; avec ces deux guinées, vous pourriez donner à ces enfans de bons habits de laine ; ils prieraient le bon Dieu pour leur bienfaitrice, et, au jour du jugement, Jésus-Christ vous dirait : venez avec moi dans le ciel, car j'ai été nud, et vous m'avez habillé de vos propres habits. La pauvre petite enfant fut si touchée de ce discours, qu'au lieu de donner deux guinées elle en voulait donner quatre, et prendre un habit plus simple. Il ne passait aucun jour sans lui fournir l'occasion de faire quelques bonnes œuvres ; et sa mère, qui était aussi charitable que son mari, lui a toujours donné le même exemple, quoiqu'elle ne soit pas fort riche. On lui dit l'année passée, qu'il y avait une femme et quatre enfans qui mouraient de faim. Elle va avec ses filles proche Westminster, monte dans un grenier, trouve ces pauvres enfans tous nuds sur la paille ; elles les font monter dans leur carrosse, et quand elles sont chez elles, habillent ces petits malheureux.

Elles firent plus, car elles renvoyèrent cette femme dans sa province, lui firent donner là cinq guinées, avec lesquelles elle a levé une petite boutique, et gagne fort bien sa vie.

MADEM. BONNE.

Vous m'inspirez un grand respect pour cette famille..... Mais voici ces dames. Comment donc, lady Sincère est avec elles ?

LADY SINCÈRE.

Oui, ma Bonne, je viens pour vous quereller bien fort. Vous permettez à ces dames de venir vous voir les matins; vous leur dites les plus belles choses du monde sur le bal, la comédie, et vous avez la cruauté de me priver de ces conversations, dont j'ai pourtant le plus grand besoin; car enfin, ma Bonne, j'aime toutes ces choses à la folie.

LADY LOUISE.

Fuyez, ma chère, et gardez-vous bien de rester à nos conversations; si vous écoutez ma Bonne, il faudra de toute nécessité sacrifier ces plaisirs, du moins

pour la plus grande partie ; il y a des momens où je donnerais toute chose au monde pour n'avoir rien entendu sur cet article ; je me livrais de bonne foi à la dissipation ; je perdais mon tems sans scrupule et sans remords ; ce n'est plus la même chose ; à présent, tout ce que ma Bonne m'a dit, me revient sans cesse à l'esprit ; cela dérange tous les projets que je fais pour me divertir ; les réflexions viennent m'assassiner dans des lieux où je n'avais jamais trouvé que de la joie.

LADY SINCÈRE.

J'en veux courir les risques. Je ne cherche le plaisir que pour être heureuse ; puisque ma Bonne nous promet un bonheur d'une autre espèce, c'est la même chose pour moi ; je ne m'embarrasse pas de quel côté me vient la joie, pourvu que je la sente ; d'ailleurs, je suis de bonne foi, j'ai toujours senti au fond de mon cœur un certain je ne sais quoi, qui me dit qu'il y a quelque chose à reprendre dans mon attachement pour les plaisirs ; si j'en pouvais goûter où ce qui est au fond de mon cœur ne trouvât point à redire, je les préférerais sans doute.

MADEM. BONNE.

C'est-à-dire, ma chère, que vous allez peser les plaisirs que vous offre la piété, et ceux que vous présente le monde : vous donnerez la préférence à qui vous en présentera davantage ?

LADY SINCÈRE.

Je crois que oui, ma Bonne, et je ne risque rien à cela ; puisque vous m'avez assuré que les plaisirs que donne la piété sont plus grands que ceux que nous présente le monde, je les choisirai sans doute.

MADEM. BONNE.

Je vous ai parlé de la piété et non de l'amour-propre ; la vraie piété ne fait pas le bien pour être heureuse, mais parce que Dieu l'ordonne ; et ce Dieu, qui est la bonté même, récompense par des plaisirs sans nombre, ceux qu'on lui sacrifie pour accomplir ses commandemens Si vous ne les sacrifiez qu'au desir d'être plus heureuse, vous êtes votre idole, et Dieu ne récompensera pas ce que vous faites pour vous et non pour lui..... Mais voici

miss Zinna. Vous êtes venue bien tard, mademoiselle ?

MISS ZINNA.

Ma Bonne, ces dames sont mes amies; je puis vous dire devant elles ce qui m'a occupé ce matin ; j'en suis encore toute tremblante.

MADEM. BONNE.

Comment donc! est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur ?

MISS ZINNA.

Non, ma Bonne ; cela ressemble au contraire à un bonheur, et cependant il m'effraie : il s'agit de me marier. Ma mère m'a proposé ce matin un parti cent fois au-dessus de ce que je devais attendre du côté de la fortune. Je connais le cavalier ; il me plaît par la figure et par son caractère. Tout cela devrait me rendre contente, et cependant la tête me tourne de frayeur.

MADEM. BONNE.

Et voudriez-vous bien me dire ce qui vous effraie ?

MISS ZINNA.

Tout, ma Bonne. Les devoirs de l'état qu'on me propose, se sont présentés en foule à mes yeux; je les trouve si sérieux, d'une si grande conséquence, que j'ai peur de ne les pas bien remplir. En second lieu, le gentilhomme qui me fait l'honneur de penser à moi, est très-riche; ses grandes richesses pourraient fort bien me gâter. Elles m'obligeront à faire une grande figure; et que sais-je si je ne m'attacherai point au monde et aux plaisirs que je méprise actuellement? Avouez que l'état qui se présente pour moi, est bien dangereux, et qu'il sera bien pénible si je veux m'arracher à ces périls.

LADY SINCÈRE.

Vous vous effrayez de devenir riche: eh bien! madame, vous ferez un bon usage de vos richesses; cela vous mettra en situation de suivre votre inclination bienfaisante, et de faire mille biens que vous ne pouvez que souhaiter aujourd'hui.

MISS ZINNA.

A merveille ! ma chère ; mais n'avons-nous pas vu plusieurs exemples de personnes généreuses et vertueuses dans une fortune médiocre, et à qui un état éclatant a fait perdre ce qu'elles avaient de bon ? Qui peut m'assurer que la même chose ne m'arrivera pas ?

MADEM. BONNE.

Moi, ma chère demoiselle. Quand Dieu nous appelle à un état, il nous donne des graces suffisantes pour en remplir les devoirs. Votre état sera dangereux, je l'avoue ; mais cet état, vous ne l'avez ni desiré, ni recherché. Cela doit vous rassurer. Et croyez-vous que cette affaire se termine bientôt ?

MISS ZINNA.

Non, ma Bonne ; je n'ai pas même encore rendu une réponse positive à ma mère : j'ai demandé vingt-quatre heures pour me déterminer, et j'ai voulu vous consulter avant tout.

MADEM. BONNE.

Votre confiance me fait beaucoup d'honneur, et je vais y répondre. Je

vous l'ai déjà dit : vous n'avez point cherché cet engagement, et vous avez lieu de croire que la Providence elle-même vous l'a ménagé. Ce parti convient à votre famille, le cavalier vous plaît par ses mœurs et par sa figure. Voilà tout ce que l'on peut souhaiter dans un mariage. Reste à examiner si vos caractères se conviennent; vous en aurez le tems, et pendant cet intervalle vous devez prier beaucoup et faire de bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu qu'il fasse naître des difficultés à ce mariage, s'il prévoyait qu'il dût être un obstacle à votre salut.

MISS ZINNA.

Je suivrai votre conseil, ma Bonne; mais je me reproche d'avoir interrompu votre conversation : je vous prie de continuer le discours que vous teniez quand je suis entrée.

MADEM. BONNE.

Dans notre dernière conversation, il était question d'apprendre à lady Louise le moyen de rendre sa journée courte et amusante. Nous en étions, je crois, aux

réflexions que faisait lady Lucie en se levant et en s'habillant.

LADY LUCIE.

Il faut d'abord, ma Bonne, que j'avertisse ces dames que je suis une grande dormeuse, et qu'autrefois j'avais beaucoup de peine à quitter mon lit. Ma femme-de-chambre était obligée de m'appeler vingt fois avant que je pusse me résoudre à quitter mon chevet.

LADY SINCÈRE.

Voilà mon histoire de tous les jours, ma Bonne : d'abord je n'aime pas à me coucher, et je le fais le plus tard que je le puis, sans pitié pour ma pauvre femme-de-chambre, qui dort tout debout. Comme je n'ai pas envie de dormir quand je me couche, je fais les plus beaux projets du monde pour me lever du matin; mais je les oublie en dormant, et quand on m'appelle le lendemain, j'ai mille raisons pour ne pas me lever. J'ai mal dormi la nuit; j'ai la tête lourde; je crois que je suis malade; je n'ai rien à faire de pressé; enfin, je capitule avec mon che-

vet, qui remporte presque toujours la victoire. Comment avez-vous fait pour vous lever à l'heure que vous aviez marquée ?

LADY LUCIE.

Ma Bonne dit qu'il faut quitter son lit comme si le feu y était. Je me persuade en ce moment entendre la voix de l'ange au dernier jour, quand il sonnera de la trompette, en disant : Levez-vous, morts, et venez au jugement. Cette terrible pensée dissipe le sommeil et la paresse dans le moment. Je me lève donc sur mon séant, et je tâche de consacrer à Dieu les premiers instans de la journée, en m'offrant à lui avec tout ce que je possède.

MADEM. BONNE.

Ayez la complaisance de dire à ces dames en quoi consiste votre prière.

LADY LUCIE.

Dans les actes de religion qu'un chrétien doit faire au moins une fois par jour, premièrement je fais un acte d'adoration, c'est-à-dire, que je reconnais que Dieu

est souverain créateur du ciel et de la terre, qu'il est mon maître, mon roi, mon père, et qu'en ces qualités je lui dois le respect, l'obéissance et l'amour. Je m'excite à croire fermement que tout ce qu'il décidera pour moi dans ce jour et dans tout le reste de ma vie, sera pour mon bien, parce qu'il est souverainement bon, et qu'il m'aime.

MISS ZINNA.

Est-ce que vous avez une prière particulière pour cela?

LADY LUCIE.

Non, ma chère; je la fais tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, et comme le cœur me la dicte : ensuite je fais un acte de remercîment, c'est-à-dire, que je remercie Dieu de toutes les graces qu'il m'a faites pendant ma vie; et s'il revient alors à mon esprit quelque grace particulière, je le fais particulièrement pour celle-là. Je remercie Dieu de ne m'avoir pas ôtée du monde dans le tems où je ne pensais pas à faire mon salut, de me donner encore une journée pour y travailler. Cette pensée me porte à jeter les

yeux sur le passé. Combien de tems perdu, hélas! le quart de ma vie, au moins, est déjà écoulé, et à peine ai-je travaillé à mon salut, pour lequel seul Dieu m'a mise au monde. Je lui demande bien pardon de cette négligence, et je le conjure, au nom de Jésus-Christ, de m'accorder les graces qui me sont nécessaires pour y travailler. Je lui offre, pour les obtenir, la vie, les souffrances de ce divin Sauveur; ensuite je dis la prière de Jésus-Christ, en faisant mes efforts pour fixer mon esprit au sens des paroles; car si je ne me faisais violence, je les réciterais sans y faire attention.

LADY LOUISE.

Dites-moi la vérité, ma chère; voilà une prière bien longue, est-ce que vous ne vous ennuyez point en la faisant? N'avez-vous point de distractions?

LADY LUCIE.

Je vous jure, ma chère amie, que cette prière n'est pas longue. Dans le commencement, j'ai eu un peu de peine à la faire; mon esprit courait de tous les côtés, parce que je n'étais pas dans l'habitude

de le gêner ; à présent cela ne me coûte plus. Ma Bonne m'a fixé une demi-heure pour ma prière ; je mets ma montre sur la table, et il me semble qu'elle va d'une vîtesse incroyable : si je suivais mon inclination, je resterais là une heure, car il y a bien du plaisir à prier le bon Dieu ; mon cœur en ce moment est si content, si tranquille, que je pourrais, je crois, passer toute ma vie sans ennui dans cette occupation.

LADY SINCÈRE.

Que vous êtes heureuse, ma chère ! pour moi, je n'ai pas le même bonheur : je fais ma prière la moitié du tems sans attention, et souvent elle me paraît bien longue. Pourquoi Dieu ne me fait-il pas la même grace qu'à vous ?

MADEM. BONNE.

Je vais vous le dire, ma chère, ou plutôt Jésus-Christ va vous le dire lui-même. *On ne peut servir deux maîtres*, nous assure ce divin Sauveur. Miss Lucie a renoncé courageusement au monde ; elle ne sert plus qu'un maître, qui est Jésus-Christ ; et ce maître libéral, outre une

récompense infinie qu'il lui prépare en l'autre vie, lui rend encore dans celle-ci le centuple de ce qu'elle fait pour lui, comme il l'a promis. Vous n'en êtes pas là; vous voudriez prendre des deux mains les plaisirs, ceux que vous offre le monde, et ceux que procure la piété: cela n'est pas possible.

LADY LOUISE.

Vous dites que miss Lucie a renoncé au monde, vous me surprenez, ma Bonne; elle y vit comme moi. Nous vivons dans les mêmes sociétés; à peu de chose près, nous prenons les mêmes amusemens.

MADEM. BONNE.

J'en conviens: à l'extérieur, vous êtes à-peu-près semblables; mais que le cœur est différent! Actuellement mademoiselle se prête au plaisir; vous vous y livrez. Croyez-vous, ma chère, qu'il soit nécessaire de s'ensevelir dans un désert, pour être une parfaite chrétienne, et qu'il faille vivre d'une manière singulière? Vous vous tromperiez bien fort. C'est l'intérieur qui doit nous distinguer des autres; c'est sur votre cœur qu'il faut travailler.

L'Apôtre ne vous dit pas : Quittez le monde; mais vivez dans le monde comme n'en étant point, car sa figure passe. A mesure que le monde sortira de votre cœur, la paix, la joie, la tranquillité et le bonheur s'y établiront. Vous voyez que j'ai encouragé miss Zinna à consentir à un établissement qui va la jeter au milieu du plus grand monde, je ne prétends pas pour cela qu'elle en soit; et s'il plaît à Dieu, elle y vivra comme n'en étant point, et se procurera par-là une vraie félicité dans le séjour et l'empire de la douleur et des chagrins les plus cuisans. Je ne vous en impose point, ma chère; le degré de votre piété sera la mesure du degré de votre bonheur. Je ne vous trompe point, et je consens que vous vous en rapportiez à votre amie.

LADY LUCIE.

Ah ! ma Bonne, je suis encore loin d'être heureuse parfaitement. J'avoue que je n'ai jamais été plus tranquille qu'à présent, mais je sens qu'il me reste encore bien des obstacles à vaincre pour arriver au bonheur; je n'ai encore fait que le

plus petit des sacrifices. Mon cœur est entièrement détaché des plaisirs bruyans; je n'ai point d'ambition, je ne donnerais pas une épingle pour augmenter mon bien : et qu'est-ce que ces sacrifices ? ma raison m'eût engagée à les faire, je crois, sans que le christianisme s'en fût mêlé ; mais il est d'autres choses qu'il faut arracher de mon cœur, et je sens qu'il saignera bien fort.

MISS ZINNA.

Et que pouvez-vous avoir dans le cœur qu'il soit nécessaire d'en arracher ?

LADY LUCIE.

Les créatures, madame, à commencer par moi. Je m'aime moi-même, mes parens, mes amies avec passion, et cela m'empêcherait d'être heureuse.

LADY LOUISE.

Comment, mademoiselle, faut-il se haïr et tout le reste du monde ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, il faut s'aimer soi-même et le reste du monde pour l'amour de Dieu. Cela est bientôt dit, mais j'avoue que cela est bien difficile à exécuter ; et

comme dit fort bien lady Lucie, il faut déchirer son cœur. Mais il n'est pas encore question de cela pour vous, madame. Dans cet ouvrage-ci, il faut aller petit à petit, et faire comme cet homme qui avait une grande pièce de terre à nétoyer des mauvaises herbes qui la couvraient. En jetant les yeux sur ce champ, il fut découragé de la grandeur de l'ouvrage ; ensuite il réfléchit sagement qu'il n'était pas obligé de faire tout cet ouvrage dans un jour, et se persuada qu'il n'avait à nétoyer que la vingtième partie de son champ, cela n'était pas fort difficile. Il y mit la main, et en vint bientôt à bout. Le lendemain il nétoya une autre partie, et petit à petit l'ouvrage se trouva fini entièrement. Imitez cet homme. Le changement total de votre cœur n'est pas l'ouvrage d'un jour ; commencez par mettre la main au travail, il avancera imperceptiblement, et vous serez tout étonnée de le voir tout-à-coup fort avancé.

LADY LOUISE.

Vous avez beau dire, ma chère amie, cet ouvrage sera toujours très-pénible, et

si pénible que je désespère presque d'y réussir, tant je me trouve faible.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison de vous croire faible: il est vrai que s'il fallait faire cet ouvrage toute seule, vous n'en viendriez pas à bout. J'ai lu, je ne sais où, qu'une femme nommée Félicité, fut mise en prison, parce qu'elle était chrétienne, et qu'elle fut condamnée, en cette qualiteé, à être dévorée par les bêtes. Cette femme était près d'accoucher, et elle accoucha effectivement dans la prison. Comme elle souffrait beaucoup, elle jetait de grands cris, et le geolier lui dit : si tu ne peux souffrir les douleurs présentes, que feras-tu lorsque tu seras déchirée par les bêtes ? Cela sera bien différent, lui dit cette femme ; quand je serai sur l'arène, Jésus-Christ souffrira en moi, et me communiquera sa forcc. Disons avec elle : quand nous travaillerons sérieusement à notre salut, nous ne travaillerons pas seules, mais Jésus-Christ en nous, et il nous communiquera ses forces. Voici nos jeunes dames qui arrivent, nous continuerons cette conversation la première fois.

MISS ZINNA.

Souvenez-vous, ma Bonne, que vous m'avez promis de me donner les moyens nécessaires pour échapper aux dangers de l'état dans lequel vous me conseillez d'entrer : je vous charge de la suite de ce conseil au moins.

MADEM. BONNE.

Volontiers, mademoiselle, nous prierons Dieu de nous inspirer, et ensuite nous examinerons ensemble ces moyens.

XV.e DIALOGUE.

LADY SPIRITUELLE.

Vous nous avez dit, ma Bonne, que c'était à la philosophie à nous prouver qu'il n'y avait aucune situation dans la vie où un homme fût malheureux sans ressource, voilà le moment de tenir votre promesse.

MADEM. BONNE.

Je vais tâcher de la remplir; mais auparavant, mesdames, rappelez-vous que nous avons prouvé sans retour que l'homme était créé pour être heureux.

LADY LOUISE.

J'ai fait là-dessus bien des réflexions, ma Bonne; et si je puis vous prouver que cette proposition est contradictoire avec une autre qui est vraie, que diriez-vous ?

MADEM. BONNE.

J'examinerais, ma chère; car il est vrai

que deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies toutes les deux.

MISS BELLOTTE.

Je n'entends pas bien cela, ma Bonne.

MADEM. BONNE

Il faut vous l'expliquer, ma chère. Je dis qu'il est jour à présent; vous me dites qu'il est nuit : voilà deux choses contraires et par conséquent contradictoires; n'est-il pas vrai qu'il n'est pas possible que nous disions vrai toutes les deux? Si j'ai raison, vous avez tort; si j'ai tort, vous avez raison. Je dis qu'une telle personne est morte, vous dites qu'elle est vivante : voilà deux choses contradictoires et qui ne peuvent loger ensemble. La mort fait disparaître la vie, le retour à la vie ferait disparaître la mort.

MISS SOPHIE.

Je conçois cela à présent. Quand une chose est vraie, le contraire de cette chose est faux. Je suis petite, le contraire d'être petite est d'être grande; ainsi, comme il serait ridicule de dire que je suis petite et grande tout à la fois, je puis assurer, si je suis petite, que je ne suis pas grande.

MADEM. BONNE.

Fort bien. Nous avons dit que c'était une vérité que l'homme était né pour être heureux. Lady Louise prétend qu'elle connaît une vérité aussi certaine que celle-là qui lui est contradictoire ; c'est-à-dire, que lady Louise veut qu'on puisse être en même tems grande et petite.

LADY LOUISE.

Je ne dis pas cela, ma Bonne ; je serais une extravagante. Je veux dire seulement que si ma vérité est réelle, la vôtre ne l'est pas. Croyez-vous que Dieu ait laissé aux hommes la liberté d'agir à leur fantaisie, et qu'il ne les force pas à faire une action plutôt qu'une autre.

MADEM. BONNE.

Non, madame ; car, si Dieu forçait la volonté des hommes, il faudrait l'accuser de tous les crimes qui se commettent dans le monde, ce qui serait détruire sa bonté.

LADY LOUISE.

Vous dites que Dieu m'a créée pour être heureuse. Mais voici mon voisin qui

est un homme libre, qui s'est mis dans la tête de me rendre misérable ; pour cela, il m'enlève mon bien, m'ôte ma réputation, m'arrache l'estime et l'amitié de tout le monde, et même de mes parens et de mes amis, de ceux même que j'ai accablés de biens. Il me fait prendre un breuvage empoisonné qui m'ôte la santé. Ou il faut que Dieu ôte la liberté à cet homme de me faire tous ces maux, ou il faut qu'il ne m'ait pas créée pour être heureuse, puisqu'il laisse la liberté à cet homme de m'empêcher de l'être.

MADEM. BONNE.

Lady Sensée, c'est vous qui avez soutenu à ces dames qu'il n'y avait aucune situation dans le monde où un homme fût malheureux sans ressource ; tirez-vous de là comme vous pourrez ; je ne veux pas m'en mêler, et je vous laisse le soin de répondre à lady Louise.

LADY SENSÉE.

Je n'ai pas peur, ma Bonne ; lady Louise commence par supposer une chose fausse.

LADY LOUISE.

Et quelle est-elle, s'il vous plaît, ma chère ?

LADY SENSÉE.

C'est que vous supposez que tout ce qui nous environne peut nous rendre heureuses ou malheureuses ; et moi je soutiens que nous ne pouvons trouver le bonheur ou le malheur que dans notre cœur ; et que quand tous les hommes s'uniraient pour me rendre malheureuse, ils ne pourraient pas en venir à bout si je ne le veux pas.

LADY LOUISE.

Voilà une belle chose à prouver, madame : dites-moi, je vous prie, si un homme en ce moment vous enlevait tout votre bien, cela ne vous rendrait-il pas misérable ?

LADY SENSÉE.

Il me rendrait malheureuse à proportion que j'aurais de l'attachement pour mes richesses ; mais si je ne les aimais point du tout, quel mal me ferait-il en m'ôtant une chose dont je ne me soucierais guère ?

LADY LOUISE.

Je conçois qu'une personne raisonnable ne doit pas aimer les grandes richesses ; mais je ne parle pas de cela, j'entends les choses nécessaires à la vie, c'est-à-dire, que je serais réduite à demander l'aumône ou à travailler à des ouvrages pénibles.

LADY SENSÉE.

Et croyez-vous que la nécessité de travailler soit un malheur ? n'avez-vous jamais vu à la campagne des gens qui travaillaient à la terre depuis le matin jusqu'au soir, et qui cependant chantaient et n'avaient pas un moment de chagrin ?

LADY LOUISE.

Ce sont des hommes stupides qui n'ont jamais connu d'autre situation que la leur.

LADY SENSÉE.

Ce n'est donc point le travail qui est un malheur, mais l'opinion que vous avez que c'est un malheur ; s'il était réel en lui-même, il serait tel pour ces pauvres gens comme pour vous. Réformez votre opinion, et il deviendra tel pour vous qu'il est pour eux.

LADY LOUISE.

Et le moyen de réformer une telle opinion ? Je suis accoutumée à être près d'un bon feu pendant l'hiver ; j'ai de bons habits bien chauds ; en été, quand il fait soleil, je sors dans un carrosse, et ne me promène qu'à l'ombre : est-il donc indifférent de jouir de ces commodités, ou d'être exposé aux rigueurs des saisons, au froid, au chaud, et pardessus cela, de n'avoir pas la moitié des choses nécessaires à la vie ?

LADY SENSÉE.

Tenez, ma chère, le corps s'accoutume à tout. Je suis sure qu'avec toutes vos précautions, vous souffrez plus de froid et de chaud que tous ces gens-là, et que vous avez quatre rhumes dans le tems qu'ils n'en ont qu'un. Quand vous avez été enfermée dans une chambre bien chaude, et que vous sortez seulement sur votre escalier, le froid vous saisit, et vous attrapez un bon rhume, une fluxion, preuve certaine que vous souffrez plus de froid en ce moment que ces pauvres gens dans toute la journée ;

j'en dis autant du chaud. Vous dites qu'ils ne peuvent pas se procurer la moitié des choses nécessaires à la vie. Ce nécessaire est bien petit. De l'eau, du pain, voilà précisément le nécessaire. Le reste est le nécessaire de la sensualité, de la gourmandise, de la mauvaise habitude, et ne sert qu'à nous procurer bien des maladies que les pauvres ne connaissent pas. Ils ne s'ennuient jamais, car ils sont toujours occupés; ils mangent avec appétit; le travail et la sobriété leur servent de cuisinier; ils dorment du meilleur cœur du monde, parce qu'ils sont fatigués. Ils goûtent le plaisir de se reposer, et d'être quelquefois paresseux. Ils ne connaissent pas les vapeurs, la mélancolie, l'ennui et toutes ces autres misères qui suivent l'oisiveté, la gourmandise; ils parviennent à une longue vieillesse, car il est certain que la mollesse abrège la vie. Dites à présent, madame, qu'un homme a le pouvoir de me rendre malheureuse en m'ôtant mon bien, et en me réduisant à la nécessité d'un travail qui me procure la santé, le sommeil, l'appétit et le repos.

MADEM. BONNE.

J'ai eu raison de vous laisser défendre votre cause; vous vous en acquittez à merveille. Je vais vous prouver cela par un exemple. J'ai connu un homme qui avait un très-bon tempérament et était fort riche; il faisait bonne chère, dormait la moitié de sa vie, et passait l'autre à se divertir. A quarante-trois ans il avait eu plusieurs attaques d'apoplexie, et tous les ans une maladie mortelle. Il avait des coliques, des dégoûts, des indigestions, des insomnies. A quarante-trois ans, dis je, il perdit tout son bien; et comme il avait une grande famille, il fallut bien se déterminer à travailler pour vivre. Il était obligé de se lever à quatre heures du matin; il ne buvait que de l'eau, et plus d'une fois il s'est vu réduit au seul pain. Qu'est-il arrivé de cela? Il a vu disparaître toutes ces maladies, et à présent qu'il a soixante-quinze ans, il se porte mieux que moi. Il est certain, mesdames, que si on mettait dans une balance les plaisirs que procurent les richesses, avec ceux qu'on retire de la pauvreté et du travail, on

ne balancerait pas un moment à choisir ou du moins on se consolerait aisément de la perte des richesses.

LADY LUCIE.

Je suis vaincue sur cet article, ma Bonne; mais il m'en reste encore bien d'autres. Cet homme devenu pauvre, par exemple, supposez qu'il eût perdu avec les biens l'usage de ses bras et de ses jambes, et qu'il eût été dans l'impossibilité de travailler, il aurait fallu qu'il demandât l'aumône : or, je vous demande, y a-t-il un état si misérable que d'attendre sa vie de la charité d'autrui, d'être exposé au mépris, aux rebuts des riches? y a-t-il un malheur égal à celui-là ?

LADY SENSÉE.

C'est le malheur de l'orgueil, ma chère; mais si je connais que l'orgueil est le plus grand de tous les maux, et que j'aie un vrai desir de me défaire de ce mal, ne serai-je pas bien vîte consolée d'une situation toute propre à le détruire? Un riche me méprisera à cause que je lui demande l'aumône, tant pis pour lui; il

est bien malheureux d'être un sot. C'est lui qui doit être méprisable; mais sa folie ne peut rien changer à ce que je suis naturellement : cela ne m'ôte pas un grain de mes bonnes qualités, si j'en ai, et cela peut même me servir à acquérir celles qui me manquent. Si je suis équitable, par exemple, je me dirai en moi-même : cet homme me méprise, parce que je suis pauvre; il a grand tort; mais s'il connaissait combien je suis pécheur, il me mépriserait davantage, et avec justice. Combien de fois dans ma vie ai-je maltraité ceux qui dépendaient de moi? Il est juste qu'on me rende la pareille; j'étais méprisable alors, et on me louait; cela fait une juste compensation.

LADY LOUISE.

Je conçois que cela est vrai; le mépris ne nous afflige que parce que nous avons de l'orgueil, et nous devons être bien aises d'avoir occasion de le détruire; mais si on nous ôtait l'amitié de nos parens et de nos amis?

LADY LUCIE.

Ah! ma Bonne, on va parler de l'en-

droit sensible pour moi ; j'aurais volontiers dit comme lady Sensée pour le reste ; mais que dira-t-elle pour cette espèce de malheur ?

LADY SENSÉE.

Aidez-moi, ma Bonne ; me voilà arrivée au plus difficile de ma preuve.

MADEM. BONNE.

En vérité, ma chère, je me ferais un scrupule de vous aider ; vous avez trop bien dit pour cela. Croyez-vous ce malheur sans ressource ?

LADY SENSÉE.

Non absolument, ma Bonne ; si mes parens et mes amis sont raisonnables, il me sera possible, à ce que je crois, de leur prouver mon innocence, et par-là regagner leur estime.

MADEM. BONNE.

Et s'ils n'étaient pas assez raisonnables pour se rendre aux preuves que vous leur en donneriez, mériteraient-ils que vous vous chagrinassiez d'avoir perdu leur amitié ?

LADY LUCIE.

Non, ma Bonne ; je ne m'affligerais pas d'avoir perdu l'amitié des personnes que je ne pourrais estimer, puisqu'elles seraient injustes ; mais rien ne pourrait me consoler de leur injustice par rapport à elles-mêmes : car ce serait pour elles le plus grand mal, et j'aurais le cœur déchiré de ce mal des personnes qui me seraient chères.

MADEM. BONNE.

Vous n'y pensez pas, ma chère ; vous dites que vous ne pourriez les estimer, et vous croyez que vous les aimeriez encore ; cela n'est pas raisonnable : chez une personne de bon sens, l'amitié meurt avec l'estime.

MISS ZINNA.

Mais il faudrait donc les haïr ; et si c'était, par exemple, mon père, ma mère ou mon mari, me donneriez-vous ce conseil ?

MADEM. BONNE.

Je ne vous le donnerais pas pour le dernier des hommes, mademoiselle. Ecou-

tez-moi, s'il vous plaît, et tâchez de me bien concevoir. Dieu, en nous donnant la raison, a sans doute voulu que nous en fissions usage; et comme il est la souveraine raison lui-même, il ne peut jamais rien exiger de nous qui y soit contraire. Tout ce qui est estimable est aimable, et il est dans la nature de l'homme de l'aimer. Mais comme nous sommes en général corrompus et méchans, l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres aurait des fondemens bien faibles, s'ils n'étaient appuyés que sur les qualités qui dépendent de notre choix. Dieu a donc mis en nous des qualités qui y subsistent, indépendamment de notre volonté, et qui sont suffisantes pour fonder un amour juste et raisonnable chez les autres hommes. Quelque criminelle que soit une créature semblable à nous, elle ne cesse pas d'être une créature formée à l'image et ressemblance de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, destinée à passer avec nous une éternité bienheureuse. Il n'est aucun homme qui ne soit revêtu de ces titres respectables d'enfant de Dieu, et d'objet de son amour. Pourrions-nous,

sans injustice, haïr des créatures que Dieu aime, et qui, pouvant se convertir un jour, deviendront les objets de sa complaisance ? Voilà les motifs qui fondent l'amour de charité ; et comme vous voyez, rien ne peut les détruire.

LADY LUCIE.

Je me rends à cette dernière raison, ma Bonne ; elle est décisive pour moi, parce qu'elle est une conséquence de cette première vérité : *il y a un Dieu.*

MADEM. BONNE.

Tout ce que lady Sensée vous a dit, mesdames, c'est comme philosophe ; les païens avaient découvert par les lumières naturelles, que la pauvreté et les autres choses qu'on appelle des maux, ne pouvaient nous empêcher d'être heureux. Que ne pourrions-nous pas dire comme chrétiennes ? Lorsque nous parlerons de l'évangile, nous apprendrons à connaître de la bouche de la sagesse éternelle, les vrais biens et les vrais maux. Adieu, mesdames. Miss Sophie, souvenez-vous que vous m'avez promis d'amener votre petite sœur ; je l'attends tantôt.

XVI.e DIALOGUE.

MISS SOPHIE.

Ma Bonne, voilà ma petite sœur Françoise qui voudrait bien vous remercier de la permission que vous lui avez donnée de venir; mais, comme elle ne peut parler français, elle m'a priée de vous remercier pour elle.

MADEM. BONNE.

Venez m'embrasser, ma chère; j'espère que vous serez bientôt en état de parler vous-même; asseyez-vous.

MISS SOPHIE.

Nous avons lu hier une histoire assez curieuse; voulez-vous me permettre de la raconter à ces dames?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; vous nous la direz après les histoires de la Sainte-Ecriture. C'est à vous à commencer, miss Bellotte.

MISS BELLOTTE.

Pendant que les Israélites étaient captifs en Assyrie, il y eut un bon roi qui régnait en Juda. Il servit Dieu comme David, et ne se détourna jamais de son service. Il fit la guerre avec succès contre ses voisins qui l'attaquèrent, et entreprit même de se délivrer du tribut qu'il payait au roi d'Assyrie. Sennacherib, roi des Assyriens, ayant appris cela, vint contre lui avec une grande armée : ce qui obligea Ezéchias de lui payer encore ce tribut. Sennacherib ayant reçu cet argent, se moqua de lui; et, non content d'envoyer des hommes parmi ses peuples pour les débaucher, ces méchans, par son ordre, proférèrent des blasphêmes contre le Seigneur, en disant : l'Eternel, ton Dieu, n'est pas assez puissant pour te délivrer de mes mains; et ces gens répétèrent ces paroles impies. Ezéchias, à cette parole, déchira ses habits, plus touché de l'injure qu'on faisait au Seigneur, que de la crainte de perdre son royaume. Pendant que ce saint prince adressait ses prières au Seigneur, il en-

voya consulter le prophète Isaïe, car Elisée était mort. Le prophète lui promit l'assistance du Seigneur : ce que le roi d'Assyrie ayant appris, il redoubla ses blasphêmes, et les répéta dans une lettre qu'il osa écrire à Ezéchias. Ce dernier porta cette lettre dans le temple ; et l'ayant présentée à Dieu, il le conjura de montrer à tous les hommes qu'il était le Tout-Puissant. Dieu exauça sa prière, et envoya son ange exterminateur dans le camp de Sennacherib, qui tua dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes. L'impie roi d'Assyrie apprit alors à ses dépens, qu'il ne faut pas pousser à bout la patience du Seigneur. Il se sauva honteusement dans son pays, où il fut assassiné par ses deux fils, pendant qu'il était prosterné devant ses idoles.

Quelque tems après, Ezéchias tomba malade, et Isaïe étant venu vers lui, dit : Mettez ordre à vos affaires, car dans peu vous mourrez. Alors le roi se tourna vers la ruelle de son lit, et pria Dieu dans l'amertume de son ame. Le prophète s'en retournait, et il était déjà dans la cour,

lorsque Dieu lui dit : Retourne et dis au roi : Le Seigneur a écouté ta prière, et il ajoute quinze années à ta vie; dans trois jours tu monteras au temple. Ezéchias osa demander un miracle, pour prouver la vérité de ce que le prophète lui annonçait ; et Isaïe lui dit : Choisis de faire avancer ou reculer l'ombre du cadran. Ezéchias choisit ce dernier miracle, et l'ombre du cadran recula de dix degrés en arrière. Quelque tems après, le roi de Babylone envoya des ambassadeurs à Ezéchias pour se réjouir du retour de sa santé, et le roi de Juda eut la vanité de leur montrer ses trésors. Alors Isaïe dit à ce prince : Pour punir votre vanité, tous ces trésors que vous avez montrés avec complaisance à ces ambassadeurs, passeront chez le roi de Babylone, leur maître, et même vos fils y seront esclaves.

MADEM. BONNE.

Eh bien, lady Louise, m'accuserez-vous encore d'avoir une morale trop sévère, et de mettre du péché dans les choses où il n'y en a point ? Quel mal y avait-il à montrer ses trésors ? Nul assu-

rément, si Ezéchias l'eût fait par politesse ou par complaisance pour les ambassadeurs; mais en faisant cette action innocente par elle-même, il se glorifiait d'être si riche et si puissant; et Dieu, qui est jaloux de tous les mouvemens du cœur de ses amis, ne voulut pas laisser cette faute impunie.

LADY LOUISE.

Dieu exige de nous une si grande pureté, ma Bonne, qu'il y a de quoi tomber dans le désespoir. Combien de pareilles fautes commettrai-je tous les jours? Je montre avec complaisance à mes amies mes trésors, c'est-à-dire, mes diamans, mes robes, et tout ce que je possède. Je suis bien aise qu'on les loue, qu'on les admire : je n'aurais jamais cru offenser Dieu en cela.

MADEM. BONNE.

Et peut-être, ma chère, ne l'avez-vous pas offensé non plus; lui seul connaît votre cœur, et sait jusqu'à quel point vous êtes attachée à ces bagatelles. Le plus sûr est de travailler chaque jour

à en vider son cœur. Continuez nos histoires, miss Sophie.

MISS SOPHIE.

Après la mort d'Ezéchias, son fils Manassès, qui n'avait que douze ans, monta sur le trône, et ce fut le plus méchant de tous les princes; car il fit passer son fils par le feu en l'honneur des idoles, rétablit le culte des faux dieux, et plaça leurs images dans le temple du Très-Haut. Il se mêlait aussi de deviner, et c'était un monstre qui entraîna Juda dans son idolâtrie. Dieu, pour le punir, permit qu'il fût pris par les Babyloniens, qui le menèrent dans leur pays, où il fut captif. Dans sa prison il éleva son cœur à Dieu, et lui demanda sincèrement pardon de son crime. Dieu, qui ne rebute jamais un cœur pénitent, quelque grandes que soient ses iniquités, lui pardonna son péché, et permit qu'il remontât sur le trône. La première chose qu'il fit, fut de détruire les idoles qu'il avait élevées, et il demeura fidèle à Dieu le reste de sa vie.

Amon, fils de Manassès, imita les

crimes de son père, et ne fut pas assez heureux pour l'imiter dans sa pénitence : il fut assassiné par un de ses serviteurs. Son fils Josias marcha sur les traces de David, et persévéra toujours dans la crainte et l'amour du Seigneur; mais on oublia après sa mort les sermens qu'on avait faits de renoncer au culte des idoles. Les Juifs ne firent aucun cas des menaces du prophète Jérémie, qui parut en ce tems-là, et ayant lassé la patience du Seigneur, il envoya contre eux Nabuchodonosor, qui détruisit le temple, et les mena tous captifs en Babylone. Ce triste événement arriva sous le règne de Sédécias. Les Juifs demeurèrent en Babylone jusqu'à ce que Cyrus eut pris cette ville, en punition des péchés de Balthazar.

MADEM. BONNE.

Si l'histoire précédente nous a effrayées, mesdames, celle-ci est bien propre à nous rassurer. On ne peut, ce me semble, être plus criminel que Manassès. Cependant, aussitôt qu'il déteste sincèrement ses crimes, Dieu non-seulement lui en accorde le pardon qu'il lui demande,

mais il lui rend encore sa couronne, qu'il ne lui demandait pas. Avouez, mes enfans, qu'il y a bien du plaisir à servir un maître si bon et si miséricordieux. Miss Molly, dites-nous l'histoire de Balthazar.

MISS MOLLY.

Nabuchodonosor ayant détruit le temple, emporta tous les vases sacrés à Babylone. Or il arriva que, pendant que Cyrus assiégeait cette ville sous le règne de Balthazar, ce prince donna un grand souper aux seigneurs de sa cour, et sur la fin du repas, il fit venir ces vases et but dedans : il y fit aussi boire ses courtisans et ses concubines. En même tems il vit une main qui écrivait sur la muraille, et personne ne put lire cette écriture, parce que c'étaient des caractères hébraïques. Alors quelques-uns de ceux qui étaient présens, dirent au roi qu'il y avait parmi les Juis captifs un homme nommé Daniel, et qu'il était fort savant. Daniel ayant été appelé par ordre de Balthazar, dit hardiment à ce prince : Ces paroles signifient que Dieu t'a pesé dans sa balance, et qu'il t'a trouvé trop

léger ; c'est pourquoi ton royaume sera divisé entre les Perses et les Mèdes.

Lorsque le roi eut vu cette main qui écrivait toute seule, il fut saisi d'une si grande frayeur, que ses genoux s'entre-choquaient l'un et l'autre. La reine sa mère ayant appris ce qui était arrivé, descendit dans la salle du festin, et lui fit honte de sa frayeur, ce qui le rassura, quoique Daniel rappelât à son esprit le châtiment que Dieu avait tiré de son père Nabuchodonosor. (Ce prince s'étant énorgueilli de sa puissance, Dieu le condamna à passer sept ans parmi les bêtes.) Balthasar ne fut point choqué de la hardiesse de Daniel ; au contraire, il lui fit donner un collier d'or et une robe de pourpre. Cette même nuit la ville fut prise, et Balthazar fut tué. Cyrus régna dans Babylone, conjointement avec Darius Ciaxare, roi des Mèdes, qui était son oncle et son beau-père.

LADY CHARLOTTE.

Il y a long-tems que je souhaitais d'être arrivée à ce tems-ci ; car je connais Cyrus et Ciaxare, par mon abrégé de l'histoire universelle.

MADEM. BONNE.

C'est un vrai plaisir quand on se trouve en pays de connaissance. Voyez, ma chère, l'avantage que vous retirez à présent de vous être appliquée dès le tems que vous étiez petite : si vous n'aviez employé votre tems qu'à jouer, que vous en resterait-il à présent ?

LADY MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que depuis que j'ai lu des histoires, je ne me soucie pas beaucoup de mes poupées ; je les changerais volontiers contre des livres.

LADY CHARLOTTE.

Il y a une chose qui m'impatiente dans cet abrégé de l'histoire. Il y a dans ce livre quantité d'histoires à raconter ; mais elles n'y sont pas, et je meurs d'envie de les savoir. Maman m'a donné plusieurs volumes d'une histoire faite par M. Rollin ; elle dit que je les trouverai là toutes. J'ai voulu lire ce livre ; mais, ma Bonne, il y a tant de raisonnemens et de batailles, que cela m'ennuie.

MADEM. BONNE.

Passez les batailles, ma chère ; quand vous serez plus grande, vous les relirez; et comme vous n'avez pas toute l'histoire de Rollin, je vous ferai répéter par lady Sensée toutes ces histoires : à dix ans, elle les avait toutes écrites de sa main.

MISS BELLOTTE.

Elle est bien heureuse de savoir de si belles choses ; si vous vouliez lui permettre de nous raconter celles qui regardent Ciaxare et Cyrus, je vous serais bien obligée ; j'ai une grande envie de connaître ces princes.

MADEM. BONNE.

J'y consens, madame, et ce sera pour la première fois; aujourd'hui nous finirons ce que nous avons à dire des Lacédémoniens. Nous avons dit, la dernière fois, que l'intention de Lycurgue était de former un peuple qui ne pût être vaincu ni faire de conquête. Lady Spirituelle, comment fit-il pour empêcher les Spartiates de pouvoir être vaincus ?

LADY SPIRITUELLE.

Ces dames auront la bonté de se sou-

venir qu'on accoutumait les enfans à ne point craindre la douleur; mais, dans le même tems, on leur apprenait à craindre la honte plus que la mort. Or, un homme qui aurait fui dans le combat, ou qui aurait rendu ses armes, aurait été chargé de honte. Il ne pouvait plus être reçu dans les salles publiques où l'on mangeait. Tout le monde pouvait l'insulter, lui cracher au visage, lui jeter de la boue : on le fuyait comme s'il eût eu la peste, et ceux qui lui auraient parlé, auraient aussi été regardés comme infâmes. Ainsi les Spartiates furent long-tems invincibles. On aurait pu détruire leur république en les tuant tous; mais tant qu'il en serait resté un seul, il se serait défendu et n'aurait pas voulu rendre les armes.

MADEM. BONNE.

Comment fit Lycurgue pour les empêcher de faire des conquêtes ?

LADY SPIRITUELLE.

Il leur défendit de poursuivre leurs ennemis quand ils fuyaient. D'ailleurs, mesdames, ils ne pouvaient pas faire des

conquêtes tout le tems qu'ils pratiqueraient leurs lois. Vous savez qu'ils n'avaient qu'une monnaie de fer. S'ils fussent sortis de la Laconie, qui était leur pays, comment auraient-ils pu avec cette monnaie acheter les choses nécessaires à la vie? Les autres nations n'auraient pas voulu se charger de leur fer.

LADY CHARLOTTE.

Cependant, madame, ils s'éloignèrent beaucoup de leur pays, dans le tems que Xercès vint en Europe.

LADY SPIRITUELLE.

Vous avez raison, j'ai fait comme vous cette réflexion; je pense que comme ils combattaient avec les autres Grecs pour la défense de toute la Grèce, on leur fournissait les choses nécessaires à la vie.

MISS FRIVOLE.

Vous nous avez dit que les esclaves exerçaient toutes les professions chez les Lacédémoniens; mais, par exemple, ils ne pouvaient faire un grand commerce, puisqu'ils maltraitaient si fort les esclaves.

Il y a beaucoup d'apparence que ces esclaves se seraient enfuis, si on leur eût donné la liberté d'aller trafiquer dans les autres pays.

MADEM. BONNE.

Les Spartiates n'avaient aucun commerce. Ils trouvaient dans leur pays toutes les choses nécessaires à la vie, et n'avaient pas besoin des superflues; mais quand ils les eussent desirées, cela leur aurait été inutile, les marchands les leur apportaient avant Lycurgue, depuis lui ils ne revinrent pas.

MISS BELLOTTE.

Pourquoi, ma Bonne? Est-ce que Lycurgue avait défendu qu'on les laissât entrer dans la Laconie?

MADEM. BONNE.

Il n'eut pas besoin de faire cette défense. Les marchands ne portent des marchandises de côté et d'autre que pour avoir de l'argent; il n'était point permis de s'en servir à Sparte, ainsi ils n'y retournèrent pas. Lycurgue avait non-seulement banni le commerce, mais aussi les arts et

les sciences, et voilà ce qui rendit la vertu, ou plutôt les mœurs des Lacédémoniens, sauvages; car, comme je vous l'ai déjà expliqué, les arts et les sciences produisent le luxe, à la vérité, et avec le luxe des besoins imaginaires, mais ces besoins nous attachent les uns aux autres, et nous forcent à nous gêner pour ceux qui peuvent nous être utiles. Miss Sophie, dites cette histoire que vous avez lue, et dont vous nous avez parlé au commencement de la leçon.

MISS SOPHIE.

Il y eut un empereur turc qui voulut être maître de la Hongrie; pour cela il envoya un ambassadeur au prince qui régnait alors. Cet ambassadeur, au lieu de porter des présens avec lui, conduisait une grande quantité d'ânes chargés de grains; quand il fut arrivé chez le prince de Hongrie, il fit délier tous les sacs où étaient ces grains; et les ayant fait jeter sur la terre, il dit au prince: si vous refusez de reconnaître pour souverain l'empereur mon maître, il enverra contre vous autant de soldats qu'il y a

là de grains. Le prince de Hongrie promit de rendre réponse le lendemain, et pendant ce tems il fit assembler une quantité prodigieuse de poules et de poulets. On les amena dans le lieu où était le grain, qu'ils mangèrent entièrement. Alors le prince dit à l'ambassadeur : rapportez à votre maître ce que vous avez vu, et dites-lui que mes soldats mangeront les siens, comme mes poulets ont mangé son grain. L'empereur ayant appris cette réponse, assembla une grande armée qu'il envoya contre la Hongrie ; mais le prince avait eu tout le tems de se préparer. Il fallait passer par un chemin étroit et difficile pour entrer dans ses états ; il fit gâter ce chemin, et y fit jeter une si grande quantité d'arbres, qu'il ne fut pas possible d'y passer : en sorte que l'armée de l'empereur, après s'être bien fatiguée, fut obligée de s'en retourner honteusement, sans avoir rien fait.

MISS SOPHIE.

Ma Bonne, n'est-ce pas que cet empereur était un grand imbécille ? Puisqu'il avait dessein de prendre la Hon-

grie, il ne devait pas avertir ce prince, et lui donner le tems de se préparer. S'il était venu tout d'un coup sans rien dire, il n'eût pas trouvé le chemin embarrassé, et il aurait fait réussir son entreprise.

LADY SENSÉE.

Vous n'y pensez pas, ma chère cousine; est-ce qu'il est permis d'attaquer un prince sans lui avoir auparavant déclaré la guerre? c'eût été une chose indigne, et qui aurait déshonoré cet empereur.

MISS SOPHIE.

Pourquoi, ma chère? Si la Hongrie lui appartenait, ne pouvait-il pas reprendre son bien sans rien dire? quel mal y avait-il à cela?

LADY SENSÉE.

Il aurait violé le droit des gens, ce qui est un grand crime contre la société.

LADY VIOLENTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, le droit des gens? je n'entends pas ce mot-là.

MADEM. BONNE.

Je vais vous l'expliquer du mieux que je pourrai, ma chère. C'est le droit naturel. Quand les hommes vivaient sans lois, ils consultaient la loi que Dieu avait écrite dans le fond de leur cœur, pour connaître ce qui était juste ou injuste. Comme cette loi est écrite dans le cœur de tous les hommes, elle est connue de toutes les nations, et on doit l'observer par-tout. Je vais vous faire comprendre cela par un exemple.

Deux nations sont en guerre, et par conséquent sont en droit de tuer leurs ennemis. Une des deux nations souhaite de faire la paix; mais comment faire savoir cela à cette autre nation, puisque la guerre a rompu toute sorte de commerce. On a remédié à cela en décidant qu'on pourrait envoyer des hommes qu'on nomme ambassadeurs, et que la personne de ces ambassadeurs serait sacrée, c'est-à-dire, qu'on ne pourrait leur faire du mal, quoiqu'il vinssent de la part des ennemis, parce qu'ils viennent ordinairement pour faire la paix ou la conserver.

La loi naturelle enseigne que ces gens-là doivent avoir une entière sureté, sans quoi personne ne voudrait exposer sa vie, en se chargeant d'aller chez les ennemis. Il est donc de l'intérêt de toutes les nations que leur personne soit sacrée, et on nomme cela le droit des gens. Ce même droit exige que ces ambassadeurs n'abusent point de la confiance de ceux qui les reçoivent, et c'est encore une loi naturelle. Je vous reçois chez moi, dit une nation ennemie, parce que vous dites que vous y venez avec de bonnes intentions, pour mon bien ; ce n'est qu'à cette condition que je vous donne permission d'entrer dans mon pays, d'y vivre en sureté ; que si vous être un menteur, et qu'au lieu de travailler à la paix, vous cherchiez à me faire du mal, vous abusez de ma confiance, vous violez le droit naturel, c'est-à-dire, le droit des gens, et je suis en droit de vous regarder comme un ennemi, et de demander votre châtiment à la nation qui vous avait envoyé.

La sureté, le bonheur des peuples a donc fondé le droit des gens, et cette sureté exige qu'il ne soit pas permis à

une nation d'attaquer une autre nation sans l'avertir ; autrement on ne pourrait dormir en repos, et on ne serait pas plus en sureté dans son pays que dans un bois, au milieu des voleurs. Si un prince en pouvait attaquer un autre en trahison, il pourrait par la même raison attaquer tous les autres; ainsi il n'y aurait plus de sureté dans l'univers. Tous les peuples sont donc convenus ensemble, et ont fait une loi qui défend de faire la guerre sans l'avoir déclarée : ceux qui manquent à cette loi, offensent toutes les nations en désobéissant à la loi commune, c'est-à-dire, en violant le droit des gens. M'entendez-vous à présent, mesdames, et concevez-vous pourquoi l'empereur turc ne pouvait pas, en honnête homme, attaquer le prince de Hongrie, sans lui déclarer la guerre auparavant?

MISS SOPHIE.

Oui, ma Bonne, et je suis bien honteuse d'avoir si mal jugé d'abord.

MISS BELLOTTE.

Je suis bien fâchée que vous soyez française, ma Bonne, car sans cela je vous dirais une pensée qui me vient.

MADEM. BONNE.

Dites toujours, ma chère, je vous le permets. Apparemment que c'est quelque chose contre ma nation, et dans ce cas je loue votre politesse; rien n'est plus malhonnête que de dire sans nécessité à une personne du mal de son pays; mais ceci est tout différent : nous cherchons à nous instruire, et non pas à nous offenser; dites-moi donc librement cette pensée, et toutes celles qui vous viendront dans l'esprit, à condition que j'aurai la liberté de vous contredire quand ce que vous me direz ne me paraîtra pas juste. Y consentez-vous, ma chère?

MISS BELLOTTE.

Oh! de tout mon cœur, ma Bonne; je vais donc vous dire bonnement ma pensée. Je suis fâchée, à cause de vous, que les Français aient violé le droit des gens en Amérique, car tout le monde dit qu'ils nous ont fait la guerre en ce pays-là sans nous la déclarer.

MADEM. BONNE.

Presque tout le monde dit cela en

Angleterre; mais ce qu'il y a de singulier, ma chère, c'est qu'en France tout le monde dit et croit que ce sont les Anglais qui ont commis cette faute, et qui ont commencé la guerre sans la déclarer.

MISS BELLOTTE.

Dites-moi en conscience, ma Bonne, lesquels des deux vous croyez qui ont raison.

MADEM. BONNE.

Je vous assure, ma chère, que je n'en sais pas un mot. Je vous dirai même que je ne l'ai pas examiné. C'est ici une de ces choses qu'on ne peut jamais savoir surement, quand même on lirait tous les papiers qui s'écrivent des deux côtés; car pour bien juger, il faudrait être sure que tous ces gens-là ne mentent pas; et le moyen d'avoir cette certitude? Ainsi, pour ne pas commettre d'injustice, j'ai pris le parti de suspendre mon jugement.

MISS SOPHIE.

Puisque nous parlons de cela, il faut que je vous dise ce que je pense depuis

long-tems. Je dis en moi-même, ma pauvre Bonne doit être fort embarrassée; car enfin vous devez aimer votre pays, et par conséquent lui souhaiter la victoire; je suis sure aussi que vous aimez l'Angleterre, où l'on vous souhaite beaucoup de bien, et où vous avez tant d'écolières qui vous aiment de tout leur cœur; ainsi vous devez être fort fâchée quand il nous arrive du mal. Comment faites-vous pour accommoder tout cela?

MADEM. BONNE.

Rien de plus aisé, ma chère; je suis bien aise que vous m'ayez fait cette question, parce que cela me donnera occasion de régler vos propres sentimens en de pareilles occasions; mais avant de vous répondre, je veux à mon tour vous en faire une.

Vous ne savez pas, ma chère, que j'ai un procès avec votre chère mère. Il y a dans une bourse mille livres sterlings qu'une dame m'a laissées en mourant. Votre maman prétend que cette bourse lui appartient. A laquelle des deux la souhaitez-vous?

MISS SOPHIE.

Me voilà bien embarrassée. Je suis sure que ma mère ne voudrait pas mentir, ni vous non plus. Cependant, vous me le pardonnerez, ma Bonne; je dois aimer maman plus que vous; ainsi je souhaite qu'elle gagne la bourse.

MISS MOLLY.

Et moi, qui n'ai pas l'honneur de connaître milady, je souhaite que ma Bonne ait les mille livres sterlings.

MADEM. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère; mais si par hasard cette bourse ne m'appartenait pas, et qu'au contraire elle appartînt à milady, vous me souhaiteriez une très-mauvaise chose, car il n'y a rien de pire que d'avoir le bien d'autrui.

MISS MOLLY.

Mais si cet argent ne vous appartenait pas, sans doute que vous ne voudriez pas l'avoir?

MADEM. BONNE.

Je l'espère, ma chère; mais la chose est si embrouillée, que nous croyons toutes deux avoir raison. Milady a serré

dans une armoire une bourse où il y avait mille guinées ; j'ai mis dans la même armoire une bourse toute pareille. Des voleurs ont emporté une de ces bourses ; milady dit que celle qui reste est la sienne, et qu'elle la reconnaît fort bien ; moi je crois reconnaître aussi la mienne. Comment nous accorder ? Cela n'est pas possible ; nous plaidons ; les juges décideront l'affaire.

MISS CHAMPÊTRE.

Ma Bonne a raison de dire qu'il n'y a rien de plus mauvais que d'avoir le bien d'autrui : ainsi je souhaite qu'elle perde son procès, si la bourse ne lui appartient pas.

MADEM. BONNE.

Et vous souhaitez en fille qui m'aime véritablement. J'aime mon pays, miss Sophie ; mais comme rien n'est si malheureux que d'avoir le bien d'autrui, je souhaite que les Français soient battus, si ce qu'ils demandent ne leur appartient pas.

MISS BELLOTTE.

A votre compte, il faut donc que je souhaite la même chose à l'Angleterre ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère. Retenez bien, mesdames, que ce n'est pas la grandeur des possessions qui fait le bien des empires, mais la justice des possessions : le plus grand malheur qui puisse arriver aux royaumes, comme aux particuliers, est d'être injuste ; ainsi, comme je ne connais pas laquelle des deux nations a la justice de son côté, je ne souhaite rien ni pour l'une, ni pour l'autre, et je dis à Dieu : Seigneur, qui connaissez ceux qui ont droit, accordez-leur la victoire. Ne permettez pas que je réussisse jamais, quand j'entreprendrai de faire tort à mon prochain, soit que je le fasse par malice, ou par ignorance. Accordez la même grace à mon pays, à mes parens, à mes amis, et à tous ceux pour qui je m'intéresse d'une façon particulière.

J'avais dessein, mesdames, de vous raconter une histoire ; mais elle serait trop longue pour aujourd'hui. Milady Charlotte en a composé une très jolie qu'elle nous dira, après quoi nous parlerons de l'Amérique septentrionale ; et

dans la leçon du matin, je vous dirai l'histoire dont je vous ai promis le récit.

LADY CHARLOTTE.

Il y avait un marchand qui était allé dans les Indes avec sa femme; il y gagna beaucoup d'argent, et au bout de quelques années il s'embarqua pour revenir en France, d'où il était. Il avait avec lui sa femme et deux enfans, un garçon et une fille : le garçon, âgé de quatre ans, se nommait Jean; la fille, qui n'en avait que trois, s'appelait Marie. Quand ils furent à moitié chemin; il survint une grande tempête, et le pilote dit qu'ils étaient en grand danger, parce que le vent les poussait vers des îles où sans doute leur vaisseau se briserait. Le pauvre marchand ayant appris cela, prit une grande planche et lia fortement dessus sa femme et ses deux enfans : il voulut s'y attacher aussi, mais il n'en eut pas le tems; car le vaisseau ayant touché contre un rocher, s'ouvrit en deux; et tous ceux qui étaient dedans, tombèrent dans la mer. La planche sur laquelle étaient la femme et les deux enfans, se soutint sur la mer comme un petit ba-

teau, et le vent la poussa vers une île. Alors la femme détacha les cordes, et avança dans cette île avec ses deux enfans.

La première chose qu'elle fit quand elle fut en lieu de sureté, fut de se mettre à genoux, pour remercier Dieu de l'avoir sauvée : elle était pourtant bien affligée d'avoir perdu son mari ; elle pensait aussi qu'elle et ses enfans mourraient de faim dans cette île, ou qu'ils seraient mangés par les bêtes sauvages. Elle marcha quelque tems dans ces tristes pensées, et elle aperçut plusieurs arbres chargés de fruits : elle prit un bâton et en fit tomber, qu'elle donna à ses petits enfans, et en mangea elle-même. Elle avança ensuite plus loin, pour voir si elle ne découvrirait point quelque cabane ; mais elle reconnut qu'elle était dans une île déserte. Elle trouva dans son chemin un grand arbre qui était creux, et elle résolut d'en faire une maison pour cette nuit. Elle y coucha donc avec ses enfans, et le lendemain elle avança encore dans l'île autant qu'ils purent marcher. Elle trouva dans son chemin des nids d'oi-

seaux dont elle prit les œufs ; et voyant qu'elle ne trouvait ni hommes ni mauvaises bêtes, elle résolut de se soumettre à la volonté de Dieu, et de faire son possible pour bien élever ses enfans. Elle avait dans sa poche un Evangile et un livre de communes prières ; elle s'en servit pour leur apprendre à lire et pour leur enseigner à connaître le bon Dieu. Quelquefois le petit garçon lui disait : Ma mère, où est mon papa ? d'où vient nous a-t-il fait quitter notre maison pour venir dans cette île ? est-ce qu'il ne viendra pas nous chercher ? Mes enfans, leur répondait cette pauvre femme en pleurant, votre père est allé dans le ciel ; mais vous avez un autre papa, qui est le bon Dieu. Il est ici, quoique vous ne le voyiez pas : c'est lui qui nous envoie des fruits et des œufs ; et il aura soin de nous, tant que nous l'aimerons de tout notre cœur, et que nous le servirons. Quand ces petits enfans surent lire, ils lisaient avec bien du plaisir tout ce qui était dans leurs livres, et ils en parlaient toute la journée ; d'ailleurs ils étaient fort bons et fort obéissans à leur mère.

Au bout de deux ans, cette pauvre femme tomba malade, et elle connut qu'elle allait mourir ; elle était bien inquiète pour ses pauvres enfans ; mais à la fin elle pensa que Dieu, qui était si bon, en aurait soin. Elle était couchée dans le creux de son arbre, et ayant appelé ses enfans, elle leur dit : Je vais bientôt mourir, mes chers enfans, et vous n'aurez plus de mère. Souvenez-vous pourtant que vous ne serez pas tout seuls, et que le bon Dieu verra tout ce que vous ferez. Ne manquez jamais de le prier matin et soir. Mon cher Jean, ayez bien soin de votre sœur Marie ; ne la grondez point, ne la battez jamais : vous êtes plus grand et plus fort qu'elle, vous irez lui chercher des œufs et des fruits. Elle voulait aussi dire quelque chose à Marie, elle n'en eut pas le tems, elle mourut.

Ces pauvres enfans ne comprenaient point ce que leur mère voulait leur dire, car ils ne savaient pas ce que c'était de mourir. Quand elle fut morte, ils crurent qu'elle dormait, et ils n'osaient faire du bruit, crainte de la réveiller. Jean fut chercher des fruits, et, ayant soupé, ils

se couchèrent à côté de l'arbre, et s'endormirent tous les deux. Le lendemain matin, ils furent fort étonnés de ce que leur mère dormait encore, et furent la tirer par le bras, pour la réveiller. Comme ils virent qu'elle ne leur répondait pas, ils crurent qu'elle était fâchée contre eux, et se mirent à pleurer ; ensuite ils lui demandèrent pardon, et lui promirent d'être bien sages. Ils eurent beau faire, vous pensez bien que la pauvre femme ne pouvait leur répondre, puisqu'elle était morte. Ils restèrent là pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le corps commençât à se corrompre.

Un matin, Marie jetant de grands cris, dit à Jean : Ah ! mon frère, voilà des vers qui mangent notre pauvre maman ; il faut les arracher, venez m'aider. Jean s'approcha; mais ce corps sentait si mauvais qu'ils ne purent rester là, et furent contraints d'aller chercher un autre arbre pour y coucher.

Ces deux enfans obéirent exactement à leur mère, et jamais ils ne manquèrent à prier Dieu; ils lisaient si souvent leur livre, qu'ils le savaient par cœur. Quand

ils avaient bien lu, ils se promenaient, ou bien ils s'asseyaient sur l'herbe, et Jean disait à sa sœur : Je me souviens, quand j'étais bien petit, d'avoir été dans un lieu où il y avait de grandes maisons et beaucoup d'hommes; j'avais une nourrice et vous aussi, et mon père avait beaucoup de valets; nous avions aussi de belles robes. Tout d'un coup, papa nous a mis dans une maison qui allait sur l'eau, et puis tout d'un coup il nous a attaché à une planche, et a été tout au fond de la mer d'où il n'est jamais revenu. Cela est bien singulier, répondait Marie, mais enfin, puisque cela est arrivé, c'est Dieu qui l'a voulu; car vous savez bien, mon frère, qu'il est tout-puissant.

Jean et Marie restèrent onze ans dans cette île. Un jour qu'ils étaient assis au bord de la mer, ils virent venir dans un bateau plusieurs hommes noirs. D'abord Marie eut peur et voulait se sauver, mais Jean lui dit : Restons, ma sœur; ne savez-vous pas bien que notre père le bon Dieu est ici, et qu'il empêchera ces hommes de nous faire du mal. Ces hommes noirs étant descendus à terre, furent

surpris de voir ces enfans qui étaient d'une autre couleur qu'eux. Ils les environnèrent et leur parlèrent : ce fut inutilement ; le frère et la sœur n'entendaient pas leur langage. Jean mena ces sauvages à l'endroit où étaient les os de sa mère, et leur conta comment elle était morte tout d'un coup ; ils ne l'entendaient pas non plus. Enfin les noirs leur montrèrent leur petit bateau, et leur firent signe d'y entrer. Je n'oserais, disait Marie, ces gens-là me font peur. Jean lui dit : Rassurez-vous, ma sœur ; mon père avait des domestiques de la même couleur que ces hommes, peut-être qu'il est revenu de son voyage, et qu'il les envoie pour nous chercher.

Ils entrèrent donc dans le bateau qui les conduisit dans une île qui n'était pas fort éloignée, et qui avait des sauvages pour habitans. Tous ces sauvages les reçurent fort bien ; leur roi ne pouvait se lasser de regarder Marie, et il mettait souvent la main sur son cœur, pour lui marquer qu'il l'aimait. Marie et Jean eurent bientôt appris la langue de ces sauvages, et ils connurent qu'ils faisaient

la guerre à des peuples qui demeuraient dans des îles voisines, qu'ils mangeaient leurs prisonniers, et qu'ils adoraient un grand vilain singe qui avait plusieurs sauvages pour le servir, en sorte qu'ils étaient bien fâchés d'être venus demeurer chez ces méchantes gens. Cependant le roi voulait absolument épouser Marie, qui disait à son frère : J'aimerais mieux mourir que d'être la femme de cet homme-là. C'est parce qu'il est bien laid, que vous ne l'épouserez pas, disait Jean. Non, mon frère, lui disait-elle, c'est parce qu'il est méchant. Ne voyez-vous pas qu'il ne connaît pas notre père le bon Dieu, et qu'au lieu de le prier, il se met à genoux devant ce vilain singe? D'ailleurs, notre livre dit qu'il faut pardonner à ses ennemis et leur faire du bien; et vous voyez qu'au lieu de cela, ce méchant homme fait mourir ses prisonniers et les mange.

Il me prend une pensée, dit Jean : si nous tuions ce vilain singe, ils verraient bien que ce n'est pas un Dieu. Faisons mieux, dit Marie : notre livre dit que Dieu accorde toujours les choses qu'on

lui demande de bon cœur; mettons-nous à genoux, et prions Dieu de tuer lui-même le singe; alors on ne s'en prendra point à vous, et on ne vous fera point mourir.

Jean trouva ce que sa sœur lui disait fort raisonnable. Ils se mirent donc tous deux à genoux, et dirent tout haut : Seigneur, qui pouvez tout ce que vous voulez, ayez, s'il vous plaît, la bonté de tuer le singe, afin que ces pauvres gens connaissent que c'est vous qu'il faut adorer et non pas lui. Ils étaient encore à genoux, lorsqu'ils entendirent jeter de grands cris; et s'étant informés de ce qui y donnait lieu, on leur apprit que le grand singe, en sautant de dessus un arbre, s'était cassé la jambe, et qu'il venait de mourir. Les sauvages qui avaient soin du grand singe, et qui étaient comme ses prêtres, dirent au roi que Marie et son frère étaient cause du malheur qui était arrivé, et qu'ils ne pourraient être heureux qu'après que ces deux blancs auraient adoré leur Dieu. Aussitôt on décida qu'on ferait un sacrifice au nouveau singe qu'on venait de choisir, que les deux blancs y

assisteraient, et qu'après cela Marie épouserait leur roi; que, s'ils refusaient de le faire, on les brûlerait tous vifs avec leurs livres, dont ils se servaient pour faire des enchantemens. Marie apprit cette résolution; et comme les prêtres lui disaient que c'était elle qui avait fait mourir leur singe, elle leur répondit : Si j'avais fait mourir votre singe, n'est-il pas vrai que je serais plus puissante que lui? Je serais donc bien stupide d'adorer quelqu'un qui ne serait pas au-dessus de moi. Le plus faible doit se soumettre au plus puissant, et par conséquent je mériterais plutôt les adorations du singe, que lui les miennes. Cependant je ne veux pas vous tromper; ce n'est pas moi qui lui ai ôté la vie, mais notre Dieu, qui est le maître de toutes les créatures, et sans la permission duquel vous ne sauriez ôter un seul cheveu de ma tête. Ce discours irrita tous les sauvages; ils attachèrent Marie et son frère à des morceaux de bois, et se préparaient à les brûler, lorsqu'on leur apprit qu'un grand nombre de leurs ennemis venaient d'aborder dans l'île. Ils coururent pour les combattre, et

furent vaincus. Les sauvages qui étaient vainqueurs, coupèrent les chaînes des deux enfans blancs, et les ayant menés dans leur île, ils devinrent les esclaves du roi. Ils travaillaient depuis le matin jusqu'au soir, et disaient : Il faut servir fidèlement notre maître pour l'amour de Dieu, et croire que c'est le Seigneur que nous servons ; car notre livre dit qu'il faut faire ainsi.

Cependant ces nouveaux sauvages faisaient la guerre, et comme leurs voisins, ils mangeaient leurs prisonniers. Un jour ils en prirent un grand nombre, car ils étaient fort vaillans ; parmi ceux-là il y avait un homme blanc, et comme il était fort maigre, les sauvages résolurent de l'engraisser avant de le manger. Ils l'enchaînèrent dans une cabane, et chargèrent Marie de lui porter à manger. Comme elle savait qu'il devait être bientôt mangé, elle en avait grand'pitié, et le regardant tristement, elle dit : mon Dieu, mon père, ayez pitié de lui. Cet homme blanc, qui avait été fort étonné en voyant une fille de la même couleur que lui, le fut bien davantage quand il lui

entendit parler sa langue et prier un seul Dieu. Qui vous a appris à parler français, lui dit-il, et à connaître le bon Dieu ? Je ne savais pas le nom de la langue que je parle, répondit-elle ; c'était la langue de ma mère, et elle me l'a apprise ; pour le bon Dieu, nous avons deux livres qui en parlent, et nous le prions tous les jours. Ah ciel ! s'écria cet homme, en levant les yeux et les mains au ciel, serait-il possible ? Mais, ma fille, pourriez-vous me montrer les livres dont vous me parlez ? Je ne les ai pas, lui dit-elle, mais je vais chercher mon frère qui les garde, et il vous les montrera. En même tems elle sortit et revint bientôt après avec Jean qui apportait ces deux livres. L'homme blanc les ouvrit avec émotion, et ayant lu sur le premier feuillet, ce livre appartient à Jean Maurice, il s'écria : ah, mes chers enfans ! est-ce vous que je revois, venez embrasser votre père, et puissiez-vous me donner des nouvelles de votre mère ? Jean et Marie à ces paroles se jetèrent dans les bras de l'homme blanc en versant des larmes de joie ; à la fin Jean reprenant

la parole, dit : mon cœur me dit que vous êtes mon père ; cependant je ne sais comment cela peut être, car ma mère m'a dit que vous étiez tombé dans le fond de la mer, et je sais à présent qu'il n'est pas possible d'y vivre, ni d'en revenir. Je tombai effectivement dans la mer quand notre vaisseau s'entr'ouvrit, reprit cet homme ; mais m'étant saisi d'une planche, j'abordai heureusement dans une île, et je vous crus perdus. Alors Jean lui dit toutes les choses dont il put se souvenir, et l'homme blanc pleura beaucoup quand il apprit la mort de sa pauvre femme. Marie pleurait aussi beaucoup, mais c'était pour un autre sujet. Hélas! s'écria-t-elle, à quoi sert-il que nous ayons retrouvé notre père, puisqu'il doit être tué et mangé dans peu de jours? Il faudra couper ses chaînes, dit Jean, et nous nous sauverons tous les trois dans la forêt. Et qu'y ferons-nous, mes pauvres enfans? dit Jean Maurice. Les sauvages nous rattraperont, ou bien il faudra mourir de faim. Laissez-moi faire, dit Marie, je sais un moyen infaillible de vous sauver.

Elle sortit en finissant ces paroles, et

et alla trouver le roi. Lorsqu'elle fut entrée dans sa cabane, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, j'ai une grande grace à vous demander; voulez-vous me promettre de me l'accorder? Je vous le jure, lui dit le roi, car je suis fort content de votre service. Eh bien, lui dit Marie, vous saurez que cet homme blanc dont vous m'avez donné le soin, est mon père et celui de Jean : vous avez résolu de le manger, et je viens vous représenter qu'il est vieux et maigre, et qu'ainsi il ne sera pas fort bon; au lieu que je suis jeune et grasse; ainsi j'espère que vous voudrez bien me manger à sa place : je ne vous demande que huit jours pour avoir le plaisir de le voir avant de mourir. En vérité, lui dit le roi, vous êtes une si bonne fille, que je ne voudrais pas, pour toute chose, vous faire mourir : vous vivrez et votre père aussi. Je vous avertis même qu'il vient tous les ans ici un vaisseau plein d'hommes blancs, auxquels nous vendons nos prisonniers; il arrivera bientôt, et je vous donnerai la permission de vous en aller.

Marie remercia beaucoup le roi; et, dans son cœur, elle remerciait le bon Dieu qui lui avait inspiré d'avoir compassion d'elle. Elle courut porter ces bonnes nouvelles à son père; et quelques jours après, le vaisseau dont le roi noir lui avait parlé, étant arrivé, elle s'embarqua avec son père et son frère. Ils abordèrent dans une grande île habitée par des Espagnols. Le gouverneur de cette île ayant appris l'histoire de Marie, dit en lui-même : Cette fille n'a pas un sou, et elle est bien brûlée du soleil, mais elle est si bonne et si vertueuse, qu'elle pourra rendre son mari plus heureux que si elle était riche et belle. Il pria donc le père de Marie de lui donner sa fille en mariage; et Jean Maurice y ayant consenti, le gouverneur l'épousa, et donna une de ses parentes à Jean : en sorte qu'ils vécurent fort heureux dans cette île, admirant la sagesse de la Providence, qui n'avait permis que Marie fût esclave, que pour lui donner l'occasion de sauver la vie à son père.

MADEM. BONNE.

Je vous assure, ma chère Charlotte,

que ce petit conte m'a fort intéressée : qu'en pensez-vous, lady Lucie ?

LADY LUCIE.

Il me semble qu'il n'y a pas une seule circonstance inutile, et que tout y est propre à exciter la confiance en Dieu et l'amour de ses devoirs. Elle a aussi trouvé le moyen de nous intéresser pour ces deux innocens personnages. Voilà, je crois, tout ce qu'on peut souhaiter dans un conte.

MADEM. BONNE.

Oui, mesdames. Miss Lucie a fort judicieusement rassemblé toutes les qualités nécessaires à la fiction, c'est-à-dire, aux contes et aux fables. Retenez-les bien, mesdames. Je vous exhorte à imiter lady Charlotte, et à composer quelque chose : cela formera votre style, et vous accoutumera à mettre vos pensées par écrit avec quelque ordre; mais souvenez-vous que, pour faire quelque chose de bon, il faut que vous vous instruisiez et amusiez en même tems. Celles de vous, mesdames, qui ne pourront pas composer de petites histoires, doivent écrire des

lettres. Rien n'est plus sot à une dame que de ne savoir pas s'exprimer comme il faut sur le papier; et pour le faire avec facilité, il faut s'y accoutumer dès sa jeunesse. Notre leçon a été si longue aujourd'hui, qu'il faut remettre la géographie à une autre fois.

LADY LOUISE.

Je n'oublierai pas que vous nous avez promis une histoire pour nous prouver qu'il n'est pas possible de conserver la probité sans la religion.

MADEM. BONNE.

Nous commencerons par-là la leçon du matin. Remarquez pourtant, mesdames, qu'il peut arriver par hasard qu'une personne qui n'a point de religion, conserve la probité. Nous aimons naturellement la vertu, je dis même ceux qui la pratiquent le moins; mais l'amour désordonné que nous avons pour nous-mêmes, nous porte à nous en écarter toutes les fois que nous le croyons nécessaire pour satisfaire à nos penchans corrompus. Or, il peut arriver telles circonstances qui feront qu'un homme n'aura

pas besoin de faire de mauvaises actions pour se satisfaire ; alors il conserve la probité, parce qu'il n'a aucun intérêt à en manquer, et qu'on n'est point méchant gratuitement, c'est-à-dire, pour rien. Mettez cet honnête homme dans d'autres circonstances, adieu sa vertu ; il ne la conservera pas aux dépens de l'intérêt de ses passions. L'histoire que je vous ai promise le prouvera, et vous montrera en même tems que, s'il n'y a que la religion qui puisse produire une probité inaltérable, il n'y a qu'elle non plus qui puisse procurer un bonheur parfait et indépendant des divers accidens de la vie.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

1

